

Alexis Nikolaïevitch Apoukhtine

LA VIE AMBIGUË

1891-1892

Traduction du russe par W. Bienstock – 1903

Table des matières

NOTICE

Alexeï Nikolaiévitch Apoukhtine, né à Bolkhov le 15 novembre 1840, mort à Pétersbourg en 1896, est l'un des meilleurs poètes russes. À quatorze ans, il publiait dans une revue son premier poème, *Épaminondas,* et, dès son entrée à l'école de droit, il était considéré par ses camarades comme un futur Pouschkine. En 1859, après avoir achevé ses études de droit, Apoukhtine entra au Ministère de la Justice ; mais il s'occupa beaucoup plus de littérature que de son service, et bientôt tous les périodiques publièrent de ses œuvres. En 1880, Apoukhtine était déjà placé au rang des grands écrivains, et son poème : *Une Année au couvent*, restera l'une des meilleures œuvres des lettres russes.

Les vers d'Apoukhtine sont très populaires en Russie, et son ami le célèbre musicien Tchaïkovsky a écrit la musique pour plusieurs de ses poèmes.

Jusqu'à l'année de la mort du poète, on ignora les trois remarquables récits qu'il avait écrits en prose : *les Archives de la comtesse* D*** (1891) ; *Pavlik Dolsky* (1892) ; *Entre la mort et la vie* (1893). Ces trois récits sont rassemblés dans ce volume sous le titre : *la Vie ambiguë.*

J.-W. B.

LES ARCHIVES DE LA COMTESSE D***

(1891)

I

D'Alexandre Vassilievitch Mojaïsky

(Reçue à Pétersbourg, le 25 mars 18...)

Bien estimée Comtesse Catherine Alexandrovna !

Conformément à la promesse que je vous ai donnée, je me hâte de vous écrire aussitôt arrivé dans mon vieux nid si longtemps abandonné. Je suis sûr que mes lettres ne peuvent vous intéresser et que la demande que vous m'avez faite d'écrire n'était qu'une phrase aimable ; mais je veux vous prouver que chacun de vos désirs, même exprimé par plaisanterie, est pour moi loi.

Tout d'abord, je répondrai à la question qui avait commencé notre dernier entretien chez Marie Ivanovna : pourquoi, à cause de quoi, ai-je quitte Pétersbourg ?

Je vous répondis alors évasivement ; maintenant je vous dirai toute la vérité : je suis parti parce que je suis ruiné, je suis parti pour sauver les restes de ma fortune jadis grande. Pétersbourg est un marais où on s'enlise ; c'est pourquoi je me suis décidé à une mesure énergique qui, à vrai dire, ne m'a pas coûté grands efforts : la vie de Pétersbourg m'a assez ennuyé. Mais, par quelque incompréhensible ironie du destin, les derniers jours passés à Pétersbourg m'ont fait regretter profondément ma décision.

Un matin, je suis entré dans un magasin anglais pour acheter une malle et là j’ai rencontré Marie Ivanovna qui m’a invité à aller chez elle le même soir. À cette soirée vous avez été si charmante avec moi, si aimable, vous m’avez montré tant d’intérêt, tant de cordialité, que ma décision en chancela presque, et je me souvins que, deux années avant, à une soirée chez la même Marie Ivanovna, vous parliez aussi aimablement à Koudriachine ; avec quelle souffrance je l’enviais. Ce Dmitri Koudriachine, pensais-je alors, pourquoi bénéficie-t-il d’une attention exclusive, de la part de la reine des belles de Pétersbourg ? mon heure ne viendra-t-elle jamais ? – Hélas, mon heure est venue trop tard, mais, en tout cas, je remercie de toute mon âme celle qui, par cette heure, m’a dédommagé des années froides et sombres passées à Pétersbourg.

Je n’ose espérer, bien estimée Comtesse, que vous daignerez répondre à cette lettre, mais à tout hasard, j’y joins mon adresse : chef-lieu Slobotsk. Mon domaine est à vingt verstes de Slobotsk, et je reçois chaque jour le courrier.

Avec grand respect, j’ai l’honneur d’être votre bien dévoué

A. MOJAÏSKY.

II

Du même

(Reçue, le 3 avril.)

Comment vous remercier, bien estimée Comtesse, pour vos aimables et amicales lignes. Ne connaissant pas votre écriture, j'ai déchiré l'enveloppe avec un grand sang-froid, mais en voyant la signature...

Vous vous étonnez qu'ayant vécu si longtemps dans la même ville, je ne vous aie pas remarquée plus tôt. Oh ! comme vous vous trompez cruellement. Chaque rencontre avec vous a laissé dans mon cœur une trace profonde, un mélange de joie et d'amertume. Et comment aurais-je pu ne pas remarquer cette beauté sévère, idéale, cette démarche royale, ce regard pensif qui pénètre si avant dans l'âme qu'alors que vous baissez les yeux vers la terre il semble à votre interlocuteur que vous continuez à le regarder derrière vos paupières baissées...

Mais comment pouvais-je vous décrire mes transports ? Vous me paraissiez si inaccessible, vous faisiez si peu attention à moi ! Une fois, je vainquis ma timidité : je vous fis une visite, mais vous étiez absente ; trois jours plus tard, je trouvai chez moi une carte de visite du comte : nos relations se bornèrent là.

Vous me demandez pourquoi j'ai parlé de Koudriachine, et vous voulez savoir mon opinion sur lui. Je connais Koudriachine depuis l'enfance, et nous avons été élèves de la même École supérieure ; il était alors très beau et très bon garçon et

viveur effréné : tel il est resté ensuite aux Hussards, et, maintenant en retraite, tel il est encore. Il n'a rien de sublime, il est trop terre à terre ; c'est pourquoi j'ai été surpris de l'attention que vous lui accordiez, et c'est pourquoi je vous ai parlé de lui ; je n'avais pas d'autre raison. Maintenant tous mes vœux tendent à finir au plus vite l'arrangement ou même le dérangement de mes affaires, pour avoir la possibilité d'être à Pétersbourg cet hiver. En même temps que votre lettre, j'ai reçu la lettre du très connu et richissime Sapounopoulo d'Odessa. Ces jours derniers, en passant, il est venu chez moi, a examiné en détail mes domaines, et maintenant il me mande à Odessa, en me proposant une combinaison très compliquée. Je pars demain ; j'espère être de retour dans dix jours, et qui sait… peut-être trouverai-je sur ma table de travail une petite enveloppe ornée d'une couronne comtale. Croyez qu'en ouvrant cette enveloppe je ne serai pas indifférent.

Que signifie cette phrase mystérieuse : « Peut-être nous verrons-nous plus tôt que vous ne pensez » ? Je me rappelle que vous m'avez parlé d'une vieille tante malade qui habite dans le gouvernement de Slobotsk : auriez-vous l'intention de venir la voir ? Quel bonheur ce serait !

Comme je regrette de ne vous avoir pas demandé le nom de cette tante ! Je la joindrais sans doute, et avec transport je baiserais ses mains ridées, parce qu'elle est votre tante, parce qu'elle est vieille et malade et parce que je me sens encore jeune et capable de jouir de la vie.

Et maintenant, puisque je n'ai pas la main ridée de la tante, permettez-moi d'approcher en pensée mes lèvres très respectueusement de la main, blanche comme la neige, qui tiendra cette lettre.

Votre infiniment dévoué,

A. MOJAÏSKY.

III

Du même

(Reçue le 15 avril.)

Bravo, charmante et chère Comtesse – je n'ai pas la force de ne vous appeler que bien estimée – bravo, j'ai deviné ! Vous voulez venir voir votre tante : vous ne pourriez faire rien de mieux. Si j'avais su que votre tante se nomme Anna Ivanovna Kretchetova, il y a longtemps que j'aurais pu vous donner sur elle les renseignements les plus précis. Il est vrai que je ne l'ai jamais vue ; mais, dès mon enfance, j'ai beaucoup entendu parler d'elle, car elle a eu un procès avec mon père. Elle habite toujours cette même propriété où s'est écoulée une partie de votre enfance : Krasnia-Kriastchy (quel horrible nom !). Kriastchy est à trente verstes de Slobotsk et du côté opposé à Gniezdilovka ; mais si, au lieu de passer par la ville, on prend un chemin de traverse, la distance entre nous n'est plus que de trente-deux ou trente-trois verstes.

Hier, aussitôt votre lettre reçue, je suis allé à la ville pour faire votre commission. J'ai trouvé votre amie d'enfance, ce qui m'a été très facile, car je connais très bien Nadejda Vassilievna ; son mari est chez nous le directeur de la Chambre des Domaines. Nadejda Vassilievna a été très touchée de votre souvenir. Aujourd'hui je l'ai expédiée à Kriastchy pour sonder votre tante, et j'ai l'honneur de vous faire connaître, très respectueusement, les résultats de ce voyage.

Votre tante, en apprenant votre intention de venir chez elle, a exprimé une joie folle ; elle a dit que vous êtes sa plus proche parente, qu'elle vous aime comme une fille, que sa querelle avec vous a été la plus grande douleur de sa vie, et que, maintenant, si vous consentez à oublier le passé, elle vous recevra à bras ouverts ; elle vous écrira cela elle-même si elle en a la force. Elle est, en effet, très vieille et malade. Chez elle habitent deux petites nièces, princesses Pichetzky, auxquelles, d'après Nadejda Vassilievna, la nouvelle de votre arrivée n'a pas fait un très grand plaisir. Les princesses ont sans doute peur de perdre l'héritage de la tante – vous en avez tant besoin ! – En outre, chez votre tante, vit depuis longtemps une certaine Vassilisa Ivanovna Médiachkina – peut-être l'avez-vous vue dans votre enfance ; c'est une vraie écornifleuse ; mais elle a pris un grand empire sur la tante et fait absolument tout.

Il me reste à répondre à deux points de votre lettre. Mon voyage à Odessa n'a pas été infructueux ; voici en quoi consiste la proposition : Sapounopoulo paiera en une fois toutes mes dettes et, pour cela, prendra tous mes biens en hypothèque pour un temps indéterminé. Nous discutons sur les détails, mais probablement nous nous entendrons. La liquidation se complique de ce que Sapounopoulo a une fille, Sonitchka, qui a beaucoup fleureté avec moi. Je crois que ce n'est pas tant ma personne qui lui plaît que mon titre. Cette fille n'est guère plus jeune que moi ; elle est laide comme un péché mortel, et a toutes les prétentions possibles ; elle parle cinq langues, joue du piano et de la harpe, chante, écrit des vers. Dans telle hypothèque encyclopédique sans doute je ne m'engagerai pas.

Pourquoi voulez-vous savoir « exactement » ce que j'ai entendu dire de votre amitié avec Koudriachine et par qui ? Je vous jure que je n'ai entendu absolument rien ; j'ai cité le nom de Koudriachine, parce qu'une fois je l'ai vraiment envié en voyant votre amabilité pour lui. Et que pourrais-je entendre ? Vous êtes non seulement reine par la beauté, mais, sous tous les

rapports, vous êtes sur une hauteur si inaccessible qu'aucune calomnie ne peut vous atteindre de son dard de serpent. Et maintenant permettez-moi d'oublier et Koudriachine et Sapounopoulo et sa fille et tout le reste pour me livrer à une seule occupation : compter les jours et les heures jusqu'au moment heureux où votre arrivée rendra définitivement fou celui qui est fou déjà, mais vous est très sincèrement dévoué.

A. MOJAÏSKY.

IV

De Vassilisa Ivanovna Médiachkina

(Reçue le 17 avril.)

EXCELLENCE !

Votre tante et ma bienfaitrice Anna Ivanovna m'a ordonné de vous écrire qu'elle vous attendra avec joie et impatience ; elle ne peut vous écrire elle-même à cause de sa grande faiblesse ; et moi, comme je serai contente de vous voir ! Vous m'avez sans doute oubliée et moi, je me rappelle bien comme vous couriez ici, petite et charmante et que vous me frappiez sur les joues de vos mains innocentes en disant : « Voilà pour toi, Silisa. » Et encore, Anna Ivanovna vous demande de lui apporter des pruneaux français dans des boîtes bleues ; ici, on ne trouve ces pruneaux à aucun prix, et la tante les aime beaucoup et ils l'aident à digérer.

Je baise les mains de Votre Excellence et vous reste dévouée comme une esclave.

VASSILISA MÉDIACHKINA.

Viens au plus vite, mon amie Katia.

Ton ANNA KRETCHETOVA.

V

Télégramme de A.V. Mojaïsky

(Reçu à Moscou, 22 avril.)

Vous supplie pas télégraphier arrivée à votre tante. Vous attendrai à la gare avec dormeuse et chevaux qui vous emporteront où vous ordonnerez.

MOJAÏSKY.

VI

Du même

(Reçue à Krasnia-Kriaslchy, 26 avril.)

Faut-il vous dire, charmante et chère comtesse, que la journée passée avec vous ne s'effacera jamais de ma mémoire, que le repas lourd de Nadejda Vassilievna m'a semblé le plus délicat dîner, que les trois heures que j'ai passées ensuite avec vous, en attendant les chevaux, sont les plus heureuses de ma vie ? En me disant au revoir, vous m'avez demandé pourquoi je ne vous avais pas proposé de passer cette journée à Gniezdilovka. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi... pourquoi... mais tout simplement parce que je n'ai pas osé. Pensez-vous que je ne le désirais pas, ne voyez-vous pas que toute ma vie vous appartient sans retour ? Je ne vous demande rien, je n'espère rien, mon bonheur est de me sentir votre esclave et d'avoir un but dans la vie. Vous n'avez pas oublié sans doute, chère comtesse, votre promesse de dîner demain chez moi avec Nadejda Vassilievna. Imaginez-vous qu'il faudra ajourner ce dîner parce que votre amie a déclaré qu'elle ne peut venir chez moi sans son mari (quelle pruderie provinciale !) et son mari doit voir un grand personnage quelconque qui passera à Slobotsk vers six heures. Nadejda Vassilievna me demande de remettre ce dîner à après-demain, et j'espère que cela ne vous contrariera pas. Mais, dans ce cas, il y a une complication : vous aviez décidé de vous servir des chevaux de Nadejda Vassilievna, et les rosses de la tante devaient se reposer à la ville ; mais comme Nadejda Vassilievna viendra avec son mari dans un phaéton à deux places, ne consentiriez-vous pas à venir directement chez moi par le chemin

de traverse, sans passer par la ville ? Votre itinéraire serait le suivant : jusqu'au radeau, vous viendrez par la route que vous connaissez ; là vous tournerez à gauche, par Selikhovo et Ogarkovo, après, vous prendrez la grand'route et, à la septième verste, vous verrez à votre droite la vieille maison de Gniezdilovka s'épanouir quand vous passerez sa porte, comme s'épanouira mon cœur, non pas encore vieux, mais déjà fatigué de la vie.

Partez plus tôt, vers neuf heures ; nous déjeunerons dans ce pavillon du jardin dont je vous ai parlé et avec patience nous attendrons la bonne, mais ennuyeuse Nadejda Vassilievna et son indispensable mari !

Je me permets de vous envoyer cette lettre par mon domestique. J'attends à genoux la réponse favorable.

A. MOJAÏSKY.

VII

Du même

(Reçue le 4 mai.)

Ma chère Kitie, au nom de Dieu, permets-moi de venir à Kriastchy, et présente-moi à ta tante. C'est horrible de vivre si près de toi et en même temps si loin. Sois tranquille, je surveillerai ma tenue et ne compromettrai ni toi ni moi.

TON A. M.

VIII

Du comte D***

(Reçue 6 mai.)

Enfin, chère Kitie, j'ai reçu la nouvelle de ta bonne arrivée à Kriastchy chez ta tante. Je ne peux vraiment pas comprendre ce que tu as pu faire si longtemps à Moscou. Mais Moscou, comme dit un de mes amis, diffère de Pétersbourg en ce que... c'est nous qui vivons à Pétersbourg et ce sont nos parents qui vivent à Moscou, et il est très difficile de refuser les dîners de famille des parents de Moscou. Il est bien étrange que ta tante n'ait pas reçu ton télégramme de Moscou, et quel bonheur que tu aies rencontré à la gare ce Mojaïsky qui t'a procuré une voiture et des chevaux. Quel est ce Mojaïsky ? chambellan, ancien élève de l'École supérieure ! Je l'ai rencontré quelquefois à la sortie de la Cour, quelquefois encore dans la société, mais je ne me souviens pas du tout l'avoir vu à la maison et lui avoir rendu visite. Mais que ce soit ce même Mojaïsky ou un autre, grand merci à lui !

Je suis très content que tes premières impressions soient bonnes, et que les pruneaux aient plu à la tante. J'ai donné l'ordre à Smourov de lui en envoyer deux boîtes chaque semaine. Henry IV disait : « Paris vaut bien une messe », et moi, je dirai : « Le Kriastchy de la tante vaut bien quelques boîtes de pruneaux. » Sans doute, nous avons déjà assez de fortune, mais 40.000 de revenu superflu ne font jamais de mal, et je crois qu'elle n'a pas moins.

Une heure après ton départ est venue chez nous Maria Ivanovna ou, comme tu dis, Mary. Très troublée et avec grande émotion, elle a commencé à fouiller dans tes boîtes pour chercher un billet très important. J'ai eu beau lui expliquer que tes archives sont tenues en un ordre désirable pour toutes les archives d'État, qu'elles sont sous cette serrure et que moi-même n'y peux jeter les yeux, comme disent chez nous les « mauvais ton » du club ; elle a continué à fouiller, mais n'a rien trouvé et est partie très affligée. Je m'imagine l'importance de ce billet !

Chez nous, il n'y a rien de nouveau : mardi, en revenant du club, j'ai été très étonné de trouver chez le concierge une montagne de cartes de visite : j'avais tout à fait oublié que c'était ton jour.

Le concierge, selon ton ordre, a dit très simplement : « Aujourd'hui, Madame ne reçoit pas. » Je ne comprends pas ton désir d'entourer ton voyage d'un mystère. Si tu étais partie pour cinq jours, il eût été facile de le cacher, mais c'est tout à fait impossible si l'on ne te voit pas durant deux ou trois semaines, et déjà maintenant l'un ou l'autre sait ton départ. Hier, la baronne Vizen, cette Messagère de l'Europe, comme je l'appelle, m'a demandé s'il est vrai que tu sois partie pour recueillir un grand héritage. Nous sommes invités pour demain à un dîner à l'ambassade d'Autriche ; j'ai écrit que tu es indisposée ; mais moi, je suis obligé d'y aller, quoique ennuyeux que ce soit. Dans le monde, on parle toujours beaucoup d'une Société de sauvetage des filles perdues : on veut choisir comme présidente la princesse Krivobokaia ; mais il paraît qu'elle est indécise, parce qu'on ne sait pas encore comment cette Société sera vue en haut lieu. Mon jeu au club va bien. Hier, j'ai rencontré, à la Morskaja, Sophie Alexandrovna, qui m'a invité pour le whist chez elle, demain soir, mais simplement en redingote.

Adieu, chère Kitie ; reviens le plus tôt possible ; mais, si tu vois qu'il est nécessaire de rester encore chez ta tante, ne te gêne

pas. Mais ce n'est pas à moi d'en remontrer à ton esprit et à ton tact. Avec une femme telle que toi, on peut être tranquille pour tout. Les enfants vont bien et t'embrassent.

Ton mari et ami,

D.

Si tu rencontres Mojaïsky, remercie-le en mon nom de tout ce qu'il a fait pour toi.

IX

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 7 mai.)

J'ai été si heureuse de ta lettre, chère Kitie, que chez nous il y a eu presque un drame de famille. Nous étions à déjeuner quand on m'a apporté ta lettre ; en reconnaissant ton écriture, j'ai crié, puis rougi de joie. Hippolyte Nicolaievitch aussitôt « a eu un soupçon quelconque », comme il dit, et, après le départ des enfants, il a commencé à me tourmenter pour que je lui montre la lettre. J'étais très fâchée et l'ai intrigué une heure entière. Tout ce temps, il m'a fait des reproches, m'a dit des choses méchantes ; enfin, lorsqu'il m'eut comparé à Cléopâtre et à d'autres encore, je lui montrai la signature ; il a été très confus et, à mon tour, je lui ai dit des choses... pénibles : qu'un homme si bête, si soupçonneux, au visage si aigre, ne sera jamais ministre et restera subalterne toute sa vie. C'est chez lui le point sensible.

Le jour de ton départ, j'ai eu un grand souci pour le billet de Kostia Névieroff que je t'avais apporté à lire le matin. J'ai cru que j'avais oublié ce billet chez toi et j'ai fouillé dans toutes tes boîtes. Le comte m'a juré que tes archives sont sous clef, mais cela ne me tranquillisait nullement : tu n'avais pas pu mettre dans tes archives une lettre adressée à moi. Je ne puis te cacher qu'à cette occasion ton mari m'a fait un brin de cour. J'étais au désespoir à la pensée que le billet de Kostia pouvait être en des mains étrangères, car ce billet compromettait tout autant son professeur d'orthographe que moi, et imagine-toi que, le len-

demain matin, je l'ai trouvé sur le parquet de ma chambre à coucher. Et que fais-tu chez ta tante ? Je te vois d'ici, cachant tes façons de reine et entrant avec les yeux baissés et l'air d'une madone, si bien que le soir même ta tante et ses écornifleuses étaient enchantées de toi. Que fait Mojaïsky ? Pourquoi ne me donnes-tu aucun détail ? Lequel est le mieux, lui ou Koudriachine ? Si l'on me faisait choisir entre eux, je choisirais Koudriachine. Mojaïsky est un poseur qui pose constamment ; chez Koudriachine, toute l'âme est ouverte ; mais toi, tu peux mieux juger, et à moi, outre Kostia, il ne faut personne. Je ne pensais pas que je l'aimerais si fortement. Il passe toutes ses journées avec moi, et Hippolyte Nicolaievitch, avec la perspicacité qui le caractérise, n'en est nullement jaloux. Notre nouveau précepteur, Vassili Stepanitch, que tu as vu, je crois, commence à être un peu amoureux de moi, et entre lui et Kostia, il y a chaque jour quelques discussions amusantes. Vassili Stepanitch est un grand libéral, et Kostia, un horrible conservateur, et tous deux disent de telles absurdités que leurs oreilles s'en fanent. Il est honteux de l'avouer – mais je ne te cache rien – je n'aime jamais si fortement Kostia qu'au moment où il dit des bêtises. Son visage s'enflamme, ses yeux brillent, il regarde son adversaire avec sévérité et audace – et je ne l'écoute plus, mais seulement l'admire. Je ne suis point aveugle sur Kostia : je sais qu'il n'est pas très sage, que son éducation laisse à désirer, que c'est bête de tant s'attachera lui, mais que faire, c'est plus fort que moi ! Hier, il m'a amené son frère Michel, page qui, dans deux mois, sera officier. Ce Michel est aussi très joli, mais il ne rappelle son frère ni par le visage, ni par les manières ; il est très doux, très blond et très distingué ; je suis prête à parier qu'ils sont de pères différents ; on dit que la vieille Mme Névieroff ne se refusait rien autrefois ; c'est sur le très tard qu'elle est devenue sainte femme.

Chez nous, il n'y a rien de nouveau. On parle beaucoup de Nina Karskaïa, qui vit tout le temps à l'étranger et y fait Dieu sait quoi. Ce scandale parisien, auquel tu ne voulais croire, est absolument avéré : la baronne Vizen le raconte avec tous les dé-

tails ; mais par qui peut-elle savoir tout cela ? ce n'est pourtant pas Nina qui le lui a écrit !

Eh bien, adieu, chère Kitie, il faut finir cette lettre, – je bavarderais avec toi jusqu'à demain. Écris-moi plus souvent et continue à unir l'utile et l'agréable. Je t'ai toujours considérée comme une femme extraordinaire, mais ce que tu es en train de faire est le comble de l'habileté : réaliser son caprice du moment et pour cela recevoir 40.000 de revenus, c'est un trait de génie, ou je ne m'y connais pas.

Ta MARY.

X

Du Comte D***

(Reçue 15 mai.)

Il me semble que tu t'es définitivement installée chez ta tante, ma chère coureuse ; je n'ose me révolter, parce que, si tu restes là-bas, c'est qu'il le faut ; mais cependant elle est lourde à supporter l'absence d'une si jolie et si charmante femme ; et toi, je pense que tu t'ennuies aussi sans moi : qui t'aimera et te caressera là-bas ?

Tout ce que tu m'écris de la tante me fait espérer que notre séparation ne sera pas sans fruits. Ces paroles de ta tante : « Tout ce qui est à toi est à moi ! » sont surtout significatives ; mais il me semble cependant qu'elle devait dire le contraire. Maintenant, permets-moi de te donner quelques conseils sur la distribution de tes cadeaux d'adieu. Les princesses Pichetzky sont nos adversaires ; on ne les achètera par rien, c'est pourquoi il ne me semble pas nécessaire de leur faire un cadeau. Vassilia, c'est autre chose, – on peut et il faut l'acheter ; mais à telles gens, on ne doit pas donner beaucoup à la fois : il faut surtout leur montrer la perspective de biens futurs ; tu lui donneras une robe tout de suite, nous lui enverrons le châle pour sa fête, et, si c'est possible, donne-lui quelque argent.

Il me semble que je t'ai écrit que Sophia Alexandrovna m'avait invité pour une partie de whist en simple redingote ; mais, comme elle avait dit la même chose à toutes les personnes qu'elle avait rencontrées pendant trois jours, en arrivant chez

elle à onze heures, j'ai trouvé cinquante personnes qui se pressaient dans son petit logement : en un mot, c'était une soirée en règle. Par bonheur, je dînais ce même jour à l'ambassade d'Autriche : c'est pourquoi j'étais habillé non pas simplement, mais comme il faut. J'ai vu là ta Mary, et je lui ai parlé avec grand plaisir, car, indirectement, elle te rappelait à moi ; mais pourquoi a-t-elle toujours près d'elle ce grand beffroi de Névieroff ? Mary est une femme trop spirituelle pour trouver du plaisir dans sa société.

Avant-hier, j'ai été très inquiet à cause de ton chien : il ne voulait rien manger et gémissait étrangement ; j'ai immédiatement fait demander le vétérinaire : il l'a frotté avec quelque chose, lui a donné un remède, et aujourd'hui, Dieu merci, il va tout à fait bien. Les enfants vont bien et t'embrassent.

Ton mari et ami,

D.

XI

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 16 mai.)

Merci, chère Kitie, pour ta longue et aimable lettre ; la femme, même celle qui, comme toi, est impénétrable pour tous, sent le besoin de pouvoir parler à quelqu'un à cœur ouvert, et qui choisirais-tu, sinon moi, qui t'adore depuis l'enfance ? Mais pourquoi me recommandes-tu la discrétion ? De moi je peux dire tout ce que tu veux ; mais, en ce qui te concerne, je sais me taire ; je n'ai pas d'archives, et aussitôt que tes lettres sont lues, je les déchire. J'ai à te raconter des choses joyeuses et des choses tristes. Premièrement, chez nous il y a eu encore un drame de famille. En regardant les cahiers de classe de Mitia, Hippolyte Nicolaievitch a sans doute regardé aussi dans le bureau du précepteur et a trouvé un message en vers dans lequel Vassili Stepanitch me faisait une déclaration d'amour. Je crois qu'il ne se serait jamais décidé à me donner ces vers : et il les aura écrits pour son propre plaisir ; mais il a eu la sottise de placer mes initiales en tête. Naturellement, Hippolyte Nicolaievitch a eu tout de suite un soupçon, a chassé le précepteur en lui ordonnant de quitter la maison d'ici une heure ; après, il est venu me faire une scène. J'étais encore au lit, et, dans le sommeil, je fus effrayée en pensant qu'il avait découvert quelque chose de Kostia ; mais, quand il commença à lire les vers criminels, je ne pus m'empêcher de rire. Quels sont ces vers, tu peux en juger par la dernière strophe :

Rejette ce velours, ces blondes.

Entends, entends mon amour ;
Et devant la puissance de la nature,
Incline la tête.

Comme je n'ai pas supplié Hippolyte Nicolaievitch de faire la paix avec le précepteur, il est resté inflexible en disant que la poésie a une dangereuse influence sur le cœur faible de la femme. Je crois que dans le monde entier il n'y a pas encore d'exemple d'une femme qui ait trompé son mari pour des vers, surtout pour des vers de ce genre où il y a les blondes... et pourquoi lui fallait-il « ces blondes » ? je n'en porte jamais ! Craignant que, dans « ses principes d'une sage économie », Hippolyte Nicolaievitch n'ait lésé le précepteur, je lui ai envoyé, par Mitia, un paquet contenant de l'argent, mais il me l'a renvoyé immédiatement et m'a écrit qu'il conserverait toute sa vie le plus pur souvenir de moi. Je le plains.

Vassili Stepanitch disait parfois de grandes absurdités ; il a écrit de mauvais vers, mais c'était un bon garçon. Kostia le regrette aussi, parce que maintenant il n'a plus personne à détruire, à renverser après le dîner ; mais Kostia est un tel conservateur qu'il compte même mon mari comme un libéral, et il m'a déclaré qu'il fallait le courber en corne de mouton ; ce *corne de mouton* lui a tant plu qu'il l'a répété cinq fois en ajoutant que c'est un superbe calembour ; moi, je n'ai pas du tout partagé cette opinion : les grossières plaisanteries de Kostia me déplaisent depuis longtemps ; cette fois, j'ai commencé par me taire, et enfin, j'ai perdu patience et nous nous sommes querellés sérieusement. Il faut te dire qu'à la soirée de Sophia Alexandrovna j'ai rencontré ton mari : il venait d'un dîner quelconque et était très élégant et très rajeuni ; il avait les cheveux coupés très ras, ce qui lui va très bien ; ainsi le gris disparaît. Il s'est assis près de moi et a commencé à me faire vraiment la cour : cela m'amusait ; mais tout à coup Kostia a tellement froncé les sourcils et a commencé à me lancer des regards si féroces, qu'ayant peur d'un scandale, je me suis hâtée de partir. Le lendemain, en

plaisantant, j'ai grondé Kostia pour une telle mimique ; mais lui, très sérieusement, a commencé à m'accuser de coquetterie et a terminé en me disant que je suis une femme « prête à se pendre au cou de n'importe quel civil ». Je n'ai pu en supporter tant et lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur depuis ces derniers temps ; il s'est fâché et m'a quittée sans me dire adieu. Moi, toute la nuit, j'ai réfléchi : Quelles pauvres créatures sont les femmes ! en effet, qui aimons-nous, à qui sacrifions-nous tout ? Le matin, je me suis très fermement décidée à rompre avec Kostia, et, s'il était venu ce jour-là à son heure habituelle, je te jure que maintenant tout serait fini entre nous. Mais il a été retenu par quelque chose et n'est venu ni le matin, ni au dîner : alors je me suis imaginée que *lui* me laissait et qu'il ne reviendrait plus. Cette pensée me sembla si outrageante qu'aussitôt après le dîner je lui écrivis, lui demandant de venir pour une explication décisive ; mais on ne le trouva nulle part et le billet revint chez moi à neuf heures. Je devais aller chez la princesse Krivobokaia, mais je n'ai pas eu la force de m'habiller et je suis restée toute la soirée dans le petit salon, en proie à un cruel abattement. Toute ma fureur, tous mes plans décisifs s'en allaient en fumée, je n'avais qu'un seul désir : le voir pour une seconde, voir que nous ne sommes plus en querelle. Enfin, à minuit, j'entendis un fort coup de sonnette : ce ne pouvait être que lui ou Hippolyte Nicolaievitch qui, quelquefois, me fait de ces surprises et rentre du club avant deux heures. J'étais haletante d'anxiété ; mais qu'ai-je éprouvé quand j'entendis le pas de Kostia dans le salon, quand je vis ce beau visage souriant d'un sourire coupable...

Tu sais, Kitie, pour de tels moments, on peut beaucoup souffrir et tout pardonner. Ne me gronde pas, mais plains.

Ta pauvre MARY.

P.-S. – Pétersbourg est vide, presque tout le monde est parti. Après-demain, nous partons pour Peterhoff. J'espérais toujours qu'Hippolyte Nicolaievitch se ferait prodigue et prendrait

une grande villa près de la tienne ; mais, hélas ! pendant qu'il réfléchissait et comptait, on l'a louée ; la conclusion est que je vivrai très loin de toi, dans le vieux Peterhoff, et nous paierons 300 roubles plus cher : ce sont « les principes d'une sage économie ! »

XII

Du comte D***

(Reçue 18 mai.)

Chère Kitie,

À l'instant, je viens de voir la princesse Krivobokaia qui m'a déclaré qu'elle accepte la présidence de la « Société pour le sauvetage des femmes perdues » ; en même temps, elle te propose d'être vice-présidente. Je lui ai répondu que je t'écrirais sur ce sujet et que, sans doute, tu ne refuserais pas. Je lui ai donné ton adresse et elle t'écrira elle-même, demain, après les élections. À mon avis, il ne faut pas refuser. Si la princesse consent à être présidente, cela signifie qu'on voit cette société d'un œil favorable ; bien que la princesse ait une réputation de toquée, sois sûre que, dans cette affaire, elle ne se trompera pas. Sans doute, ça t'occasionnera quelques dépenses, mais de ces dépenses mêmes nous tirerons profit. Dans notre grande maison, le bel étage a été vide tout l'hiver : j'ai déjà insinué à la princesse qu'on pourrait prendre cet appartement pour la Société, et elle m'a répondu : « Pourquoi ne le prendrait-on pas, surtout si votre femme devient mon aide ? »

J'espère, chère Kitie, que cette lettre est la dernière à Krasnia-Kriastchy ; tu dois être lasse de ce Kriastchy : il vaut mieux y retourner une autre fois.

Les enfants vont bien et t'embrassent.

Ton mari et ami,

D.

XIII

De la princesse Krivobokaia

(Reçue 19 mai.)

Chère Comtesse,

– Je vous annonce qu'aujourd'hui, à la séance de la Société pour le sauvetage des filles perdues, je vous ai proposée comme vice-présidente : vous avez été élue par acclamation, sans aucun scrutin. J'aime à penser qu'après une si glorieuse élection vous ne nous opposerez pas de refus ; moi seule ne me tirerais pas de cette affaire, car, chez moi, les seuls soucis de famille me font perdre la tête.

Comme vous êtes heureuse, chère comtesse, de n'avoir que deux enfants et surtout deux garçons. Moi ! Dieu m'a récompensée par cinq filles, dont je dois m'occuper toute ma vie. Il y a un vieux conte sur cinq idiotes, je pense qu'il est écrit pour moi. Vous direz que je fais un péché en me révoltant, puisque quatre de mes filles sont bien mariées ; mais, croyez-moi, avec Naditchka, j'ai plus de soucis qu'avec toutes les autres. Elle a déjà vingt-quatre ans. On se demande pourquoi sa mère ne lui trouve pas un fiancé. C'est un riche parti ; elle n'est pas laide ; et ça ne s'arrange pas. La raison, je crois, c'est qu'elle est trop bien élevée, et les jeunes gens n'aiment pas cela ; et tenez, la comtesse Anna Mikhailovna le comprend très bien. L'année dernière, elle a donné chez elle des tableaux vivants et a fait représenter à sa Katia la pucelle d'Orléans ; le rideau se lève et je vois Katia presque complètement déshabillée. Eh bien ! pensai-je, ce

n'est pas la pucelle d'Orléans, mais au contraire la belle Hélène ; et encore Anna Mikhailovna m'a expliqué : « Le costume de Katia est absolument historique, vous voyez : le casque et la cuirasse sont à terre, mais c'est que ma Katia a choisi le moment où la pucelle d'Orléans va se coucher et se reposer. » Aussi n'est-ce pas admirable ! après cela Katia n'est pas restée longtemps la pucelle d'Orléans, et le même soir, pendant le souper, cet imbécile de Fédia Varaxine, qui jusqu'alors avait fait la cour à Naditchka, a demandé la main de Katia ; voilà ce que c'est de bien choisir le moment.

Au revoir, chère Comtesse, dans une semaine je pars à la campagne, et je voudrais, avant mon départ, causer personnellement avec vous de beaucoup de questions. Venez vite et faites jouer le télégraphe pour m'aviser de votre consentement.

Votre dévouée,

E. KRIVOBOKAIA.

XIV

Télégramme de Dmitri Dmitrievitch Koudriachine

(Reçu 20 mai.)

Attendrai Moscou, sais pas où arrêterai : pour adresse se renseigner chez tziganes à Strelna.

KOUDRIACHINE.

XV

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue à Pétersbourg. 1er juin.)

J'apprends par ton mari que tu arrives enfin demain. J'espère que dès demain tu seras à Peterhoff ; maintenant il n'y a rien à faire en ville ; dis au valet de tout transporter, et viens dîner chez nous avec ton mari et tes enfants. Comme je suis heureuse que tu sois là ! J'ai tant à te raconter !

Ta MARY.

XVI

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 1er juin.)

Chère Comtesse,

Malheureusement, il m'est impossible de vous attendre, je pars à la campagne. Chez vous, à Peterhoff, viendra un certain Ivan Ivanovitch Optine, mon ancien gérant, que j'ai fait secrétaire de notre Société. Il n'y a aucune cérémonie à faire avec lui : je lui offre un siège, mais ne lui tends pas la main. Il vous donnera tous les papiers et vous racontera ce qu'il faut. Jusqu'à mon retour, vous serez la Présidente, mais vous n'aurez pas trop de soucis, car il n'y aura pas d'assemblée générale pendant l'été, et, à la fin d'août, je serai déjà de retour à Pétersbourg parce qu'Olga doit accoucher. Ainsi voyez, chère Comtesse, quelle croix je porte pour mes filles ! quitter la campagne dans la meilleure saison ! et pourquoi ! il semble que ce n'est pas une grave affaire d'accoucher, et ça ne peut se passer sans moi ; mais ce ne serait rien si seulement Naditchka se mariait plus vite ; elle a reçu, en effet, une éducation supérieure, mais son caractère est insupportable ; ainsi, maintenant, il faut faire les malles, et elle bourdonne autour de moi. Écrivez-moi à Znamenskoié, chère Comtesse ; avec personne autant qu'avec vous je n'aime parler : je soulage mon âme.

Votre dévouée : E. KRIVOBOKAIA.

Hier, j'ai reçu une heureuse nouvelle ; mon ancien confesseur et ami, l'archevêque Nicodime, est appelé au Synode et passera l'hiver à Pétersbourg. C'est un homme de tant d'esprit et d'une vie si sainte qu'il vous faut absolument faire sa connaissance ; sous sa direction, notre Société ira bien : je ne ferai rien sans sa bénédiction.

XVII

De A. V. Mojaïsky

(Reçue à Peterhoff, 6 juin.)

À la minute seulement, chère Kitie, je reçois ton télégramme m'annonçant ta bonne arrivée à Pétersbourg. Je ne comprends pas ce que tu as pu faire si longtemps à Moscou. N'étais-tu pas malade là-bas ? Je puis encore moins comprendre pourquoi tu m'as défendu si catégoriquement de te conduire jusqu'à Moscou. Comme je t'aurais soignée si tu as été malade, et comme nous nous serions amusés si tu as été bien portante ! Mais que faire ? On ne peut revenir en arrière ni retrouver ces merveilleux jours de mai qui ont passé comme un rêve et à propos desquels je me répète ces vers de Joukovski :

Ne dis pas avec tristesse : ils ne sont plus ;
Mais avec reconnaissance : ils ont été.

Après t'avoir accompagnée, je suis retourné à Gniezdilovka et j'y ai passé tout le temps sans sortir. Chaque jour, je suis allé dans notre pavillon ; ces lilas qui l'entourent de tous côtés, qui entraient par toutes les fenêtres, qui l'emplissaient de leur parfum, sont maintenant flétris, et tout est défleuri pour moi. Un rayon de clair soleil a spontanément éclairé ma vie solitaire et sombre ; mais ce moment est passé, et ce soleil, bien loin là-bas, éclaire et réchauffe les autres.

Maintenant, voilà la prose de la vie. Hier, j'ai reçu un ultimatum de Sapounopoulo : Ou je dois consentir à toutes ses

conditions, autrement dit me faire son esclave, ou il refuse tout, et alors toute ma fortune s'envole ; il faudra aller à Odessa et capituler. J'imposerai seulement cette condition : que je puisse aller tout de suite à Pétersbourg et vivre là-bas encore une année, et après, advienne que pourra !

Au revoir, au revoir, à bientôt, ma déesse, mon soleil, ma chère et incomparable Kitie.

À toi jusqu'au dernier soupir.

A. M.

XVIII

De V. I. Médiachkina

(Reçue 15 juin.)

Excellence !

Comtesse Catherine Alexandrovna,

Votre Tante et ma bienfaitrice vient de recevoir la lettre dans laquelle Vous la remerciez pour l'hospitalité. Anna Ivanovna m'a ordonné de Vous écrire que la personne qui a droit à des remerciements, ce n'est pas Elle, mais Vous qui lui avez sacrifié un mois entier, et, on peut dire, avez adouci ses derniers jours. Votre Tante m'ordonne encore de Vous dire que Vous ne vous repentirez pas de cette bonne action.

Et quelle tristesse chez nous depuis votre départ ! Vous ne pouvez Vous l'imaginer. Si par hasard je regarde la chambre que Vous avez occupée, mes larmes coulent d'elles-mêmes. J'ai regardé la robe que Vous m'avez donnée et je pleure encore, et je ne sais quand je porterai cette beauté, peut-être à Pâques. Par votre bienveillance, Vous m'avez promis encore de m'envoyer un châle pour le nouvel an ; ce n'est pas la peine, au nom de Dieu, ce n'est pas la peine. Je ne vivrai peut-être pas jusqu'au nouvel an ; mais, si maintenant Vous m'envoyiez quelque chose que vous ayez porté, ce serait un vrai cadeau.

Toute la maison est triste de votre départ ; même nos princesses, des demoiselles méchantes et dures, sont enchantées de

Vous. Il n'y a pas longtemps j'ai entendu la princesse aînée vous louer auprès de sa sœur : « Elle a si bon ton qu'à l'étranger et partout ailleurs on ne peut rencontrer mieux. Chez elle, disait-elle, tout est de bon ton », et c'est la vérité, Comtesse, la vraie vérité.

En me jetant aux pieds de Votre Excellence, j'embrasse vos mains et reste jusqu'au tombeau votre dévouée,

VASSILISA MÉDIACHKINA.

XIX

De M. I. Boiarova

(Reçu 20 juin.)

Chère Kitie,

Au nom de Dieu, invite Hippolyte Nicolaievitch à prendre le thé chez toi après la musique, et organise pour lui une partie de whist.

Ta MARY.

XX

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 29 juin.)

Je vous remercie de tout cœur, chère Comtesse, pour votre charmante lettre. Vous écrivez qu'Optine vous semble un homme très suspect, cela ne m'étonne pas et prouve seulement votre grande connaissance des hommes et des choses. Je dois vous avouer que je l'ai chassé, comme gérant, pour vol ; mais il a sept enfants et, par pitié, je l'ai fait secrétaire de la Société jusqu'à ce qu'il trouve une place ; mais nous ne le garderons pas longtemps et je vais le recommander à la comtesse Anna Mikhaïlovna qui, dit-on, cherche un gérant. Chez nous, à Znamienskoié, grande animation : toutes mes filles, sauf Olga, sont arrivées avec enfants et maris. Je suis très contente de voir les filles et surtout les petites-filles ; mais les maris, il valait mieux les laisser à la maison. Piotre Ivanovitch, qui depuis deux années m'a bravée et n'a pas mis les pieds ici, est venu cette année ; il continue à me braver et me parle à peine. Je n'y fais aucune attention, mais seulement, deux fois par jour, quand il embrasse longuement ma main, je me détourne et tâche d'embrasser l'air au lieu de son front, car il s'exhale toujours de sa personne une odeur de bottes cirées au goudron. Imaginez que maintenant on a inventé un nouveau parfum « cuir de Russie », et Piotre Ivanovitch, exprès pour me déplaire, s'arrose de ce parfum. Je suis une très grande patriote, je ne parle et n'écris que le russe, je puis même consentir à aimer « la fumée de la patrie », mais je ne puis supporter sa puanteur.

Expliquez-moi, chère Comtesse, pourquoi la belle-mère est tenue pour une créature détestable que tous doivent haïr. Cependant, dans les autres familles, la belle-mère compte comme une personne, mais pour mes gendres, je ne suis pas quelqu'un, mais une dinde pleine d'argent. Comme vous savez, il y a des dindes truffées, et vraiment, il me semble, parfois, qu'ils sont autour de moi avec des fourchettes et me piquent de tous côtés pour prendre les plus grosses truffes ; et tous sont des gentilshommes, et s'ils m'étaient étrangers, tout serait très bien, et je les recevrais avec grand plaisir à Znamienskoié, et Piotre Ivanovitch ne porterait pas dans sa poche une usine de cuir. Que Dieu me fasse seulement marier au plus vite Naditchka ; je leur donnerai tout, je garderai pour moi 30.000 de revenu pour ne pas mourir de faim, et je m'installerai à Florence ou à Rome. À propos que dites-vous des affaires de Rome ? Pauvre Pape !

Je vais lui broder des pantoufles et les lui envoyer de la part d'une inconnue de la Russie.

Au revoir, chère Comtesse, écrivez-moi plus souvent.

Votre bien dévouée,

E. KRIVOBOKAIA.

Aujourd'hui, pendant le dîner, Piotre Ivanovitch, afin de m'attrister, a appelé le Pape : imbécile et maladroit. À cela j'ai dit : Tous les hommes ne peuvent pas être aussi habiles que le conseiller d'État Boubnovsky, – et il faut vous dire que ce Boubnovsky est un usurier auquel Piotre Ivanovitch doit beaucoup d'argent. Il m'a punie de cela en allant dormir sans me dire adieu, et j'en ai profité pour vous écrire cette lettre, parce que mes mains ne sentent pas les bottes.

XXI

De M. I. Boiarova

(Reçue 10 juillet.)

Chère Kitie,

Il m'est nécessaire d'aller en ville. J'ai laissé à Hippolyte Nicolaievitch un billet lui disant que tu m'as demandé d'y aller pour les affaires de notre Société. Si tu le vois, invente quelque chose.

MARY.

XXII

De A. V. Mojaïsky

(Reçue 16 juillet.)

Chère Kitie,

Je suis peut-être très coupable envers toi ; sans doute, ta lettre est chez moi à la campagne, mais je ne puis encore me débarrasser d'Odessa. La liquidation de mes affaires touche à sa fin. J'ai consenti à tout, il était impossible d'agir autrement. Dans trois semaines, j'espère être à ta campagne de Peterhoff.

Ici, les Sapounopoulo m'ont emmené à leur luxueuse campagne au bord de la mer, et, par tous les moyens, on me donne à comprendre qu'il me faut épouser la fille grecque. La tante, une horrible créature que j'ai surnommée « Euménide », m'a un jour conseillé franchement d'essayer, me faisant espérer que je n'aurais pas un refus, et puis, qu'est-ce qu'un refus ?... Je ne dis rien, je n'ai répondu ni oui, ni non, mais quand tout sera fini chez le notaire, je me sauverai immédiatement et avec une telle rapidité que je leur rappellerai leur célèbre compatriote « Achille aux pieds légers ».

Au revoir, à bientôt, ma chère Kitie. Écris-moi à Odessa.

Ton A. M.

XXIII

De M. I. Boiarova

(Reçue 19 juillet.)

Chère Kitie,

Au nom de Dieu, retiens chez toi Hippolyte Nicolaievitch jusqu'au dernier train ; s'il ne joue pas aux cartes, propose-lui une promenade à Montplaisir.

À minuit, j'irai là-bas et serai prête à rester avec vous jusqu'au lever du soleil.

Ta MARY.

XXIV

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 15 août.)

Chère Comtesse,

Je viens d'arriver à Pétersbourg, et de fatigue je ne sens plus mes pieds. J'ai trouvé Olga en très bonne santé, mais elle a une horrible peur de l'accouchement : c'est pourquoi il m'est absolument impossible d'aller, même pour quelques heures, vous faire visite à Peterhoff. Soyez aimable comme toujours et venez dîner chez moi demain : nous parlerons longuement.

Ne pourriez-vous pas, chère Comtesse, me prendre Naditchka pour une ou deux semaines et la garder chez vous à Peterhoff jusqu'à l'accouchement d'Olga ? vous m'obligeriez beaucoup. N'ayez pas peur de son caractère : elle n'est insupportable qu'avec moi ; chez vous, elle sera très douce : c'est un ange, quand elle veut.

Votre bien dévouée, E. KRIVOBOKAIA.

P.-S. – Si vous apprenez que quelqu'une de vos connaissances de Peterhoff veut enlever Naditchka pour l'épouser, je vous en prie, faites la sourde oreille. Qu'elle se marie ! À l'avance je pardonne et bénis.

XXV

De M. I. Boiarova

(Reçue 29 août.)

Chère Kitie,

Nous sommes revenus en ville si à l'improviste qu'il ne m'a pas été possible d'aller chez toi te dire adieu. Kostia vient de m'annoncer que, dans une semaine, il part pour deux mois à la campagne. Son frère Michel est entré dans le même régiment, et la vieille Névieroff veut les réunir chez elle pour le partage des propriétés. Tu comprends que, devant être séparée de Kostia pour longtemps, je voulais le voir plus souvent pendant ces derniers jours, et Hippolyte Nicolaievitch était si las d'aller chaque jour de Peterhoff au Ministère qu'il a été très content de ma proposition de rentrer. Et pour toi aussi, il est temps de revenir : avec le temps qu'il fait actuellement, Peterhoff est insupportable.

Est-ce que cette désagréable Naditchka est encore chez toi ? La dernière fois que nous avons déjeuné chez toi, elle a tant coqueté avec Kostia que c'était honteux à voir. Dès ce jour Kostia m'a dit qu'elle lui plaisait beaucoup. Il a sans doute dit cela pour m'agacer. Qu'a-t-elle de bien ?

Ta MARY.

XXVI

De M. I. Boiarova

(Reçue 2 septembre.)

Chère Kitie,

À l'instant, la princesse Krivobokaia m'a dit que tu lui ramènerais demain Naditchka ; c'est pourquoi je te prie instamment de venir dîner chez moi.

À propos, tu verras Michel Névieroff. À mon avis, c'est un charmant officier ; mais ton opinion sur lui m'intéresse. Devine qui était chez moi, hier, Nina Karskaïa ! Je pensais qu'après ses aventures à Paris elle n'oserait venir dans la société ; naturellement je ne l'ai pas reçue et j'espère que tu feras de même. Elle est venue si tôt à Pétersbourg afin de meubler à neuf sa maison ; elle se propose de beaucoup recevoir cet hiver ; mais qui donc ira chez elle ? Il faut pourtant faire une différence entre les femmes dépravées et... les autres.

Ta MARY.

XXVII

De A. V. Mojaïsky

(Reçue 4 septembre.)

Chère Kitie,

Les Grecs m'ont surpassé en ruse, ce n'est pas en vain qu'on lit dans les chroniques de Nestor : « Les Grecs sont rusés encore aujourd'hui. » Jusqu'à présent je ne puis leur rappeler Achille aux pieds légers et Sapounopoulo m'a déjà rappelé le « rusé Ulysse » ; il m'a tant entortillé dans ses affaires et combinaisons que je suis tout à fait dans ses mains. J'ai attendu ta lettre avec une impatience fébrile, j'espérais trouver en toi le soutien moral et quoi ! *toi*, tu me conseilles de me marier ! Il est absolument vrai que dans notre monde il n'y a presque jamais de mariages d'amour et que dans tout mariage il y a en jeu un intérêt quelconque ; mais toi, Kitie, tu ne connais pas Sophie Sapounopoulo ! Bien qu'elle soit laide et jaune, si c'était encore une créature sympathique et surtout tranquille, je pourrais à la rigueur me mettre d'accord avec la nécessité ; mais elle n'est en paix pas une seconde : ce n'est pas une femme, c'est une fièvre jaune qui marche. Voici, par exemple, notre emploi du temps des trois derniers jours.

Mercredi, à la campagne, il y a eu une représentation à laquelle est venu tout le grand monde d'Odessa (Odessa aussi à son « grand monde », c'est indispensable). Entre autres choses on a joué un proverbe de la propre composition de la fille : « Ce que femme veut, le mari le voudra. » Il va sans dire que j'ai joué

le rôle du mari et que j'ai été obligé d'embrasser sa main dix fois ! Ce galimatias assommant a eu un énorme succès. Avant-hier, ordre a été donné de ne recevoir personne, et toute la soirée a été consacrée à la lecture d'Eschyle dans l'original.

Comprends-tu toute l'horreur de ces trois mots : « Eschyle dans l'original » ? Pendant cinq heures, elle a lu avec emphase une tragédie écrite en une langue inconnue de moi, traduisant chaque phrase en français. Et j'étais obligé de faire acte de foi, bien que je sois convaincu qu'elle ne comprend pas plus que moi le grec antique. Aux beaux passages, elle me tendait sa main que je serrais, et la tante Euménide fermait les yeux et hochait la tête en signe d'approbation. Hier, beaucoup d'hôtes sont venus et, costumés, nous nous sommes promenés en mer. Je représentais un pacha turc et j'étais dans un canot avec un turban sur la tête et un kallian dans les mains. Je supporte tout avec patience parce que Sapounopoulo m'a donné « sa parole d'honneur grec » que tout serait fini le 15 septembre et qu'il me laisserait partir à Pétersbourg avec 5.000 ; et s'il me trompe encore ? faut-il donc se marier !

Non, Kitie, non c'est impossible, ce ne sera pas, jamais je ne me vendrai si bêtement, jamais cette noix d'or de la Grèce ne sera attachée au vieil arbre généalogique des Mojaïsky. Mieux vaut prendre le sac du mendiant et demander l'aumône ou se faire sauter la cervelle, que de remplir ce rôle misérable qu'elle m'a fait jouer dans le perfide proverbe.

Adieu, ma chère Kitie, ou tu me verras dans deux semaines heureux et oubliant près de toi l'Hellade d'Odessa, ou tu ne me verras plus, car je ne serai plus de ce monde. En ce cas, ne garde pas un mauvais souvenir de celui qui t'a aimé si ardemment.

A. M.

XXVIII

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 26 septembre.)

Que pouvez-vous faire jusqu'à présent à Peterhoff, chère Comtesse ? Je trouve le temps long à ne pas vous voir, et nos séances, sans vous, sont peu actives ; ces dames ne font rien et déjà se querellent.

La comtesse Anna Mikhaïlovna ne nous donne pas de repos. Son gendre Varaxine n'a pas été promu chambellan pour le 30 août, et elle devient maintenant méchante, archi-méchante. Pour comble de malheur, cet imbécile d'Optine l'a appelée dans un procès-verbal Anna Feodorovna : elle était si mécontente que j'ai dû aller chez elle pour demander pardon. Mais la plus grande histoire est arrivée à propos de Nina. On m'avait dit qu'il ne fallait pas la recevoir ; mais elle a commencé par m'envoyer 500 roubles au profit de notre Société, et, le lendemain, elle est venue me faire visite : comment ne pas la recevoir ? Naturellement, elle voulait être membre de notre Société. Mais quand, à la séance suivante, j'y ai fait quelques allusions, Anna Mikhaïlovna a tellement crié que j'ai été obligée de me taire. Que faire ? Je ne voudrais pas renvoyer l'argent. – Optine me présente des comptes d'apothicaire, et notre caisse est toujours vide, – et il n'est pas convenable de prendre l'argent et de ne pas recevoir comme membre la donatrice. Alors j'ai usé de ruse ; j'ai convoqué une réunion, hier, à huit heures, sachant bien qu'Anna Mikhaïlovna ne viendrait pas de si bonne heure.

Dès que la baronne Vizen et Viéra Bélevskaia ont été là, j'ai déclaré la séance ouverte et aussitôt j'ai proposé Nina. Ces dames ont consenti : Viéra par bonté, et la baronne pour contrarier Anna Mikhaïlovna, et j'ai immédiatement ordonné à Optine de dresser le procès-verbal. Anna Mikhaïlovna est arrivée à neuf heures, et quand on a lu le résultat du scrutin, elle était verte de rage. Il sera intéressant d'assister à sa rencontre, demain, avec Nina. Chère Comtesse, venez à la séance.

Votre E. KRIVOBOKAIA.

P.-S. – La baronne Vizen m'a dit en secret que Piotre Ivanovitch appelle notre société « La Société du sauvetage de la belle-mère pour quelques heures ».

On croirait que je l'ennuie souvent de mes visites !

XXIX

Télégramme de D. D. Koudriachine

(Reçu à Pétersbourg, le 10 octobre.)

Arrive après-demain pour une journée ; m'arrêterai où toujours ; attendrai nouvelles à neuf heures soir.

KOUDRIACHINE.

XXX

De A. V. Mojaïsky

(Reçue 16 octobre.)

Bien estimée Comtesse Catherine Alexandrovna,

J'ai l'honneur de vous informer que je me suis marié hier, en mariage légal, avec Mademoiselle Sophie Sapounopoulo. Je vous en fais part sur la demande pressante de ma femme.

Toujours votre dévoué,

A. MOJAÏSKY.

Madame la Comtesse,

L'admiration tout à fait exceptionnelle que professe pour Vous mon mari et l'amitié dont Vous l'honorez me donnent le courage de me recommander à Vos bontés. Comme nous avons le projet de passer une partie de l'hiver à Saint-Pétersbourg, permettez-moi d'espérer que Vous voudrez bien guider mes premiers pas dans le monde qui, dit-on, est si sévère et si froid pour les nouveaux arrivés. Une rose alpestre supporte difficilement le souffle glacial du Nord.

En attendant, veuillez agréer, Madame la Comtesse, l'assurance de ma haute considération.

SOPHIE DE MOJAÏSKY, née DE SAPOUNOPOULO.

Je déchire l'enveloppe pour corriger la rédaction de mon faire-part. Il faut lire ainsi : *Alexandre Vassilievitch Mojaïsky annonce avec une grande douleur de cœur la mort de son cher et saint idéal, survenue à Odessa, le* 10 *octobre, après une lutte longue et douloureuse.*

A. M.

XXXI

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 3 novembre.)

Chère Kitie,

Je reçois, à l'instant même, une invitation à la soirée de Nina Karskaïa, bien que je ne lui aie pas encore rendu sa visite. Elle demande une réponse, et je ne sais que faire. Iras-tu ? Écris-le-moi : – je ferai ce que tu feras. Après tout, pourquoi ne pas aller chez elle ? On m'a dit que la princesse Krivobokaia, ses filles et toute sa coterie y seraient, et justement j'ai une charmante robe de chez Worth à inaugurer, – et quand y aura-t-il encore de grandes réceptions ?

Ta MARY.

P.-S. – Kostia arrive après-demain. Il m'écrit que son frère Michel ne rêve plus que de toi, et il ne t'a vue qu'une fois ! Voilà une charmeuse ! Quel bonheur que Kostia ne te plaise pas !... Il y a longtemps que tu me l'aurais pris...

XXXII

Télégramme de Vassilisa I. Médiachkina

(Reçu le 10 novembre.)

Anna Ivanovna morte hier soir dix heures. Funérailles vendredi.

MÉDIACHKINA.

XXXIII

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 10 novembre.)

Combien je suis attristée de ton départ, chère Kitie ! et quel ennui que notre partie de plaisir soit manquée ! Comme il a tombé de la neige hier, nous avions décidé, Kostia et moi, de t'inviter : nous aurions été à quatre, non pas au théâtre, mais aux Iles, en troïka, et on eut soupé quelque part : c'eût été charmant.

Kostia jure que son frère attendait ce jour avec autant d'impatience que sa promotion d'officier, et voilà que, brusquement, tout se détraque pour une vétille. Je ne te comprends pas de vouloir aller si loin pour assister à un enterrement : maintenant que ta tante est bien morte, ta présence là-bas ne changera rien à rien. Et songe que, la semaine prochaine, il y aura un grand dîner chez Nina Karskaïa ; le soir, des Italiens chanteront. Sa première soirée n'était, comme dit la baronne Vizen, qu'une colombe d'essai : elle voulait savoir sur qui elle peut compter ; et maintenant, pour le concert, elle n'invite que ce qu'il y avait là de plus sélect. En janvier, elle donnera un grand bal. On ne peut pas dire qu'elle agisse maladroitement. Qui aurait pu croire qu'elle se montrerait encore ! Nicodime surtout, qui, pour des raisons ignorées, a tant d'influence, l'a beaucoup aidée, et Nina, par contre, lui a donné pas mal d'argent pour son hôpital. De l'argent ! toujours de l'argent ! Avec l'argent on peut tout se permettre. C'est triste, mais c'est ainsi !

La baronne dit que tu es sur la liste des invités. Tu manquerais une soirée si intéressante ? Envoie donc ton mari aux obsèques : ce sera excellent pour le comte de se promener un peu ; – il y a un siècle qu'il n'a quitté Pétersbourg. Réponds-moi.

Ta MARY.

XXXIV

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 10 novembre.)

Puisque ton mari part, ne vaudrait-il pas mieux, après la promenade en troïka, revenir chez toi et souper à la maison ? Ce serait plus agréable qu'un souper au restaurant.

MARY.

XXXV

Du Comte D***

(Reçue le 18 novembre.)

Chère Kitie,

Je t'écris un jour plus tard que je ne t'avais promis, parce qu'hier soir, en entrant dans ma chambre, je suis littéralement tombé de fatigue et me suis endormi comme un mort. J'ai fait un très bon voyage. À partir de Moscou, j'ai eu pour compagnon Boublic-Bielevsky, et nous avons joué au piquet pendant toute la route. Je suis arrivé à Slobotsk à onze heures du soir : les chevaux m'attendaient à la gare ; mais il m'a été impossible de partir, du fait de l'horrible temps ; j'ai dû attendre et ne suis arrivé à Krasnia-Kriastchy qu'a neuf heures du matin. L'enterrement était pour dix heures ; mais on ne s'est mis en route que bien après : on attendait l'archevêque, que le mauvais temps avait mis en retard. Tout a été fait en grande pompe ; beaucoup de voisins et de fonctionnaires de Slobotsk sont venus : il est évident que la défunte était très estimée. À trois heures, la cérémonie la plus fatigante, le repas des funérailles, a commencé dans les deux salons. Ma voisine était Mme Mojaïsky, qui, dès le matin, s'est cramponnée à moi comme une sangsue et ne m'a pas quitté un moment. C'est un type remarquable : si elle n'était pas si jaune, on pourrait justement l'appeler « bas-bleu ». Elle m'a accablé sous des noms de livres et d'écrivains dont j'entendais parler pour la première fois ; elle m'a demandé avec insistance s'il n'y avait pas à Pétersbourg un égyptologue quelconque, car

maintenant elle s'occupe tout spécialement des antiquités égyptiennes.

Dans un mois, elle part pour Pétersbourg, et il me semble qu'elle compte sur toi pour se glisser dans le monde ; mais elle sera sans doute déçue dans ses espérances : elle n'est pas femme à orner un salon comme le tien. Son mari m'a fait aussi une impression très étrange : il marche comme un égaré, et, quand je l'ai remercié de l'amabilité qu'il a eue pour toi au printemps, en réponse il a marmonné quelque galimatias. J'ai cependant tiré profit de ces Mojaïsky ; ils ont loué le bel étage de notre grande maison, qui est vide depuis bientôt deux hivers, et, comme ils m'en donnent un très bon prix (mille roubles par mois), je te prie de convoquer tout de suite notre gérant pour qu'il fasse nettoyer l'appartement, renouveler les papiers. Je me rappelle que les meubles de la deuxième chambre sont trop vieux : qu'on les enlève et qu'on les remplace par les meubles couverts en soie bleue que tu feras revenir de la campagne. Tout doit être prêt pour le nouvel an : ils arriveront dès le commencement de janvier.

Imagine-toi que le dîner a duré presque jusqu'à dix heures. Après le rôti, l'archevêque et les prêtres se sont levés et, une coupe de champagne à la main, ils ont chanté la messe des morts. J'étais effaré : j'ai cru d'abord que tout le monde avait trop bu ; mais il paraît que c'est une vieille coutume russe qui, dans certains endroits, s'est conservée. Ma voisine m'a juré qu'en Égypte il y avait quelque chose de ce genre. Les hôtes sont encore restés longtemps après le dîner et, à dix heures seulement, on m'a conduit dans la chambre que tu as occupée au printemps.

J'espérais qu'on ouvrirait le testament aujourd'hui ; sans doute ce sera pour demain ou après-demain. Il m'est très difficile de questionner à ce sujet ; mais il me semble qu'on attend l'exécuteur testamentaire. Les parents de la défunte sont venus

ici : ils sont terriblement nombreux, tous gens très simples, mais assez agréables.

Tout le monde est charmant pour moi : on m'entoure de soins, je sens à maints détails qu'on me regarde déjà comme le maître. Les princesses Pichetzky m'ont paru très sympathiques, surtout la cadette. Si la tante ne leur a rien laissé, il faudra faire quelque chose pour elles, leur trouver une situation quelconque à Pétersbourg. La fameuse Vassilisa est d'un ridicule achevé, mais bonne femme au fond. Elle a une véritable adoration pour toi.

Ce matin, je suis allé jeter un coup d'œil à la propriété : les écuries, les remises, les pavillons, tout est très vieux, et il faudra les transporter plus loin de la maison. Malheureusement je n'ai pas pu me faire une idée du parc. Je voulais voir les serres, mais il a tombé tant de neige hier qu'il m'a été impossible d'y aller. Dans la maison, il y a beaucoup de jolis meubles anciens ; une étagère en bois de rose m'a tant plu que je veux l'emporter et la mettre dans ton boudoir.

Je m'aperçois qu'en pensée je gouverne en maître Krasnia-Kriastchy, et néanmoins ce sera peut-être un autre qui l'aura.

Mais qui ? En tout cas, que la tante nous ait laissé tout ou qu'elle ne nous ait rien laissé, comme c'était son plein droit, je suis très heureux d'être venu aux funérailles de cette sainte et digne femme, et très probablement resterai-je ici jusqu'au neuvième jour. Anna Ivanovna t'a jadis servi de mère, et, à vrai dire, dans notre querelle, nous étions plus coupables qu'elle.

Sans doute, devenue vieille, elle avait ses manies, ses caprices ; mais il faut être indulgent. Quel bonheur que nous ayons réparé notre faute dans la dernière année de sa vie, et comme je te suis reconnaissant d'être allée chez elle au printemps ! Aurons-nous gagné quelque chose à ce voyage ? C'est

encore incertain ; mais ce que nous avons déjà acquis, à savoir la tranquillité de conscience, vaut beaucoup plus que tout l'héritage. Nous aussi, mourrons un jour : c'est une vérité banale, mais comme nous l'oublions souvent !

Le neuvième jour, c'est le 18 novembre. Après avoir rendu un dernier devoir à la défunte, je partirai le soir même, je m'arrêterai un jour chez mon frère, dans sa propriété des environs de Moscou, et, en tous cas, je serai à la maison le jour de ta fête.

Adieu, chère Kitie ; les enfants vont bien et t'embrassent. Ton mari et ami,

D.

P.-S. – Tu voulais donner une soirée le jour de la sainte Catherine. Serait-ce convenable ? Il est vrai que personne à Pétersbourg ne connaissait cette tante ; mais, quand nous entrerons en possession de ce grand héritage, tout le monde sera au courant. À mon avis, il ne serait même pas inutile de porter un deuil de deux mois, d'autant plus que les bals intéressants ne commenceront qu'en janvier.

En relisant cette lettre, je remarque que je t'ai envoyé, par distraction, le salut des enfants. Cela prouve que je pense toujours à eux.

Embrasse-les pour moi.

XXXVI

Du comte D***

(Reçue 20 novembre.)

Aujourd'hui, à neuf heures du matin, le testament a été ouvert. Krasnia-Kriastchy est à l'aînée des princesses ; la propriété de Penza, à la cadette ; 30.000 en argent, à Vassilisa ; pour tels et tels parents, pour les domestiques et pour les funérailles, il y a près de 80.000 en tout ; le reste de l'argent (plus de 300.000) va à des couvents et des hôpitaux ; à toi sont dévolus les diamants et autres bijoux. Ce ne serait peut-être pas trop mal, car Anna Ivanovna avait tous les diamants des Kretchetov, et elle-même, toute sa vie, n'a acheté que de belles choses ; mais imagine-toi que tout cela a disparu ! Quand on a levé les scellés, on a trouvé une vilaine broche et une grande quantité de perles fausses de toutes sortes, un chapelet et d'autres brimborions de ce genre. Je suis profondément convaincu que le pillage a été fait par Vassilisa, car tout cela était entre ses mains. Moi, je ne suis pas héritier, je ne suis qu'indirectement mêlé à cette affaire : c'est pourquoi je n'ai exprimé aucune prétention ; mais toi, comme héritière, tu peux écrire à Vassilisa et la menacer du tribunal ; peut-être rendra-t-elle une partie de ce qu'elle a volé. Je me suis efforcé de faire bonne mine contre mauvais jeu et d'être gai et aimable avec tous : j'y ai tout d'abord réussi ; mais, pendant le déjeuner, on apporté le courrier, et imagine-toi que la première chose que j'ai vue, ç'a été les boîtes de pruneaux de Smourov. À la vue de ces pruneaux, j'ai été pris d'une telle rage que j'ai couru dans ma chambre pour cacher mon dépit... et je t'écris cette lettre. Je t'en supplie, fais dire immédiatement à

Smourov qu'il cesse d'envoyer des pruneaux : je ne tiens pas du tout à faciliter la digestion de cette canaille de Vassilisa.

Sûrement, je n'attendrai pas ici le neuvième jour : j'ai assez de tout ce monde interlope, et, à vrai dire, c'était assez niais d'aller aux funérailles. Nous sommes, toi et moi, trop idéalistes et nous jugeons les autres d'après nous-mêmes. Dieu me garde de juger la défunte ; mais il faut dire la vérité : elle a été originale tout son siècle, et originale elle est morte. Et remarque que toutes ces vieilles filles sont les mêmes : près d'elles il y a toujours une Vassilisa quelconque qui en fait ce qu'elle veut, parce qu'elle connaît bien toutes les aventures de leur jeunesse ; et, comme tu sais, la jeunesse de la tante a été orageuse. Sans doute je ne veux pas rappeler ses équipées et, en chrétien, je désire de toute mon âme que Dieu lui pardonne tout et, entre autres choses, son ingratitude envers nous. Je pars cette nuit. Je passerai trois jours chez mon frère, dans sa propriété des environs de Moscou, et je serai à Pétersbourg la veille de ta fête. Dans ma dernière lettre, je t'ai parlé du deuil ; maintenant cette manifestation me semble tout à fait inutile. Envoie les invitations pour le 24, si tu veux donner une soirée.

Ton mari et ami,

D.

XXXVII

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue le 3 décembre.)

Chère Comtesse,

Si vous allez aujourd'hui au bal chez les Anglais, ne prendrez-vous pas Nadenka sous votre protection ? Vous savez que je n'aime la laisser avec personne, fut-ce avec ses sœurs : vous êtes la seule femme à qui je puisse me décider à confier ce trésor. Moi, je n'irai pas : premièrement parce que ce malin Piotre Ivanovitch est venu chez moi, c'est vous dire que je suis indisposée pour toute la journée ; et deuxièmement, par patriotisme, car les Anglais, partout où ils le peuvent, mettent des bâtons dans nos roues. En général, la situation politique de l'Europe ne me plaît pas ; bien qu'il n'y ait aucune nouvelle extraordinaire, je suis convaincue que Bismarck mitonne quelque chose. Que mitonne-t-il ? je ne sais pas encore, mais cela m'inquiète. Votre bien dévouée,

E. KRIVOBOKAIA.

XXXVIII

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 7 décembre.)

Chère Kitie,

Tache, je te prie, de savoir par Michel Névieroff où Kostia était hier de huit heures à minuit. Il m'a juré qu'il allait à l'Opéra avec son frère. Or, la baronne Vizen, qui était à l'Opéra, n'a vu ni l'un ni l'autre. Avoue qu'il est difficile de ne pas remarquer Kostia au théâtre. Tu ne saurais croire combien ces tromperies me désolent. Pourquoi ne pas dire la vérité ? Et depuis son retour de la campagne, il m'a menti plusieurs fois déjà.

Ta MARY.

XXXIX

De Vassilisa Ivanovna Médiachkina

(Reçue 15 décembre.)

Excellence !

La mort de mon inoubliable bienfaitrice a été une si grande douleur pour moi que je pensais que, du moins, ce serait la dernière ; mais votre lettre m'a prouvé qu'il n'y a pas de limite aux tourments quand telle est la volonté de Dieu. Vous me demandez ce que sont devenus les diamants ! Mais, Excellence, comment le pourrais-je savoir ? La clef des diamants était toujours dans la poche de votre tante ; la défunte pouvait les donner a qui elle voulait, et les amis, parents et connaissances étaient toujours très nombreux chez elle ; et il se peut aussi que quelqu'un ait volé les diamants, mais ce n'est pas moi. Pendant plus de trente ans, j'ai servi honnêtement et loyalement Anna Ivanovna, et ne l'ai jamais volée ; mais, pour me nuire, quelqu'un m'aura calomniée auprès de vous, car un passage de votre lettre fait allusion à une plainte que vous pourriez déposer contre moi. Déposez, si vous voulez : je n'ai pas peur du tribunal ; pour prouver mon innocence j'appellerai à témoin toute la province, en commençant par votre ami Alexandre Vassilievitch Mojaïsky, chez qui, comme je l'ai su il n'y a pas longtemps, vous alliez quelquefois à la campagne.

Sans doute, je garde le silence à ce sujet, car je suis convaincue que vous n'êtes pas capable de faire mal ; mais, devant la Cour, je ne me tairai pas, parce que, d'après la loi, je suis obli-

gée de dire toute la vérité. Mais peut-être n'y avait-il aucune menace dans votre lettre, et me serais-je méprise en pensant que vous faisiez une allusion à la Cour. En ce cas, je vous demande de me pardonner avec bienveillance : que ne doit-on pardonner à un cœur blessé ?

Je comprends très bien, Excellence, qu'il vous soit très désagréable de perdre l'héritage sur lequel vous avez tant compté ; mais moi, je n'y suis pour rien. Vous pourrez puiser une grande consolation dans cette idée que Dieu a envoyé à votre tante une belle mort, une mort vraiment chrétienne. Anna Ivanovna a prononcé plusieurs fois votre nom et vous a bénie : il est vrai qu'on ne pouvait bien distinguer les mots ; mais je connaissais trop la défunte pour me tromper. Le dernier mot qu'elle ait prononcé est : « pruneau ». La princesse aînée se précipita vers la fenêtre et apporta une boîte, encore intacte. Anna Ivanovna prit un pruneau, mais elle ne pouvait déjà plus manger : elle le pétrit entre ses doigts et le laissa tomber. Sans doute, elle voulait montrer ainsi combien elle vous était reconnaissante des pruneaux que vous avez envoyés si exactement. Mais le Dr Vietroff, que nous avons fait venir de Moscou, a dit que les pruneaux ont fait le plus grand mal à la défunte.

Avec le plus grand respect, j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence,

La servante,

V. MÉDIACHKINA.

XL

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 20 décembre.)

Chère Kitie,

Hier, Kostia ne s'est pas montré chez moi de la journée et il vient de me jurer qu'il était de service, et moi j'ai lu dans l'« ordre » que l'officier de service était Sirotkine cadet. Demande à Michel de t'expliquer ce que cela signifie, et qui vraiment était de service. Voilà à quelle humiliation j'en suis arrivée : je donne de l'argent à l'ordonnance de Kostia pour qu'il m'apporte les « ordres » ! Mais que faire si Kostia me trompe toujours ? Je ne veux le gêner en rien, mais je veux et *dois* savoir ce qu'il fait.

Ta MARY.

XLI

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 31 décembre.)

Chère Comtesse,

Imaginez-vous cette surprise pour le nouvel an : Optine m'a déclaré que non seulement il n'y a pas un kopek en caisse, mais que je dois encore près de 4.000. Je ne comprends pas du tout comment cela se fait. Il est vrai que j'ai signé les papiers quelconques qu'il m'a présentés ; mais je n'ai pas signé dans le but de payer ensuite. Comme vous aviez raison de vous méfier d'Optine ! Et il ose s'appeler Optine, quand il y a un couvent de ce nom, un couvent que je respecte beaucoup et où est enseveli mon oncle Basile ! Certainement je suis un peu coupable en tout cela ; mais c'est surtout l'horrible princesse Anna Mikhaïlovna qui est cause de mes déboires. Si elle avait pris Optine pour gérant, tout cela ne serait pas arrivé.

Venez chez moi, chère Comtesse : vous m'aiderez à étudier tous ces papiers. La tête m'en tourne. Je n'y comprends absolument rien, et, pour comble, cette Naditchka qui bourdonne autour de moi ! Je vous attends avec grande impatience.

Votre E. KRIVOBOKAIA.

P.-S. – Il faut convenir que c'est une belle Société ! Nous n'avons pas sauvé une seule fille et j'ai perdu 4.000.

XLII

D'Alexandre Vassilievitch Mojaïsky

(Reçue 4 janvier.)

Chère Comtesse,

Nous sommes arrivés aujourd'hui à Pétersbourg, et, selon votre ordre, le concierge nous a reçus avec le pain et le sel. Je ne sais comment vous remercier de cette marque d'attention. À mon avis, votre logement est très bien à tous égards ; mais ma femme veut y ajouter encore quelques bibelots : nous sommes donc allés faire des emplettes ; la promenade à travers les magasins ayant duré jusqu'à six heures, je n'ai pu trouver un instant pour me précipiter chez vous. Maintenant elle fait sa toilette pour le dîner, et elle m'a chargé de vous demander le jour et l'heure où vous la pourrez recevoir. Accablez-la de votre amabilité, et venez chez nous tout simplement, ce soir ; je sais que vous n'avez pas la superstition des conventions mondaines.

D'après notre programme primitif, nous devions passer au théâtre notre première soirée de Pétersbourg ; mais, par bonheur, nous n'avons trouvé de loge nulle part. Si vous saviez quel fou désir j'ai d'entendre le son de votre voix, de voir, fût-ce une seconde, votre sourire !

A. M.

XLIII

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 5 janvier.)

Chère Kitie,

Tous ces jours j'ai été souffrante : c'est pourquoi je ne suis pas allée aujourd'hui à l'assemblée générale. Dès la fin de la séance, la baronne Vizen est venue chez moi et m'a tout raconté en détail : comment la princesse Krivobokaia a renoncé à la présidence, et comment tu as été, à l'unanimité, choisie à sa place. Si j'avais pu prévoir tous ces événements, j'aurais sans doute vaincu mon mal et serais allée jouir de ton triomphe. Je te félicite de tout mon cœur de ce nouveau succès.

J'ai oublié de demander à la baronne si tu étais hier chez Nina Karskaïa. La baronne m'a dit que la soirée eut, dans son ensemble, beaucoup d'éclat. Je voulais y aller ; mais tout à coup je me suis sentie plus fatiguée, et, à dire le vrai, j'ai un trop gros poids sur le cœur pour m'amuser au bal. Dans le monde Kostia ne me parle presque plus : il dit qu'il ne veut pas me compromettre. C'est bien étrange !

Auparavant, il n'avait pas de ces scrupules, et, maintenant que je n'ai nul souci de ce qu'on peut dire de moi et que je suis prête à donner tout pour entendre de sa bouche le moindre mot caressant, il commence à prendre soin de ma réputation, et il vient chez moi de plus en plus rarement. Tu m'as dis que je suis responsable de ses façons nouvelles, que je l'ennuie de mes in-

quisitions, de ma jalousie, de mon espionnage, qu'il faut que je me montre toujours confiante et de bonne humeur si je veux le retenir... Mais où prendre cette confiance ? Comment être gaie quand l'ennui me ronge le cœur ? Tu dis « la jalousie », mais je ne suis jalouse de personne : il me semble qu'il ne fait la cour à personne, et au bal il danse toujours avec de si fâcheuses péronnelles (Nadenka Krivobokaia, par exemple) que ce serait un peu ridicule d'en être jalouse. Si je savais qu'il aimât une autre femme, je me ferais plus vite à cette idée qu'à l'idée de me voir abandonné sans nulle cause : – c'est là l'horrible !

La baronne m'a raconté une chose très intéressante de la comtesse Anna Mikhailovna. Si je me rappelle bien, c'est devant toi, à l'une des séances de la Société, qu'a eu lieu ce scandale : Anna Mikhailovna tournant le dos à Nina Karskaïa, ne répondant pas à son salut, et quittant majestueusement la salle. Pendant deux mois elles ne se sont regardées ni saluées. Mais quand Nina a repris sa place dans le monde avec plus d'éclat qu'auparavant, Anna Mikhailovna a commencé à la flatter : elle lui a fait une visite au nouvel an et, avec le concours de maintes personnes, a manœuvré pour recevoir une invitation à son bal. Nina a agi très sagement ; elle ne lui a pas rendu sa visite ; mais elle lui a envoyé une invitation, et, pour l'humilier davantage, la lui a envoyée la veille du bal. Or, imagine-toi qu'Anna Mikhailovna y est venue avec ses deux filles et a quitté le bal la dernière. Voilà ce qui s'appelle avoir du toupet.

Ta MARY.

XLIV

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue le 17 janvier.)

Je reçois à l'instant, chère Comtesse, votre note sur les changements que vous comptez apporter au fonctionnement de notre Société, et je suis très touchée que vous croyiez nécessaire de prendre conseil d'une vieille bête comme moi. Tout ce que vous proposez est admirable et je regrette seulement que cela ne me soit pas venu à l'esprit. Pourtant, moi aussi avais pensé que le secrétaire ne devait pas être rétribué et devait être de notre monde. Malheureusement cet Optine est venu avec ses sept enfants, et, par pitié, j'ai décidé de lui donner 1500 par an. Et voilà comment il m'a montré sa reconnaissance !

Ma grande amie Anna Mikhailovna sera absolument folle à la fin de l'hiver ; chaque jour on apprend quelque chose de nouveau sur elle. Hier, la baronne Vizen est allée lui faire une visite matinale. Dans l'escalier, elle entend des gémissements. Selon son habitude, elle se précipite au salon sans se faire annoncer et voit Anna Mikhailovna couchée sur le tapis et qui hurlait hystériquement. À ce moment Varia, tout en larmes, est entrée. « Imaginez-vous, lui explique-t-elle, que nous ne sommes pas invitées aujourd'hui au petit bal ; maman en a été très impressionnée : c'est la première fois de sa vie que pareille chose lui arrive. » Mais le mieux, c'est que toutes ces larmes étaient inopportunes : il y avait eu erreur, tout simplement. Avant le dîner l'invitation est venue, et quelques heures plus tard toutes ces malades sont arrivées au bal avec des yeux gonflés. Comme je

connais bien la comtesse Anna Mikhailovna, je crois absolument à cette histoire ; mais je ne puis m'empêcher de dire que la baronne a bien de la chance de tomber toujours à pic dans des scènes de cette sorte : elle peut ensuite jaser toute la semaine. Pourquoi cela ne m'arrive-t-il jamais ?

XLV

D'Alexandre Vassilievitch Mojaïsky

(Reçue le 20 janvier.)

Chère Comtesse,

Tout à l'heure, en rentrant du théâtre, nous avons trouvé le document officiel par lequel vous annoncez à ma femme qu'elle est élue membre de votre Société, et me proposez de remplir sans appointements les fonctions de secrétaire. Ma femme est enchantée, et demain nous irons ensemble vous remercier ; mais dès maintenant je veux vous exprimer mon admiration pour votre ingéniosité. Jusqu'ici il m'était impossible de sortir de la maison. Dorénavant il faudra bien que je porte chez la présidente rapports et comptes. C'est aussi très bien que vous ayez loué dans Vassilievsky Ostroff les bureaux de la Société, bien loin des regards indiscrets. Espérons qu'à ces séances privées ne viendront pas les yeux de lynx de la baronne Vizen.

Hier vous avez demandé à ma femme d'où lui venait ce collier de perles qui a eu si grand succès au bal, et elle vous a répondu qu'il lui venait de sa grand'mère ; ce n'est pas vrai : elle l'a acheté à Slobotsk, presque pour rien (3.500 roubles), à Médiachkina, l'écornifleuse de votre tante défunte. Médiachkina a juré qu'il fallait bien qu'elle fut réduite à la dernière extrémité pour consentir à se séparer de ce cadeau de sa bienfaitrice, et elle a obligé ma femme à faire le serment de ne jamais parler de cet achat à personne ; mais moi, qui n'ai pas juré, je puis dire la vérité.

Comme un très humble secrétaire, je baise avec le plus grand respect la main de mon nouveau chef.

A. M.

P.-S. – Je serais maintenant très heureux de trouver quelque égyptologue qui veuille bien déchiffrer les hiéroglyphes avec ma femme. Ma vie de famille s'arrangerait alors tout à fait bien.

XLVI

De Marie Ivanovna Boiarova

(Reçue le 2 février.)

Voilà plus de deux semaines que je ne t'ai vue, ma chère Kitie. Sans doute, je n'ai pas de reproches à te faire : je sais combien tu es occupée par les réceptions et les affaires de la Société qui, sous ta direction, commence, il me semble, à être utile ; mais, quand même, si tu trouves un moment, viens voir la malade : ce sera une bonne action ; je suis encore très faible.

Je ne vois presque jamais Kostia. J'ai essayé de suivre ton conseil : la dernière fois qu'il est venu chez moi, je ne lui ai rien demandé, ne lui ai fait aucun reproche et me suis efforcée d'être gaie... et quoi ! il est parti. Une semaine est déjà passée, et je n'ai aucune nouvelle de lui, et même, dans l'« ordre », son nom n'a pas figuré une seule fois. Non, Kitie, en tout cela, il n'y a nulle faute de ma part. Auparavant, quand je l'agaçais, même quand nous nous querellions jusqu'aux larmes, il revenait le lendemain. Il s'est passé quelque chose que j'ignore, et chaque jour emporte un peu de mon bonheur. Je sens cela depuis très longtemps, depuis son retour de la campagne. Tu riras de ma comparaison poétique et m'appelleras de nouveau la madame de Girardin russe, mais pour moi le bonheur se présente sous la forme d'un très bel oiseau : l'oiseau jadis planait, mais, depuis, il n'est pas de jour où on ne lui ait arraché de l'aile quelque plume, – de sorte qu'il vole plus bas, plus bas, et bientôt cessera tout à fait de voler.

Les fêtes de Carnaval commenceront dans deux jours. J'ai reçu une masse d'invitations, mais je n'irai nulle part et garderai mes forces pour la folle journée : j'espère qu'on m'invitera comme les années précédentes. Je ne sais pourquoi, mais je veux absolument aller à la folle journée ; peut-être est-ce parce que c'est le dernier bal de la saison, et que je ne vivrai pas jusqu'à la saison prochaine. Peut-être regarderai-je pour la dernière fois tout cet éclat, ce tapage – que j'ai tant aimé autrefois, et après... qu'y aura-t-il après ? c'est horrible à penser. Je ne m'attends pas à une mort prochaine, en somme ; je n'ai aucune maladie grave, et cependant j'ai le pressentiment que quelque chose se brisera en moi, et qu'après il n'y aura plus rien ; ma vie est peut-être semblable à cet oiseau dont je t'ai parlé : il me semble qu'à elle aussi il ne reste pas beaucoup de plumes. Aujourd'hui, je me suis réveillée bien portante et gaie comme je ne l'avais pas été depuis une année. Ma première pensée, comme toujours, a été pour Kostia : j'ai regardé la pendule, – dix heures. Il viendra, pensai-je, dans deux heures et quart. Cet état a duré un moment ; puis j'ai réfléchi et j'ai ressenti une terrible amertume : je me suis accoudée sur les coussins et suis restée longtemps ainsi, les yeux fermés. Je voulais me cloîtrer pour toute la journée, ne voir personne ; mais le docteur est venu, et j'ai dû me lever ; puis, quelques visiteurs dénués d'intérêt sont arrivés ; peu avant le dîner, la baronne Vizen était là, porteuse d'un lot de potins. Elle a raconté très plaisamment combien nos dames ennuient l'archevêque Nicodime, qui ne sait où les fuir : ce pauvre archevêque, – Anna Mikhailovna l'a consulté sur la toilette de ses filles, la princesse Krivobokaia lui a demandé s'il n'existe pas quelque prière spéciale pour hâter le mariage des filles ; Nina Karskaïa l'a invité à un dîner où il n'a rien mangé, parce que tout le repas était gras, etc., – tout dans le même genre. Ces sottises m'ont distraite un peu. Puis, ce fut l'heure du dîner : à table, Hippolyte Nikolaievitch a, de temps en temps, jeté sur moi un regard sévère, expérimenté : il ne sait de quoi il s'agit ; mais, en tous cas, il regarde sévèrement. Ensuite s'est écoulée une longue et triste soirée. J'ai eu le faible espoir que

Kostia viendrait : personne n'est venu ; enfin, les enfants ont été se coucher, Hippolyte Nikolaievitch s'est rendu au club, et, restée seule, je trouve la consolation de bavarder avec toi. Je t'écrirais longtemps encore, mais de nouveau je sens des frissons et j'ai la tête en feu. Viens me voir demain, si tu le peux ; je n'ose pas te prier à dîner, mais pourtant si tu venais dîner, comme j'en serais heureuse ! Ne m'abandonne pas, ma chère, ma bien bonne Kitie ! Si tu savais à quel point je suis seule et misérable ! À toi, comme toujours.

MARY.

XLVII

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue le 12 février.)

Chère Comtesse,

De joie, je ne puis dormir ; je me suis levée du lit, j'ai allumé les bougies, et je viens partager mon bonheur avec vous. À l'instant, en rentrant de la folle journée, Nadenka m'a déclaré qu'elle s'est fiancée à Kostia Névieroff. Demain, à une heure, il viendra chez moi faire la demande. Jusque-là je ne dormirai pas, d'impatience. Aujourd'hui encore, quand je vous l'ai montré pendant la mazurka, vous avez haussé les épaules, en disant : « Mais non, mais non... » Ainsi, chère comtesse, vous êtes beaucoup plus sage que moi, mais vous voyez que, dans certains cas, le cœur est plus perspicace que l'esprit, surtout un cœur maternel qui souffre d'une longue attente.

Sans doute, à bien regarder et sans parti pris, on ne peut dire qu'il soit pour Nadenka un très brillant parti : il a un nom de la vieille noblesse, mais pas très illustre, et n'a aucune parenté. J'ai connu la mère dans sa jeunesse : elle était déjà un peu légère ; mais, quand elle eut jeté son bonnet par dessus les moulins, je cessai de la voir. Maintenant, c'est une femme pieuse et honorable. L'archevêque Nicodime la connaît bien : sa fortune est très grande, mais on ne sait pas encore ce qu'elle donnera à ses fils. En automne, elle les a appelés pour le partage de ses biens ; mais elle a réfléchi et a ajourné le partage. À vrai dire, dans mon futur gendre, je vois deux qualités : il a une corpu-

lence d'athlète et danse admirablement ; le reste, nous n'en parlerons pas, bien que Nadenka m'ait bourdonné dans la voiture : « Il est très, très spirituel ; il le cache exprès à tous ; mais, à moi, il l'a montré. » Grâces soient rendues à Dieu qu'il le lui ait montré ! Si ce Névieroff était plus âgé et qu'il eut fait la cour à l'une de mes filles aînées, je lui aurais montré la porte ; mais pour Nadenka il est suffisant. Elle a – maintenant on peut déjà dire la vérité – non pas vingt-quatre ans, mais vingt-six et plus ; et puis, tout mariage est une loterie : ainsi quels bons fiancés étaient mes quatre gendres ! pourtant je ne puis m'entendre avec eux. Peut-être m'entendrai-je avec celui-ci, qui est le pire.

Bien que le carême soit déjà commencé, je ne me sens pas la force d'ajourner l'annonce d'une si bonne nouvelle : aussi je vous prie instamment de venir chez moi avec le comte, mardi, à sept heures, pour le dîner de carême. Nous boirons à la santé des fiancés, – le champagne n'est pas gras. Au dîner, vous verrez comme Piotre Ivanovitch sera charmant et aimable. Ce mystère vous étonnera sans doute : l'explication ? c'est que je lui ai promis de payer toutes ses dettes pour la troisième fois, aussitôt que Nadenka serait fiancée.

Donc, au revoir, chère comtesse.

Votre bien dévouée,

E. KRIVOBOKAIA.

P.-S. – Votre amie Maria Ivanovna sera peut-être mécontente de ce mariage ; mais qu'y faire ? on ne peut contenter tout le monde.

XLVIII

De H. N. Boiarov

(Reçue le 12 février.)

Bien estimée Comtesse Catherine Alexandrovna,

Pardonnez-moi de vous déranger de si bonne heure. Ma femme, qui n'était pas sortie depuis près d'un mois, s'est tout a coup décidée hier à aller à la folle journée ; mais, en s'habillant, elle a été prise d'une si forte fièvre que, presque de force, je l'ai retenue à la maison. Le soir, elle a eu le délire ; mais, vers cinq heures du matin, elle s'est calmée et endormie. Aujourd'hui, vers dix heures, est venue cette insupportable baronne Vizen : elle est entrée dans la chambre à coucher de ma femme, l'a réveillée, en sursaut sans doute, car, après son départ, Mary a eu une telle crise nerveuse que j'ai tout à fait perdu la tête. Elle refuse absolument de voir le docteur, et vous réclame sans cesse. Au nom de Dieu, venez tout de suite ! Vous seule pourrez la calmer. Pour ne pas perdre de temps, je vous envoie la voiture qui était attelée pour moi.

Profondément dévoué,

H. BOIAROV.

XLIX

De la Baronne Vizen

(Reçue le 12 février.)

Chère Comtesse,

Il n'est qu'une heure, et vous êtes déjà sortie ! J'étais venue pour vous raconter une nouvelle très intéressante ; l'aîné des Névieroff épouse Nadenka Krivobokaia. Ce fut décidé hier à la folle journée. Il fallait absolument qu'il se mariât cette année : sinon, sa mère ne consentait pas à lui donner le domaine de Koursk. Il paraît que ce vieux renard de Nicodime a trempé dans cette affaire. Ce n'est pas pour rien que la princesse Krivobokaia allait chez lui tous les dimanches. Excusez mon griffonnage : j'écris chez vous, dans la loge du concierge, sur un petit bout de papier et je me hâte, ayant encore une masse de courses à faire. Bien à vous.

CATHERINE VIZEN.

P.-S. – Après son hiver triomphal, Nina Karskaïa part demain pour l'étranger, mais elle cache cette nouvelle à tout le monde pour éviter les questions : Où ? Pourquoi ? etc. Il est encore arrivé une chose bien curieuse à Anna Mikhailovna : ces jours derniers, elle a écrit au prince Boris Ivanovitch pour lui demander de présenter son gendre Varaxine au camer-junker, et au lieu de « camer-junker », elle a écrit « camer-page ». Le prince, qu'elle ennuie mortellement, lui a répondu qu'elle devait

adresser cette demande au corps des Gardes. Vous voyez d'ici sa fureur !

L

De H. N. Boiarov

(Reçue le 25 février.)

Bien estimée et très bonne Comtesse Catherine Alexandrovna,

Suivant ma promesse, je me hâte de vous renseigner sur notre pauvre malade. Pendant toute la route, son état d'âme m'a inspiré les plus sérieuses inquiétudes : elle se taisait obstinément et, quand il lui arrivait de répondre à quelque question, c'était par une courte phrase qui s'achevait en gémissements hystériques. Notre départ a été si inattendu que je n'ai pu envoyer à la campagne, où nous n'étions pas allés depuis cinq ans, les ordres nécessaires. Le gérant a reçu mon télégramme quelques heures avant notre arrivée et a dû nous céder son pavillon, car il était impossible de s'installer dans une maison non chauffée. Les trois premiers jours, nous avons vécu avec les enfants, la gouvernante et le précepteur, dans quatre petites pièces très misérables ; peu à peu, tout s'est arrangé. Par bonheur, à dix verstes de nous, à la ville, habite notre vieil ami, le Dr Flescher, que Mary connaît depuis son enfance et par qui elle consent à se faire soigner. Le principal remède qu'il lui ait ordonné, c'est la promenade à l'air pur, et Mary se soumet très volontiers à ce régime. Le temps est magnifique ; presque toujours deux ou trois degrés de froid, sans vent.

Aujourd'hui, il y a juste une semaine que nous sommes ici, et ma femme va beaucoup mieux : l'appétit reparaît, elle dort

davantage et consent à prendre part à une conversation ; à la vérité, ses considérations sont toujours extrêmement pessimistes, ce que la longue tension de ses nerfs n'explique que trop bien. Chose remarquable, depuis son départ de Pétersbourg, elle n'a pas eu une minute de fièvre.

Maintenant, je ne sais par quels mots vous remercier, bonne Comtesse, du chaleureux concours que vous nous avez prêté, et de l'énergie avec laquelle vous nous avez décidés, Mary et moi, à quitter immédiatement Pétersbourg. Flescher dit que ce départ l'a sauvée, et que quelques heures de plus passées à Pétersbourg pouvaient amener de graves complications.

Ma femme sent tout le prix de votre sollicitude et veut parfois vous écrire. Même, hier, elle a commencé une lettre ; mais, après deux ou trois phrases, elle n'a pu réprimer ses gémissements, et je l'ai engagée à remettre sa lettre à un autre jour ; j'ai pris sur moi la responsabilité de son silence qui, dans toute autre circonstance, serait impardonnable.

D'après l'opinion de Flescher, opinion que je partage absolument, la maladie de Mary est due à ce que son faible organisme ne peut supporter la vie mondaine avec son absurde train de ses nuits sans sommeil. Il faut espérer que, l'hiver prochain, ma femme, instruite par la dure expérience, arrangera sa vie autrement. Sa convalescence progresse d'un pas sûr, et je pense aller dans dix jours à Pétersbourg où m'appellent les exigences du service, et prendre un congé à la fin d'avril pour passer ici tout l'été. Il va sans dire que, le jour de mon arrivée, je serai chez vous et raconterai de vive voix tout ce qui nous concerne.

Votre infiniment dévoué,

H. BOIAROV.

LI

Du Comte D***

(Reçue le 10 mars.)

Chère Kitie,

Je t'envoie la clef de ma table de travail. Je te prie d'y prendre 2.000 et de me les envoyer au club ; je perds beaucoup et ne veux pas rester débiteur ; mais, comme Gregory est malade et qu'il est dangereux d'envoyer l'argent par les autres valets, prie Michel Névieroff – il est probablement chez toi – de m'apporter cet argent au club ; il me fera appeler chez le concierge. L'argent est à gauche, sous la grande enveloppe bleue.

LII

Télégramme de D. D. Koudriachine

(Reçu le 21 mars.)

Stiocha, Mania, Picha, Pacha, tout le chœur et avec eux moi, Mitka, buvons à santé de notre adorable Comtesse, et lui rappelons promesse de visiter encore notre chère Mère Moscou.

KOUDRIACHINE.

LIII

De l’archevêque Nicodime

(Reçue le 11 mars.)

Chère sœur en Dieu et excellente Comtesse,

J’ai reçu votre généreuse donation au profit des souffrants qui sont confiés à ma garde, et je vous envoie ma très sainte bénédiction, bien que je sache que votre modestie évite la reconnaissance – que dis-je ! non seulement l’évite, mais conteste que vous l’ayez méritée et n’en accepte pas l’expression.

Mais, s’il est possible à la modestie de cacher sous son voile un grand nombre de vos si nombreuses bonnes actions, par bonheur votre vie si exemplaire ne peut être cachée sous ce voile qui vous plaît tant. Épouse fidèle et vertueuse, mère tendre et dévouée pour ses enfants, obéissante et ardente fille de l’Église seule Vraie, vous êtes debout sur la montagne comme une lumière visible à tous les regards, et ceux qui passent ne savent ce qu’ils doivent le plus admirer, de la beauté extérieure de ce vase précieux ou de son inextinguible lumière intérieure.

Demain, je ferai connaître au grand personnage que vous savez la somme donnée par Votre Excellence.

En vous envoyant ma bénédiction de prêtre, je reste votre humble serviteur et prie pour vous.

NICODIME.

LIV

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 15 mars.)

Depuis plus d'un mois je voulais t'écrire, ma chère, ma charmante Kitie, et chaque fois la plume me tombait des mains. J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers temps ; je veux te dire tout, et je ne sais par où débuter. Aujourd'hui, enfin, j'ai quelque force. Je commencerai par te remercier de tout cœur. Tu m'as absolument sauvée en démontrant à mon mari qu'il fallait immédiatement quitter Pétersbourg et aller à la campagne ; cela prouve que tu me connais bien, et que tu comprends parfaitement ce monde dans lequel nous vivons. En effet, que serait-il advenu de moi si j'étais restée à Pétersbourg ? Se cacher de tous, c'était impossible, et recevoir des amies qui seraient venues chez moi sous couleur de s'informer de ma santé, mais, en réalité, pour voir combien je souffre, entendre leurs condoléances hypocrites et leurs allusions empoisonnées... tu sais, trois jours d'une telle vie, c'était assez pour me rendre folle.

Je ne t'écrirai rien de notre voyage, de notre installation à la campagne et de ma santé : Hippolyte Nikolaievitch a sans doute été chez toi et t'aura tout raconté en détail. Je dois rendre justice à Hippolyte Nikolaievitch : il a été constamment très délicat et très bon avec moi ; il m'a soignée comme une vraie Sœur de charité, et, bien qu'il ait probablement tout compris, il n'a fait aucune allusion ; seulement, le jour de son départ il m'a dit, comme en passant : « N'écrirez-vous pas quelques mots à la princesse Krivobokaia ? Il faut que vous la félicitiez du mariage

de sa fille. Je lui porterai moi-même votre lettre. » Et, obéissant, je me suis assise à la table à écrire et j'ai félicité cette mégère en ces termes : « Je fais des vœux bien sincères pour le bonheur de Nadine. » Je te jure, Kitie, que j'ai menti pour la dernière fois.

Mais peut-on vivre dans le monde et ne pas mentir ? Je ne puis même me présenter une vie absolument honnête et droite dans ce milieu de duplicité et de mensonge. Ces pensées me passaient par la tête autrefois déjà, mais le bruit continuel de la vie mondaine étouffait la voix de la conscience, tandis qu'aujourd'hui je vois cela clairement. Ne pense pas que j'accuse le monde pour me justifier ; même avant que ma vie se fût remplie de brouillard, je ne trouvais pas que je fisse bien. Le jour de la Sainte Catherine, après ton grand dîner, je suis allée chez une autre personne dont c'était aussi la fête : chez la baronne Vizen. Aussitôt entrée, la société m'a étonnée : c'était sans doute un pur hasard, mais nous étions sept ou huit femmes ayant chacune une liaison mondaine, et chacune savait que ce détail était connu des autres ; les hommes présents étaient également au fait, sans doute, sauf peut-être un diplomate étranger quelconque, et encore je ne répondrais pas de son ignorance, car les diplomates qui fréquentent chez la baronne connaissent tout. Il semble qu'il n'y eût pas là de quoi être bien fière, et cependant avec quelle fierté nous nous sommes saluées, et comme le ton de l'entretien était élevé ! Avec quelle sévérité avons-nous jugé les personnes de notre monde, et avec quel mépris avons-nous parlé du reste de l'humanité ! Entre autres, on s'est entretenu de cette pauvre fille... tu sais, la lectrice d'Anna Mikhailovna, qui s'est perdue par amour pour le fils d'Anna. Mon Dieu ! quel tonnerre d'indignation est tombé sur cette malheureuse ! et la plus indignée, celle qui cria le plus, fut Nina Karskaïa que, trois mois avant, personne à Pétersbourg ne voulait recevoir.

Moi aussi, j'ai fait une phrase quelconque dans le ton général, mais aussitôt j'ai senti que je n'avais pas le droit de parler ainsi, et longtemps après, cette phrase me pesa sur la cons-

cience, et j'ai rougi depuis, chaque fois que je me la suis rappelée.

Un jour, j'ai communiqué quelques-unes de ces pensées à Hippolyte Nikolaievitch. Il m'a dit : « Vous vous trompez en croyant que le mensonge et l'hypocrisie soient particuliers à notre société ; ces vices appartiennent à toutes les sociétés et à tous les peuples. » C'est très possible ; mais moi, je ne connais pas les autres sociétés ; je parle de la nôtre, que je connais bien ; et si vraiment les autres hommes ne sont pas meilleurs que nous, on ne voit pas que de ce fait nous ayons le droit de les mépriser.

Mais le monde est non seulement hypocrite et menteur, il est encore cruel et sans pitié. Notre ancien précepteur Vassili Ivanovitch m'a expliqué la théorie d'un savant très connu, d'après laquelle tout dans la nature doit lutter pour vivre. Dans le monde, nous livrons aussi la même lutte cruelle, avec cette différence, qu'elle n'est point du tout essentielle à notre existence. Tout succès de l'une de nous, toute lueur de bonheur dans ses yeux bouleversent la quiétude des autres. Tant que le sort vous est favorable, tous sont pour vous, du moins en apparence ; mais si vous échouez, si le bonheur vous trahit, alors il ne faut plus attendre de pitié. Nos toilettes, et tous ces atours pour lesquels nous dépensons tant d'argent, quelle est leur raison d'être ? On dit qu'ils nous servent à capter les hommes ; mais c'est faux : la plupart des hommes ne remarquent pas notre accoutrement ; sans doute ils aiment nous voir élégantes, mais on peut s'habiller élégamment sans tant de frais. Non, ces attifements sont nos armes de lutte l'une contre l'autre : ce sont nos fusils et nos canons ; et notre triomphe, c'est de voir telles de nos amies rougir de dépit, telle autre pâlir de rage, etc. Tu sais, Kitie, quand je pense que j'ai vécu toute ma vie dans cet enfer et que je dois encore y retourner, un frisson me court entre les épaules ! Je disais à Hippolyte Nikolaievitch que je voulais pour toujours rester à la campagne ; et il m'a répondu que

c’était là fantaisie de convalescente et qu’au surplus, pour l’éducation des enfants et pour sa carrière, je dois passer tous les hivers à Pétersbourg. Mais songe un peu à la figure que je ferai à ma rentrée dans le monde et à ce que j’éprouverai quand je rencontrerai Kostia ! Je ne puis plus écrire, je finirai cette lettre demain.

Avant-hier, quand j’ai commencé cette lettre, le temps était horrible : il tombait de la neige, et le vent était si violent qu’on ne pouvait sortir même sur le balcon.

Hier, un chaud et brillant soleil s’est montré et ici le printemps commence déjà. Si tu savais comme le printemps naissant est beau à la campagne : il provoque une émotion toute particulière ; je l’avais déjà éprouvée dans ma jeunesse, mais depuis je l’avais oubliée. Mais d’habitude le printemps vient peu à peu : hier tout s’est animé et a chanté ; le printemps est venu comme la baronne Vizen, sans s’annoncer : avant-hier, la montagne était tout à fait blanche, aujourd’hui son sommet est déjà noir et des petites fleurs bleues se montrent entre les arbres nus.

Hier, nous avons passé toute la journée dehors. Le soir, quand tout le monde fut endormi, j’ai voulu continuer cette lettre, mais quelque chose m’attirait encore dehors : je me suis enveloppée d’une grande pelisse et suis restée quelques heures dans une sorte de brouillard, sur les marches de la terrasse. Depuis longtemps mon âme n’avait été aussi légère : je respirais avec plaisir cet air pur et vif, et, en même temps, de brillantes étoiles me regardaient avec mystère et douceur ; dans la profonde tranquillité de la nuit on distinguait nettement l’immense murmure des ruisseaux : ils bruissaient tranquillement à droite et à gauche du balcon, et au fond du jardin ils confondaient leurs voix et semblaient me dire : « Entends-tu comme nous courons, comme nous nous hâtons de travailler, et demain il ne

restera aucune trace de nous ; crois que tout ce qui t'inquiète et t'afflige maintenant disparaîtra ainsi ; et la vie même s'en ira sans laisser nul vestige. Pourquoi se souvenir, pourquoi se révolter et se tourmenter ? Ne regrette pas le passé ; ne crains pas l'avenir ; sois sans inquiétude ; pardonne et oublie ! »

Ne te moque pas de moi, Kitie ; ne crois pas que je veuille faire du haut style ; je te jure que je t'écris tout ce que je sens. En effet, ici, ce n'est pas comme à Pétersbourg où nous admirions la nature en paroles, tout en pensant à autre chose. Il y a encore un autre sentiment dont souvent aussi j'ai parlé, mais que je n'ai vraiment éprouvé que maintenant : c'est l'amour des enfants. Sans doute j'aimais mes enfants, mais je n'avais pas le temps de penser beaucoup à eux. Mon Mitia a dix ans, et c'est maintenant que je découvre combien il est sage et gentil ; chaque jour il m'étonne par quelque remarque très juste, ou pose des questions auxquelles je ne puis répondre, et je suis obligée de chercher dans les livres pour le renseigner. Une chose m'étonne et m'inquiète : il ne prononce jamais le nom de Kostia. Comprendrait-il ? Parfois j'ai envie de lever ce doute, de parler moi-même ; mais une force invincible me retient : et si j'allais rougir en le nommant, et si Mitia rougissait ! Le regard fixe de ses yeux de dix ans me trouble plus que les sourcils froncés et la haute stature d'Hippolyte Nikolaievitch.

Mais assez parlé de moi ; permets que je parle de toi maintenant. Je t'ai toujours considérée comme une femme extraordinaire en tout ; les succès et les honneurs que les autres cherchent toute leur vie viennent d'eux-mêmes à toi ; tu satisfais immédiatement chacun de tes caprices, et sans hésiter tu passes la ligne devant laquelle une autre s'arrêterait effrayée : tu as la ferme conviction d'échapper même au soupçon. Jusqu'à présent cela t'a réussi ; mais tu sais, chère Kitie, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Tu te rappelles ce que tu m'as répondu, certaine nuit, à Monplaisir, quand je t'ai demandé pourquoi tu désirais garder ces lettres qui peuvent te compromettre ? « Mon

mari, as-tu dit, est si sûr de moi que, s'il me voyait dans les bras de quelqu'un, il n'en croirait pas ses yeux. » Au fond, ce n'est qu'une phrase. Une imprudence, le moindre incident peut te trahir, et alors tout cet échafaudage croulera, et ton mari te détestera d'autant plus qu'il aura été plus confiant ; et le monde se jettera sur toi avec cruauté pour se venger du respect dont il t'aura si longtemps entourée. Écoute-moi, ma chère, ma bonne Kitie : brûle tes fameuses archives, et avec elles tout ce qui te les rend intéressantes : en un mot, sois, en effet, telle que te croient les autres. Cet effort te coûtera peu : je sais que tu n'as pas un seul attachement sérieux, et, en laissant là tes « caprices », tu ne sentiras pas la centième partie de ce que j'ai souffert à la rupture de mon premier et dernier attachement : il durait depuis deux ans, mais je lui ai donné une si grande partie de moi-même que ces deux ans me semblent toute la vie ; tout d'abord je ne pouvais comprendre que tout cela pût finir ; maintenant je ne puis comprendre comment cela a pu commencer, et je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre pour qu'il n'y ait pas eu de commencement.

Ne sois pas fâchée, chère Kitie, si ta folle, ta toquée Mary, te donne des conseils ; mais crois qu'ils viennent du fond d'un cœur plein d'affection et de reconnaissance pour toi. Pour me prouver que tu n'es pas fâchée, tu m'écriras une lettre aussi longue que la mienne. Écris-moi tout ce qui se fait dans notre monde. Quand Hippolyte Nikolaievitch se fâche avec son ministre, il répète toute la journée : « Je rentrerai dans la vie privée. » Et moi, je suis maintenant dans la vie privée ; mais toutes les bagatelles mondaines m'intéressent : je suis comme un acteur qui, ayant fini son rôle, entre dans la salle et regarde comment jouent ses camarades. Dis-moi si l'on parle de moi. Dans la société, on me déchire à belles dents, n'est-ce pas ? Je m'imagine comment travaille la baronne Vizen ! Tu seras sans doute au mariage de Kostia : écris-moi tout, tout, jusqu'au moindre détail ; je ne lui en veux pas. Dieu le bénisse ! tout est peut-être pour le mieux ! je crains seulement qu'il ne soit pas

heureux ; comment cette bête de Nadenka pourrait-elle l'aimer comme je l'aimais autrefois ! J'ai écrit « autrefois » ! Y a-t-il longtemps ! Je t'embrasse fort.

MARY.

P.-S. – Salue de ma part Michel Névieroff : c'est un bon et gentil garçon. Est-ce que le monde le gâtera, lui aussi ? Je n'oublierai jamais l'expression de son visage lorsqu'il m'accompagna au chemin de fer et me présenta les excuses de son frère. « Mon frère est de service aujourd'hui », me dit-il ; et, en même temps, il rougissait jusqu'aux oreilles – il ne peut encore mentir sans rougir ! – et c'était un mensonge, car la veille, j'avais lu dans l'« ordre » que Sirotkine aîné était de service pour ce jour-là. Ces frères Sirotkine m'intéressent beaucoup, parce que, tout cet hiver, ils ont été constamment de service, l'un ou l'autre. Verrai-je jamais ces Sirotkine et seront-ils encore de service l'année prochaine ? D'une façon générale, que deviendrai-je cet hiver ? Jouerai-je un rôle dans la comédie de votre monde ou resterai-je spectatrice de cette vide et inutile lutte des amours-propres et des intérêts ? Qui sait ? Qui vivra verra !

(Fin *des Archives de la Comtesse D***.)*

ENTRE LA MORT ET LA VIE

RÉCIT FANTASTIQUE

(1892)

« C’est un samedi, à six heures du matin, que je suis mort. »

Émile Zola.

I

Il était huit heures du soir, quand le docteur approcha son oreille de mon cœur, porta un petit miroir à mes lèvres et, s'adressant à ma femme, lui dit d'un ton solennel et doux :

– Tout est fini !

À ces paroles, je compris que je venais de mourir.

À vrai dire, j'étais mort bien avant : depuis plus de mille heures j'étais inerte et muet ; mais, de loin en loin, je respirais encore. Pendant toute ma maladie je m'étais cru comme enchaîné à un mur par des chaînes tenaces ; mais peu à peu les souffrances avaient diminué, les chaînes s'étaient rompues et les deux derniers jours, seul, un fil léger me maintenait captif ; puis ce fil céda, et je ressentis une impression que je n'avais jamais ressentie encore. Autour de moi commençait un assourdissant brouhaha ; mon grand cabinet de travail, où on m'avait installé dès le début de ma maladie, se remplit de gens qui tous à la fois chuchotaient, parlaient, sanglotaient. La vieille sommelière Judichna clamait d'une voix méconnaissable. Avec un grand sanglot, ma femme s'abattit sur ma poitrine : elle avait tant pleuré durant ma maladie que je me demandais avec étonnement où elle puisait encore des larmes. Parmi ces voix, s'élevait, vieille, chevrotante, celle de mon valet de chambre Savieli ; depuis mon enfance il ne m'avait jamais quitté, et il était maintenant si âgé qu'il vivait presque inactif ; le matin, il me donnait ma robe de chambre et mes pantoufles ; pendant la journée, il buvait de l'eau-de-vie « à ma santé », et se querellait avec les autres domestiques. Ma mort l'attristait ; elle l'inquiétait aussi et, en même temps, lui conférait de l'importance. De quel ton il pres-

crivit qu'on allât chercher mon frère, donna des ordres au fretin ! Mes yeux étaient clos ; mais je voyais, j'entendais tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait autour de moi.

Mon frère, taciturne et hautain comme toujours, est entré ; ma femme ne pouvait le souffrir ; cependant elle se jeta à son cou et ses sanglots s'accrurent.

– Calme-toi, Zoé, calme-toi ; tes larmes ne changeront rien, lui disait mon frère d'une voix calme, comme étudiée. Soigne-toi pour les enfants. Crois-moi, il souffre moins, là-bas.

Il se dégagea à grand'peine des enlacements de Zoé, et il l'assit sur le divan.

– Il faut immédiatement donner des ordres. Tu me permettras de t'aider, Zoé ?

– Ah ! André, au nom de Dieu, fais tout... Puis-je penser à quelque chose.

Elle geignit de plus belle. Quant à mon frère, il s'assit au secrétaire, griffonna, puis il fit appeler le maître d'hôtel, Séméon.

– Tu enverras cette information au *Novoïé Vrémia*, tu m'enverras aussi le fabricant de cercueils, il faudra lui demander s'il ne connaît pas un bon chantre.

– Excellence, répondit Séméon en s'inclinant, il n'est pas nécessaire d'envoyer chercher le fabricant de cercueils : il y en a déjà quatre aux aguets près du perron ; nous les avons chassés ; mais ils tiennent bon. Si vous le désirez, je vais les appeler.

– Non, j'irai sur le perron.

Et mon frère lut à haute voix l'information qu'il avait rédigée :

« La princesse Zoé Borïsovna Troubchevskaïa annonce, avec une grande douleur, la mort de son époux, prince Dmitri Alexandrovitch Troubchevsky, survenue le vingt février, à huit heures du soir, après une longue et douloureuse maladie. Les messes seront dites à deux heures de l'après-midi et à neuf heures du soir. »

– Il ne faut rien dire de plus, Zoé ?

– Non, rien, mais pourquoi avez-vous écrit ce terrible mot : « la douleur » ; je ne puis souffrir ce mot. Mettez : « avec une profonde tristesse ».

Mon frère corrigea :

– J'envoie au *Novoïé Vrémia*... est-ce suffisant ?

– Oui, c'est assez... Ah !... on peut encore envoyer au *Journal de Saint-Pétersbourg*.

– Bien. J'écrirai la note en français.

– Inutile. Les rédacteurs traduiront.

Mon frère sortit : ma femme s'approcha de moi, s'assit sur une chaise près du lit, et me regarda longtemps d'un regard suppliant, interrogateur. Dans ce regard, je lus beaucoup plus d'amour et de douleur que dans ses lamentations. Elle se rappelait toute notre vie commune qu'avaient traversée tant d'orages. Maintenant elle s'accusait de tout et voyait clairement la façon dont elle eût dû agir. Elle était si absorbée dans ses réflexions qu'elle ne remarqua pas mon frère qui, revenu avec l'homme aux cercueils, se tenait près d'elle, depuis quelques minutes,

respectueux de sa rêverie. En apercevant l'homme aux cercueils, elle poussa un cri sauvage et s'évanouit. On la transporta dans la chambre à coucher.

– Soyez tranquille, Excellence, disait l'homme, en prenant les mesures avec le même sang-froid que s'il se fût agi d'un costume : nous fournissons tout, même les cierges ; dans une heure, on pourra les allumer, et pour ce qui est de la bière, soyez sûr qu'elle sera si commode que même un vivant y serait à l'aise.

De nouveau, le cabinet s'emplissait : la gouvernante amena les enfants. Sonia se jeta sur moi et sanglota tout à fait comme sa mère ; mais le petit Nicolas s'arrêta net, obstiné à ne pas s'approcher de moi et criait sa peur. Puis vint la servante favorite de ma femme, Nastasia, qui avait épousé, l'an dernier, le maître d'hôtel Séméon et se trouvait maintenant dans la dernière période de la grossesse ; elle fit un grand signe de croix et voulut s'agenouiller, mais son ventre l'en empêcha, et elle sanglota doucement.

– Entends-tu, Nastia, lui disait Séméon à voix basse, ne te penche pas : il t'arriverait quelque chose ; retourne plutôt dans ta chambre : tu as assez prié.

– Mais comment ne pas prier pour lui ? répondit Nastia d'une voix chantante et assez haut pour que tout le monde pût l'entendre ; ce n'était pas un homme, mais un ange de Dieu. Aujourd'hui même, au moment de mourir, il pensait encore à moi : il a ordonné à Sophie Franzovna de ne pas me quitter.

Nastasia disait vrai ou à peu près. Toute la nuit précédente, ma femme était restée près de mon lit, sans cesser de pleurer, ce qui me fatiguait horriblement ; le matin, de bonne heure, pour dériver ses pensées et surtout pour vérifier si la parole m'était encore possible, j'avais fait une question la première venue : « Est-ce que Nastasia est accouchée ? » Ma femme, très heu-

reuse que je puisse encore parler, me demanda s'il fallait envoyer chercher Sophie Franzovna, la sage-femme. Je répondis : « Oui, envoie... » Je crois bien qu'ensuite je n'ai absolument plus rien dit, et Nastasia crut naïvement que mes dernières pensées étaient pour elle.

Judichna, cessant enfin de crier, se pencha sur la table à écrire pour y regarder quelque chose. Savieli se précipita vers elle fort en colère :

– Allons ! Prascovie Judichna, ne vous occupez donc pas de la table du prince. Est-ce que c'est votre affaire ?

– Eh bien ! quoi, Savieli Petrovitch ? siffla Judichna, froissée. Je ne veux pas voler !

– Je ne sais pas ce que vous voulez faire ; mais tant que les scellés ne seront pas posés, je ne permettrai à personne d'approcher de la table. Ce n'est pas pour rien que j'ai servi pendant quarante ans le prince défunt.

– Que me jetez-vous là à la tête ? vos quarante années ! mais, moi aussi, je suis dans cette maison depuis quarante ans... et davantage, et voilà que, maintenant, je ne puis même pas prier pour l'âme du prince !

– Vous pouvez prier, mais n'approchez pas de la table.

Tous deux, par respect pour moi, s'insultaient à mi-voix ; mais, quand même, j'entendais très clairement chacune de leurs paroles, – ce qui m'étonnait fort. « Suis-je en léthargie ? » pensais-je avec effroi. Il y a deux ans, j'ai lu une nouvelle française où étaient décrites, en grand détail, les impressions d'un homme enseveli vivant. Je m'efforçais de reconstruire, cette nouvelle dans ma mémoire ; mais je ne pouvais me rappeler le

principal : comment le héros s'y était pris pour sortir du cercueil.

La pendule de la salle à manger sonna. Je comptai onze coups. Vasutka, la petite bonne, entra, annonçant que le prêtre était arrivé, et que dans le salon tout était prêt. On apporta une grande bassine d'eau ; on me déshabilla et l'on se mit à me frotter avec une éponge mouillée, dont je ne sentais pas le contact : il me semblait qu'on lavait la poitrine et les pieds d'un autre. « Évidemment, pensais-je, tandis qu'on m'habillait de linge propre, ce n'est pas une léthargie, mais qu'est-ce donc ? » Le docteur a dit : « Tout est fini ! » On pleure sur moi ; dans un instant, on va me mettre au cercueil ; dans deux jours on m'ensevelira ; mon corps, qui, tant d'années, m'a obéi, n'est plus mien ; sûrement je suis mort ; et cependant je continue à voir, à entendre, à comprendre. La vie persiste peut-être quelque temps dans le cerveau ; mais, en somme, le cerveau lui aussi, fait partie du corps. Ce corps est un logement que j'ai habité bien des années et que j'ai enfin résolu de quitter : portes et fenêtres sont larges ouvertes, tous les meubles ont déjà été emportés, tous ses hôtes l'ont quitté, sauf le maître qui, au moment de sortir, s'arrête et jette un dernier regard sur les chambres où bruissait sa vie et dont le vide et le silence maintenant l'étonnent.

Alors, pour la première fois, dans l'obscurité ambiante, une petite lueur brilla. Sensation ou souvenir, il me sembla que ce qui m'arrive maintenant, que cet état m'est connu, que je l'ai vécu autrefois, il y a longtemps, très longtemps.

II

La nuit vint. Je fus étendu sur la table, dans le grand salon, qu'on avait tendu de noir ; les meubles étaient enlevés, les stores baissés, les tableaux cachés sous un voile noir. Une couverture de brocart d'or me couvrait les jambes. Dans de hauts chandeliers d'argent, des bougies de cire brûlaient. À ma droite, contre le mur, immobile, se tenait Savieli ; avec ses pommettes jaunes en saillie, son crâne poli, sa bouche sans dents, et ses yeux mi-clos cerclés de rides, il avait plus que moi l'air d'un cadavre. À ma gauche, devant le lutrin, un homme pâle, à longue redingote, lisait, d'une voix monotone qui résonnait dans la salle vide : « Ma bouche est muette et fermée, et sur ton ordre j'ai disparu. »

Il y a juste deux mois, cette même salle était pleine des musiques, du tournoiement des amabilités et des médisances d'un bal. J'ai toujours détesté cette sorte d'exercice et d'ailleurs, depuis la mi-novembre, ma santé n'était pas très solide : aussi avais-je protesté contre ce bal ; mais ma femme tenait absolument à le donner, car elle espérait, et avec raison, que de très hauts personnages y viendraient. C'est tout juste si nous ne nous sommes pas querellés ; enfin elle eut gain de cause... Au gré de tous, le bal fut brillant : pour moi, il fut insupportable. Ce soir-là, je sentis pour la première fois les fatigues de la vie et, nettement, qu'il me restait peu de temps à vivre.

Toute ma vie a été une série de bals, et ce fut là le tragique de mon existence : J'aimais la campagne, la lecture, la chasse, la vie calme et familiale, et cependant j'ai passé toute ma vie dans le monde ; d'abord, ce fut pour complaire à mes parents, puis, pour complaire à ma femme. J'ai toujours pensé que l'homme

naît avec des goûts absolus et avec tous les germes de son caractère futur ; son but est précisément de réaliser son caractère. Tout le mal vient de ce que les circonstances mettent parfois des obstacles à cette réalisation. Je passais en revue toutes mes mauvaises actions, tous les actes qui autrefois troublaient ma conscience, et je pus constater que tous provenaient du désaccord entre mon caractère et la vie que j'ai menée.

Mes pensées furent interrompues par un léger bruit à droite : Savieli, qui dormait depuis déjà longtemps, chancela et faillit tomber. Il fit le signe de la croix, passa dans l'antichambre et en rapporta une chaise, puis il s'endormit franchement dans un coin du salon. Le chantre psalmodiait plus paresseusement et plus bas ; enfin il se tut et suivit l'exemple de Savieli. Il y eut alors un silence de mort.

Dans ce silence, toute ma vie se déroula comme une chose inévitable, terrible par sa sévère logique. Je ne voyais pas de faits distincts, mais une ligne droite qui allait du jour de ma naissance au soir d'aujourd'hui. Elle ne pouvait aller plus loin : c'était clair. Mais j'ai déjà dit que, deux mois avant, j'avais senti l'approche de la mort, et tous les hommes la sentent de même. Le pressentiment a son rôle dans la vie de chacun de nous, et il ne déçoit pas. Le poète parle avec une admirable justesse quand il dit : « Les événements futurs jettent une ombre devant eux. » Si les hommes se plaignent quelquefois d'avoir été trompés par le pressentiment, c'est parce que leurs sensations leur restent obscures : toujours ils désirent ou appréhendent, et ils prennent leur peur ou leur espoir pour le pressentiment.

Sans doute, je ne pouvais discerner avec précision le jour et l'heure de ma mort, mais je les savais approximativement. J'ai eu toute ma vie une santé florissante, et tout à coup, au commencement de novembre, sans aucune cause, j'ai commencé à être indisposé ; je n'avais encore aucune maladie, mais je me

suis senti appelé à la mort aussi clairement que je me suis senti parfois appelé au sommeil.

D'habitude, au commencement de l'hiver, ma femme et moi faisions nos plans pour l'été ; cette année, je ne pouvais rien combiner ; le tableau de l'été ne se dessinait pas ; d'une manière générale, il me semblait qu'il n'y aurait pas d'été. La maladie cependant ne se précisait pas. Comme une hôtesse cérémonieuse, il lui fallait quelque occasion ; mais bientôt les occasions abondèrent. À la fin de décembre, je devais partir pour la chasse à l'ours : le temps était très froid, et ma femme, qui, sans nulle raison, commençait à s'inquiéter de ma santé (c'était sans doute, pour elle aussi, le pressentiment), me supplia de n'y pas aller. J'étais un chasseur passionné, aussi je résolus d'aller quand même à la chasse ; mais au moment du départ je reçus un télégramme : les ours s'étaient enfuis et la chasse était ajournée. Cette fois, l'hôtesse cérémonieuse n'entra pas dans ma maison. Une semaine plus tard, une dame avec qui je fleuretais organisa un pique-nique avec troïkas, tziganes et montagnes russes ; un rhume était inévitable ; mais inopinément ma femme tomba malade et me demanda de passer la soirée à la maison ; peut-être était-ce une feinte, car, le lendemain, elle était au théâtre. Quoi qu'il en fût, l'hôtesse cérémonieuse passa encore une fois. Deux jours après, mon oncle Vassili Ivanovitch mourut ; mon frère, très vain de son origine, disait quelquefois de lui : « C'est notre comte de Chambord. » Cette considération à part, j'aimais beaucoup l'oncle : comment ne pas aller à ses funérailles. Je suivis le cercueil à pied, le temps était affreux, je me refroidis : l'hôtesse cérémonieuse, ravie de l'occasion, vint chez moi le même soir...

Le troisième jour, le médecin diagnostiquait une pneumonie avec toutes les complications possibles et déclarait que je ne vivrais pas plus de deux jours ; mais le 20 février était encore loin, et je ne pouvais mourir avant. Et alors a commencé une lente agonie qui embarrassa fort l'homme de science ; j'allais un

peu mieux, puis je m'affaissais ; je souffrais beaucoup ; je cessais absolument de souffrir ; et, en dépit de toutes les règles, je ne suis pas mort avant le jour fixé dès ma naissance. Comme un acteur consciencieux, j'ai joué mon rôle, sans ajouter ni retrancher un mot à ce qui m'était prescrit par le dramaturge. Cette comparaison si banale de la vie avec un rôle a pour moi un sens profond. Si je remplis mon rôle en acteur consciencieux, c'est probablement que j'ai joué d'autres rôles, que j'ai pris part à d'autres pièces. Si je ne suis pas mort au moment où il était évident pour tous que je mourais, c'est que probablement je ne mourrai jamais et vivrai tant que durera le monde. Ce que j'ai perçu hier si vaguement s'est comme solidifié en une certitude ; mais quels étaient ces rôles et dans quelles pièces les ai-je donc joués ?

Je me mis à chercher dans ma vie passée la clef de ce problème. D'abord je poursuivis tels rêves où vivaient des pays et des personnages qu'avaient ignorés mes veilles... Je me remémorai telles rencontres qui m'avaient ému profondément, insolitement, et, soudain, je me rappelai le château de la Roche-Maudin.

III

Ce fut l'un des plus intéressants et des plus mystérieux épisodes de ma vie. Il y a quelques années, pour la santé de ma femme, nous avons passé presque la moitié de l'année dans le midi de la France. Là, nous fîmes connaissance d'une famille très sympathique, celle du comte de La Roche-Maudin. Le comte nous invita. Je me rappelle que, ce jour-là, ma femme et moi étions particulièrement gais. Nous avons pris pour nous rendre au château une voiture découverte. Il faisait une de ces tièdes journées d'octobre si charmantes dans ce pays ; les champs nus, les vignes dépouillées, les feuilles des arbres colorées puissamment ; tout cela, sous les rayons du soleil encore chaud, avait un aspect de fête ; l'air pur disposait à la gaieté, et nous bavardâmes tout le long du chemin. Mais, dès qu'on entra sur le domaine du comte, ma gaieté s'envola. Il me semblait connaître ces lieux et, confusément, les avoir habités jadis. Cette sensation, assez angoissante, s'augmentait d'instant en instant, et, quand nous débouchâmes sur la large avenue qui conduit au château, j'en dis un mot à ma femme.

– Quelle niaiserie ! s'exclama-t-elle. Tu me disais encore hier que, même dans ton enfance, quand tu habitais Paris avec ta mère, vous n'étiez jamais venus dans cette région.

Je me tus, n'étant pas en veine de contradiction ; l'imagination, comme un éclaireur, m'annonçait tout ce que j'allais voir. Voici la grande cour d'honneur couverte de sable rouge ; voilà le porche timbré du blason des La Roche-Maudin ; ici, la salle aux deux étages de fenêtres ; là, le grand salon orné des portraits de famille ; et même l'odeur particulière de ce sa-

lon, odeur de musc et d'acajou, me revint comme dès longtemps familière.

Je me laissais aller à la dérive de profondes réflexions, quand le comte de La Roche-Maudin me proposa une promenade au parc. Là, de tous côtés, je fus assailli de souvenirs, vagues, mais si vivants que j'écoutais à peine le maître de la maison, qui déployait toute son amabilité pour me faire parler. Comme, à une de ses questions, je venais de répondre quelque chose d'incohérent, il me regarda furtivement avec une expression évidente de pitié.

– Ne vous étonnez pas de ma distraction, comte, lui dis-je. J'éprouve une sensation très étrange : évidemment, je suis pour la première fois dans votre château, et, néanmoins, il me semble que j'ai vécu ici des années entières.

– À cela, rien d'étonnant : tous nos vieux châteaux se ressemblent.

– Oui, mais c'est expressément ce château que j'ai vu... Croyez-vous à la métempsycose ?

– Comment vous dire ?... Ma femme y croit ; moi, pas beaucoup ; mais tout est possible.

– Oui, tout est possible, j'en suis de plus en plus persuadé.

D'une phrase aimable et plaisante, le comte exprima le regret de n'avoir pas habité le château cent ans plus tôt, pour avoir déjà le plaisir de m'y rencontrer.

– Vous cesseriez peut-être de rire, lui dis-je, en faisant un immense effort de mémoire, si je vous disais que tout à l'heure nous allons voir une grande allée de marronniers.

– Une grande allée de marronniers, certes : la voici à gauche.

– Et, en passant par cette allée, nous verrons un lac.

– Vous êtes trop aimable d'appeler cette pièce d'eau un lac : nous verrons simplement un étang.

– Bien, je vous fais la concession, mais ce sera un très grand étang.

– Laissez que je vous en fasse une autre : ce sera un petit lac.

Je ne marchai pas, je courus jusqu'au bout de l'allée de marronniers ; là, je vis dans tous ses détails le tableau que, depuis quelques instants, mon imagination me dessinait : de jolies fleurs rouges bordant un large étang ; près du ponton, un canot ; de l'autre côté de l'eau, des bouquets de vieux saules. Mon Dieu ! mais, sincèrement, je suis venu ici, je me suis promené dans ce canot, je me suis assis sous ces saules, j'ai cueilli de ces fleurs rouges !...

Nous nous promenâmes en silence au bord du lac.

– Permettez, dis-je, en regardant vers la droite, il doit y avoir par ici un deuxième étang, puis un troisième.

– Non, mon cher prince, cette fois votre mémoire ou votre imagination vous trahit : il n'y a pas d'autre étang.

– Mais assurément il y en a eu, regardez ces fleurs rouges, elles bordent ce terre-plein comme elles bordent le premier étang ; le deuxième étang était là : on l'a comblé, c'est évident.

– Malgré tout mon désir d'être de votre avis, je ne puis, mon cher prince, souscrire à ce que vous dites là. J'ai bientôt cinquante ans ; je suis né dans ce château ; or je vous assure qu'ici il n'y a jamais eu de deuxième étang.

– Mais peut-être avez-vous au château quelque vieillard...

– Joseph, mon gérant, est beaucoup plus âgé que moi ; nous le questionnerons tout à l'heure.

Dans les paroles du comte, à travers sa politesse exquise, perçait la peur évidente d'avoir affaire à un de ces maniaques qu'il est imprudent de contredire.

Un instant avant qu'on se mît à table, comme nous entrions dans son cabinet de toilette, je rappelai au comte qu'il m'avait parlé du vieux gérant. Aussitôt il le fit venir. À toutes nos questions, le vieillard répondit avec assurance que le parc n'avait jamais eu de deuxième étang.

– Du reste, ajouta-t-il, j'ai chez moi tous les vieux plans du domaine, et si Monsieur le comte permet...

– Oui, oui, apportez-les et tout de suite : il faut élucider cette affaire, sinon notre cher hôte ne mangerait pas de bon appétit.

Joseph apporta les plans, le comte y jeta les yeux, et, tout à coup, il poussa un cri de surprise : sur un vieux plan, sans date, trois étangs étaient dessinés, et toute cette partie du parc était dénommée « les Étangs ».

– Je baisse pavillon devant le vainqueur, me dit le comte avec une gaîté feinte et en pâlissant un peu.

Mais je n'avais nullement l'attitude d'un vainqueur ; cette constatation m'avait accablé.

En descendant à la salle à manger, le comte me pria de ne rien dire devant sa femme, très nerveuse, expliqua-t-il, et encline au mysticisme.

Il y avait beaucoup de monde à dîner ; mais le maître de la maison et moi nous restâmes silencieux pendant le repas, et nos femmes nous reprochèrent notre peu d'entrain.

Depuis, ma femme revint souvent au château de La Roche-Maudin ; quant à moi, je ne pus jamais me décider à y retourner ; je restai en relations très intimes avec le comte, et, quand je refusais ses invitations, il n'insistait pas. Le temps a effacé peu à peu l'impression que m'avait faite cet étrange épisode ; je m'étais efforcé de l'oublier. Maintenant que je suis au cercueil, j'essaye de me le rappeler dans tous ses détails et de le juger avec calme, parce que, maintenant, je sais pertinemment que j'étais déjà venu au monde avant de m'appeler prince Dmitri Troubchevsky. Que j'aie habité jadis le château de La Roche-Maudin, cela ne fait pour moi aucun doute. Mais en quelle qualité ? Étais-je le maître, l'hôte, un domestique, un paysan ! Une chose me semblait indiscutable : j'y avais été très malheureux. Comment expliquer autrement le sentiment de douleur poignante qui m'avait saisi dès l'entrée, et que j'éprouve encore maintenant à l'évocation de ces choses. Par instants, mes idées à ce sujet se précisaient un peu ; les images, les sons se coordonnaient ; mais le ronflement de Savieli et du chantre m'a distrait ; le fil de mes pensées se rompt et elles s'éparpillent de nouveau. Savieli et le chantre ont dormi longtemps. La lumière des cierges faiblit, et les premières lueurs d'un jour froid et clair m'ont regardé longtemps derrière les stores baissés des grandes fenêtres.

IV

Savieli, se levant de sa chaise, fit le signe de la croix, se frotta les yeux, et, constatant que le chantre sommeillait, il le réveilla et ne manqua pas de lui faire les plus amers reproches. Puis il sortit pour se débarbouiller et s'habiller, but sans doute un bon verre d'eau-de-vie et revint encore plus hargneux.

– « À quoi sert votre sang après la mort ? », commençait le chantre d'une voix nasillarde.

La maison s'éveillait bruyante. La gouvernante amena de nouveau les enfants. Cette fois, Sonia fut beaucoup plus tranquille et la couverture de soie plut beaucoup à Nicolas, qui se mit sans scrupule à jouer avec les franges. Puis vint Sophie Franzovna, la sage-femme, qui adressa une observation quelconque à Savieli, et manifesta en matière funéraire une compétence qu'on n'eût jamais soupçonnée d'une personne de sa spécialité. Les domestiques, les palefreniers, le concierge et même des gens inconnus de tout le monde vinrent me dire adieu ; tous prièrent très ardemment, les vieilles femmes sanglotaient, et je remarquai que, parmi ceux qui venaient me présenter leurs devoirs, les gens du peuple non seulement m'embrassaient sur la bouche, mais même le faisaient avec une certaine satisfaction, tandis que les personnes de mon monde, même les plus intimes, s'approchaient de moi avec une répugnance qui eût outragé mes yeux de jadis. Nastasia vint de nouveau ; elle avait une robe de chambre bleue à fleurs roses. Ce costume ne plut pas à Savieli, et il lui en fit l'observation sévèrement.

– Mais je n'y peux rien, Savieli Petrovitch, répondit Nastasia, j'aurais voulu mettre une robe foncée, mais aucune n'a la ceinture assez large.

– Ah bien ! alors tu n'avais qu'à rester dans ton lit ; une autre à ta place aurait honte de s'approcher du cercueil du prince avec un tel ventre.

– Pourquoi l'insultez-vous, Savieli Petrovitch, objecta Séméon ; elle est ma femme légitime, il n'y a donc aucun péché.

– Je connais ces salopes légitimes, grommela Savieli en retournant dans son coin.

Nastasia, très confuse, voulait répondre par quelque grossièreté, mais elle ne trouva pas le mot approprié ; sa bouche se contracta et dans ses yeux parurent des larmes.

– « Et tu vaincras le serpent », disait le chantre.

Nastasia s'approcha tout près de Savieli et lui dit à voix basse :

– Vous êtes, vous aussi, un serpent.

– Quoi ! moi, un serpent ? ah ! toi...

Savieli n'acheva pas : un coup de sonnette venait de retentir à la porte d'entrée, et Vasutka parut, annonçant l'arrivée de la comtesse Marie Mikhaïlovna.

Le salon se vida aussitôt. Marie Mikhaïlovna, la tante de ma femme, était une vieille dame très importante. Elle s'approcha de moi à pas lents, pria avec majesté et voulut m'embrasser ; mais, après avoir réfléchi quelques instants, elle hocha au-dessus de moi sa tête grise nonchalamment encapu-

chonnée de noir ; après quoi, soutenue avec respect par sa dame de compagnie, elle se dirigea vers la chambre de ma femme. Elle revint un quart d'heure après ramenant sa nièce, laquelle était en robe de chambre blanche et avait les cheveux défaits. Ses paupières gonflées lui permettaient à peine d'ouvrir les yeux.

– Voyons, Zoé, mon enfant, lui dit la comtesse, sois courageuse ; rappelle-toi comment, en de pareilles circonstances, j'ai supporté la douleur...

– Oui, tante, je serai courageuse, répondit ma femme, et, d'un pas assuré, elle se dirigea vers moi ; mais, sans doute, j'avais beaucoup changé pendant la nuit, car elle chancela en poussant un cri et tomba dans les bras de ses femmes.

On l'emmena.

Ma femme était sans doute très attristée de ma mort ; mais, dans toute manifestation extérieure de douleur, il y a presque toujours une certaine dose d'effet théâtral : l'homme même le plus sincèrement attristé ne peut oublier que les autres le regardent.

À deux heures, les visiteurs commencèrent à venir. Ce fut d'abord un célèbre général encore jeune, avec des moustaches grises en crocs et une poitrine constellée. Il s'approcha de moi, voulut aussi m'embrasser ; mais il réfléchit, et fit un ample signe de croix sans toucher de ses doigts son front ni sa poitrine, puis s'adressant à Savieli :

– Eh quoi ! cher Savieli ! nous avons perdu notre prince !

– Oui, Excellence, j'ai servi le prince quarante ans, et pouvais-je penser...

– Ce n'est rien, rien, la princesse ne t'abandonnera pas.

Et, tapant sur l'épaule de Savieli, le général se dirigea à la rencontre d'un sénateur jeune, petit, qui, sans s'approcher de moi, se laissa tomber sur la chaise où Savieli avait dormi.

La toux l'étouffait.

– Ainsi, Ivan Jéfimitch, disait le général, nous avons encore un membre de moins !

– Oui, c'est déjà le quatrième depuis le nouvel an.

– Comment, le quatrième ? pas possible !

– Comment, pas possible ? Juste le jour de l'an, est mort Polzikoff, après, Boris Antonovitch, ensuite le prince Vassili Ivanovitch...

– Oh ! le prince Vassili Ivanovitch ne peut compter, depuis deux, années il ne venait plus au club.

– Pourtant il avait renouvelé sa cotisation.

– Polzikoff était vieux lui aussi ; mais le prince Dmitri Alexandrovitch ! dans la force de l'âge, un homme bien portant, plein de vie, c'est trop !

– Que faire ? « Nous ne savons ni le jour, ni l'heure. »

– Oui, tout cela est très beau, nous ne connaissons, nous ne connaissons... c'est bien. Mais ce n'en est pas moins triste de quitter le club, le soir, et de n'être pas sûr d'y retourner le lendemain ; et ce qui est encore plus triste, c'est que vous ne pouvez pas savoir où cette canaille vous attrapera. Ainsi, par exemple, le prince Dmitri Alexandrovitch... il est allé aux funé-

railles de Vassili Ivanovitch et s'y est enrhumé ; vous et moi y étions aussi, et nous ne nous sommes pas enrhumés.

Le sénateur eut un nouvel accès de toux et son humeur acariâtre s'accentua.

– Oui, il a eu un sort admirable, ce prince Vassili Ivanovitch ; toute sa vie, il a fait des canailleries de tout genre. Bien ! et voilà qu'il meurt... On pourrait croire que c'est la fin de toutes ses canailleries... Pas du tout ! À ses propres funérailles, il a réussi à tuer son neveu.

– Quelle langue, Ivan Jéfimitch ! Vous attaquez non seulement les vivants, mais les morts ? Il y a un proverbe : *de mortis, de mortibus...*

– Vous voulez dire : *de mortuis exat bene, aut nihil* ? mais ce proverbe est idiot, je le corrige un peu et dis : *de mortuis aut bene aut male*, sans quoi l'histoire disparaît ; on ne pourrait prononcer un arrêt juste sur aucun gredin historique, du fait que tous sont morts, et le prince Vassili était dans son genre un personnage historique : ce n'est pas pour rien qu'il a eu tant de méchantes histoires.

– Cessez, cessez, Ivan Jéfimitch. Vous avez la langue trop bien pendue. Mais, du moins, vous ne pouvez dire de mal de notre cher Dmitri Alexandrovitch, vous conviendrez que c'était un homme charmant.

– Pourquoi exagérer, général ? Disons que c'était un homme aimable et poli, ce sera bien assez, et chez un prince Troubchevsky ce n'est pas un mince mérite, car, en général, les princes Troubchevsky ne sont pas connus pour leur amabilité. Sans aller plus loin, prenez son frère André...

– Ah ! sur lui, je ne discuterai pas avec vous : André m'est tout à fait antipathique. Pourquoi diable est-il si poseur ?

– Il n'a pas lieu d'être poseur, mais ce n'est pas la question... Si un homme comme le prince André Alexandrovitch est toléré dans notre société, cela prouve notre admirable indulgence... On ne devrait pas donner la main à un tel homme. Voici ce que j'ai appris sur lui, de source sûre, il n'y a pas longtemps...

À ce moment parut mon frère, et les deux interlocuteurs se précipitèrent à sa rencontre, lui exprimant leurs bien vives condoléances.

Ensuite, à pas timides, entra mon vieux camarade Michel Sviaguine, brave homme très viveur. Au commencement d'octobre, il était venu chez moi, m'avait expliqué sa grave situation et m'avait demandé, pour deux mois, cinq mille roubles qui devaient le sauver. Après quelque hésitation, je lui signai un chèque ; il me proposa un billet à ordre, mais je lui répondis que ce n'était pas nécessaire. Naturellement, au bout de deux mois, il ne put me payer et commença à m'éviter. Durant ma maladie, il envoyait de temps en temps demander des nouvelles de ma santé ; lui-même ne se montra jamais. Comme il s'approchait de mon cercueil, je lus dans ses yeux les sentiments les plus divers : la tristesse, la honte, la peur, et même, là-bas, tout au fond des yeux, une petite joie à la pensée qu'il avait un créancier de moins. Mais cette pensée même le rendit tout honteux, et il se mit à prier avec ardeur. Une lutte s'engageait dans son cœur : d'une part, il était tenté de faire sur l'heure la déclaration de sa dette ; d'autre part, il se disait : « À quoi bon faire cette déclaration, puisque je ne puis payer. Je me libérerai plus tard... Mais peut-être quelqu'un a-t-il connaissance de cette dette ; peut-être est-elle inscrite sur quelque carnet ?... Il faut l'avouer immédiatement. »

D'un air très résolu, Michel Sviaguine s'approchait de mon frère et se mettait à lui parler de ma maladie. Mon frère répondait comme à contre-cœur et en regardant d'un autre côté ; ma mort lui donnait le droit d'être distrait et revêche.

– Voyez-vous, prince, commença Sviaguine en hésitant, j'étais débiteur du défunt.

Mon frère devint attentif et le regarda interrogativement.

– Je voulais dire que j'avais de grandes obligations envers feu Dmitri Alexandrovitch. Pendant de longues années...

Mon frère se détourna de nouveau, et Michel Sviaguine revint à sa place ; ses joues rouges étaient agitées d'un tressaillement ; ses yeux exploraient la salle, timides. Pour la première fois depuis ma mort, je regrettai de ne pouvoir parler ; j'aurais tant voulu lui dire : « Garde ces cinq mille roubles, mes enfants ont assez d'argent. »

Le salon fut bientôt plein, les dames entraient, la plupart deux par deux, et s'immobilisaient le long du mur. Presque personne qui s'approchât de moi : je faisais horreur à tout le monde. Les dames les plus intimes demandaient à mon frère si elles pouvaient voir ma femme ; mon frère, saluant silencieusement, leur montrait la porte du salon. Instinctivement elles s'arrêtaient au moment d'entrer, puis, baissant la tête, elles se plongeaient dans le salon comme les baigneurs qui, après une courte hésitation, piquent une tête dans l'eau froide.

À deux heures, le Tout-Pétersbourg était là. Si j'eusse été vaniteux, l'aspect de la salle m'eût fait grand plaisir ; il vint même des personnages si considérables que mon frère, instruit de leur arrivée, se précipita à leur rencontre dans l'escalier.

J'ai toujours entendu avec attendrissement la messe des morts, bien que, de longues années, elle me soit restée incompréhensible. « La vie infinie » me troublait surtout ; cette expression, dans cette messe, me semblait une ironie ; maintenant ces paroles ont pour moi un sens profond, moi-même ai vécu cette vie infinie ; moi-même ai vécu là « où il n'y a ni maladie, ni douleur, ni soupirs », et, de fait, les soupirs terrestres me semblaient maintenant quelque chose d'étrange, d'incompréhensible. Quand le chœur chantait : « Les sanglots sur le cercueil », comme en réponse on entendait dans les coins de la salle des sanglots contenus. Ma femme se trouva mal de nouveau ; on l'emmena.

La messe finissait. D'une voix basse le diacre prononçait :

« Dans l'heureux sommeil... » ; mais, à ce moment, il se produisit quelque chose d'insolite : la salle devint toute sombre, comme si le crépuscule était descendu sur la terre ; je cessai de distinguer les personnages, je ne vis que des figures noires. La voix du diacre s'affaiblit, puis se tut ; les cierges s'éteignirent ; tout disparut pour moi, et je cessai à la fois de voir et d'entendre.

V

Je me trouvais en quelque lieu vague et trouble... Je dis « lieu » par habitude, car maintenant toute conception de distance et de durée était abolie pour moi, et je ne puis déterminer combien de temps je restai en cet état. Je n'entendais rien, ne voyais rien, je pensais seulement et avec force et persistance.

Le grand problème qui m'avait tourmenté toute ma vie était résolu : la mort n'existe pas, la vie est infinie. J'en étais convaincu bien avant ; mais jadis je ne pouvais formuler clairement ma conviction : elle se basait sur cette seule considération que, astreinte à des limites, la vie n'est qu'une formidable absurdité. L'homme pense ; il perçoit ce qui l'entoure, il souffre, jouit et disparaît ; son corps se décompose et fournit ses éléments à des corps en formation : cela, chacun le peut constater journellement, mais que devient cette force apte à se connaître soi-même et à connaître le monde qui l'entoure ? Si la matière est immortelle, pourquoi faudrait-il que la conscience se dissipât sans traces, et, si elle disparaît, d'où venait-elle et quel est le but de cette apparition éphémère ? Il y avait là des contradictions que je ne pouvais admettre.

Maintenant je sais, par ma propre expérience, que la conscience persiste, que je n'ai pas cessé et probablement ne cesserai jamais de vivre. Voici que derechef m'obsèdent ces terribles questions : si je ne meurs pas, si je reviens toujours sur la terre, quel est le but de ces existences successives, à quelles lois obéissent-elles et quelle fin leur est assignée ? Il est probable que je pourrais discerner cette loi et la comprendre si je me rappelais mes existences passées, toutes, ou du moins quelques-unes ; mais pourquoi l'homme est-il justement privé de ce souvenir ?

pourquoi est-il condamné à une ignorance éternelle, si bien que la conception de l'immortalité ne se présente à lui que comme une hypothèse, et si cette loi inconnue exige l'oubli et les ténèbres, pourquoi dans ces ténèbres, d'étranges lumières apparaissent-elles parfois, comme il m'est arrivé quand je suis entré au château de La Roche-Maudin ?

De toute ma volonté, je me cramponnais à ce souvenir comme le noyé à une épave ; il me semblait que si je me rappelais clairement et exactement ma vie dans ce château je comprendrais tout le reste. Maintenant qu'aucune sensation du dehors ne me distrayait, je m'abandonnais aux houles du souvenir, inerte et sans pensée pour ne pas gêner leur mouvement, et tout à coup, du fond de mon âme comme des brumes d'un fleuve, commençaient à s'élever de fugaces figures humaines ; des mots au sens effacé résonnaient, et dans tous ces souvenirs étaient des lacunes... Les visages étaient vaporeux, les paroles étaient sans lien, tout était décousu. Voilà bien le cimetière de la famille des comtes de La Roche-Maudin ; sur une plaque de marbre blanc je lis clairement en caractères noirs : « Ci-gît très haute et vénérable dame... » ; plus loin, s'inscrit le nom, mais je ne puis le déchiffrer. À côté, il y a un sarcophage avec une urne de marbre sur laquelle je lis : « Ci-gît le cœur du marquis... »

Tout à coup à mes oreilles une voix impatiente glapit : « Zo... zo ». Un effort de mémoire et j'entends nettement le nom : « Zorobabel... Zorobabel. » Ce nom bien connu éveille en moi une série de scènes. Je suis dans la cour du château, parmi une grande foule : « À la chambre du roi... à la chambre du roi ! » crie la même voix perçante, impatiente. Dans tout vieux château français, il y avait la chambre du roi, c'est-à-dire la chambre qu'occupait le roi s'il lui prenait fantaisie d'habiter le château ; et jusqu'en ses moindres détails je vois cette chambre du château de La Roche-Maudin : au plafond, des amours roses avec des guirlandes dans les mains ; aux murs, des Gobelins figurant des épisodes de chasse. Je revois un dix cors qui, dans

une pose désespérée, s'arrête devant un ruisseau, tandis que trois chasseurs le visent. Dans le fond de la chambre, l'alcôve est ornée d'un baldaquin d'or, d'où tombe une draperie bleue brodée de lis. De l'autre côté, un portrait en pied du roi ; poitrine chamarrée, jambes longues, un peu arquées dans de hautes bottes ; mais je ne puis distinguer le visage. Si je voyais le visage, peut-être saurais-je à quel moment j'ai vécu là, mais je ne le vois pas ; dans ma mémoire, il y a une soupape dure qui ne veut s'ouvrir. « Zorobabel... Zorobabel ! » crie la voix impérieuse. Je fais mille efforts, et spontanément dans ma mémoire capricieuse s'ouvre une autre soupape... Le château de La Roche-Maudin disparaît : un nouveau et inattendu tableau se déroule.

VI

En Russie... à la campagne... Des isbas de bois couvertes de chaume bordent une large route qui va jusqu'à la montagne. C'est une grise journée d'automne, ou, peut-être, le soir. Une pluie, fine et froide, filtre d'un ciel monotone ; le vent siffle, arrache la paille des toits. Une rivière roule rapidement ses eaux clapoteuses. Je la traversai sur un pont bossu, chancelant et sans parapet, de l'extrémité duquel partaient deux chemins : l'un, à gauche, allait vers la montagne et se continuait à-travers champs ; à droite, une vieille église de bois à dôme vert paraissait se pencher sur un précipice. J'allai à droite ; derrière l'église le sol se bossuait de monticules que dominaient des croix vermoulues, et, entre les tombes, le vent secouait les branches mouillées et presque nues de jeunes saules ; plus loin, s'étendait un champ inculte et noir et, malgré toute la tristesse de ce paysage, j'avais l'indistinct souvenir de quelque chose d'agréable qui s'y serait écoulé. Mais pourquoi cette obscurité ? pourquoi n'y a-t-il là nul être vivant ? pourquoi toutes les isbas sont-elles ouvertes ? à quelle époque ai-je vécu dans cette campagne ? est-ce pendant la guerre des Tatars ? quelque invasion a-t-elle ruiné ce nid, ou bien les voleurs qui vivaient dans le village en ont-ils chassé les habitants sur la forêt et le steppe ? Je rebroussai chemin jusqu'au pont et me dirigeai à gauche vers la montagne : même solitude, même spectacle de désolation. Près d'un puits en ruine, je vis enfin un être vivant : un très vieux chien, étique et pelé, et qui paraissait sur le point de mourir de faim ; ses vertèbres et ses côtes étaient presque à nu ; avec des efforts convulsifs, il se dressa sur ses pattes, mais ne put se mouvoir, et, retombant dans la boue, il se mit désolément à ululer.

De toute mon âme je m'efforçai de voir cette campagne sous un autre aspect : un soleil pourpre se lever, puis disparaître nonchalamment derrière la montagne, des moissons onduler, le fleuve et la montagne briller comme de l'argent dans les nuits glacées de lune. Or je ne pus me remémorer rien de semblable, comme si, là, toute l'année, le ciel dût être gris, qu'une petite pluie dût arroser la campagne, tandis que le vent entrerait librement dans les isbas vacantes et regagnerait l'espace par les cheminées inutiles.

Mais tout à coup, parmi le silence mortel, voici le son des cloches. Il est si brisé, si lamentable qu'on le croirait d'une voix qu'expire une poitrine agonisante. Je marche dans la direction d'où viennent ces sons, et j'entre dans l'église : elle est pleine de gens du plus humble peuple. La messe a quelque chose d'extraordinaire. Par instants, de coins du temple partent des gémissements. Les larmes coulent sur les rudes visages halés. Je fends la foule, péniblement, car elle est compacte et le sol inégal. Sur la droite un grand nombre de cierges brûlent devant l'icône miraculeuse de la mère de Dieu. L'icône est noire, sans auréole ; à peine si une mince couronne d'or nimbe la tête révérée, dont les yeux regardent avec une miséricorde infinie ; devant l'icône, une énorme quantité de mains, de pieds, d'yeux d'argent et d'ivoire sont suspendus, ex-votos des malades qui sollicitent la guérison. De l'autel part la voix vieillie, mais nette, du prêtre qui récite une prière que je ne connais point : « Dieu miséricordieux, regarde tes esclaves ici présents et pardonne-leur. Tu nous punis pour nos péchés, mais ta colère est trop lourde pour nous. Ô Dieu, arrête ta main vengeresse et pardonne-nous. L'ennemi cruel nous a vaincus, nous n'avons plus ni chef, ni maison, ni pain. Soit, et nous expions ainsi nos péchés ; mais pourquoi nos enfants innocents doivent-ils périr ? Nous avons patienté, nous avons supporté ta volonté ; mais nous sommes des hommes et nos forces défaillent. Aucun secours ne nous arrive et, pour la dernière fois, nous t'implorons.

Ô Dieu ! ne nous accule pas à la révolte et au désespoir ; tu nous as donné la vie ; ne nous l'ôte pas avant le terme. »

Mais, aussitôt, parmi les fidèles, un mouvement se produit ; la foule se divise, et le prêtre, à pas rapides, s'approche de l'icône miraculeuse. Le prêtre est petit, vieux ; sa courte barbe grise est mal peignée ; son habit usé, décoloré, n'est pas fait à sa taille et traîne sur le sol : « Ô Reine du Ciel, crie-t-il d'une voix haute et chevrotante, tu connais nos souffrances humaines, tu sais ce qu'est souffrir, pleurer, tu as vu ton fils bien-aimé mourir sur une croix ; tu as vu ses bourreaux rire de lui à sa dernière heure... Quelle douleur peux-tu comparer à la tienne ? Dis à ton fils... » Le prêtre ne peut continuer, sa voix meurt et, en sanglotant, il s'affaisse. Aussitôt la foule, dix mille personnes, tombe à genoux, et maintenant c'est elle tout entière qui gémit...

Mon cœur était douloureusement fraternel à cette désolation du peuple : je me jetai aussi à genoux et oubliai tout. Quand je revins à moi, l'église était vide, toutes les bougies étaient éteintes ; seule une petite lampe brûlait devant la sainte image de la Reine du Ciel. Sous cette faible lumière, l'expression de son visage changeait : il n'était plus miséricordieux, mais indifférent et peut-être sévère.

Je sortis de l'église avec le faible espoir de rencontrer quelqu'un. Hélas ! autour de moi, même silence et même solitude. Comme auparavant, le ciel était obstinément gris ; comme auparavant tombait une pluie serrée, les feuilles étaient jaunes, et le vent, insupportablement, courbait jusqu'à terre les branches nues des saules et effrayait l'âme par un sifflement monotone.

VII

Le cadre de mes souvenirs s'élargissait. Devant moi passaient des pays lointains oubliés depuis si longtemps qu'il me semblait ne les avoir jamais vus ; des forêts sauvages et des luttes gigantesques dans lesquelles aux hommes se mêlaient des animaux. Mais c'étaient de vagues croquis, sans aucune image précise. À travers ces tableaux circulait une petite fille en robe bleue, qui depuis longtemps m'était connue. Durant ma dernière existence, elle m'était rarement apparue en rêve, mais toujours ces rêves m'avaient semblé de mauvais augure. Elle avait dix ans ; elle était maigre, pâle, pas jolie, mais ses yeux étaient remarquablement noirs et profonds, et leur expression n'avait rien d'enfantin. Parfois ils exprimaient une telle angoisse qu'à rencontrer son regard je m'éveillais immédiatement inondé d'une sueur froide et le cœur battant. Il m'était impossible de me rendormir, et, pendant plusieurs jours, je restais étrangement nerveux. Maintenant je suis convaincu que cette fillette a existé, que je l'ai connue jadis ; mais qui était-elle ? Ma fille, ma sœur ou une étrangère, et pourquoi ses yeux navrés d'une souffrance surhumaine ? Quel bourreau avait torturé cette enfant ? Moi peut-être, et cela eût expliqué pourquoi son apparition, dans mes rêves, revêtait le caractère d'une punition. Chose étrange, de tous mes souvenirs, aucun n'était gai, mes yeux spirituels ne voyaient que des pages de douleur et de cruauté. Il y a eu sans doute dans mes existences des jours joyeux, mais en très petit nombre, faut-il croire, puisqu'ils ont disparu, enfouis dans un océan de souffrances, et si c'est ainsi, pourquoi ? On ne peut admettre que la vie soit faite pour la seule souffrance ; elle doit avoir quelque autre but ; mais le connaîtrai-je jamais ? Au prix de cette ignorance, mon état actuel, c'est-à-dire l'immobilité et la tranquillité absolue, devrait me sembler le bonheur, et pour-

tant, dans tout ce chaos de souvenirs indécis, de pensées éparses, je sentis s'affirmer en moi un sentiment étrange et qui m'attirait encore dans ces régions de ténèbres et de douleur d'où je venais de sortir. Je voulus résister à cette attirance, mais elle se fortifia, vainquit tous mes arguments, et enfin se manifesta à nu comme le désir passionné et incoercible de vivre.

VIII

Oh ! vivre ! seulement vivre ! Je ne demande pas la continuation de mon existence passée ; peu m'importe comment renaître, prince ou moujik, riche ou mendiant. Les hommes disent : l'argent ne fait pas le bonheur, et néanmoins ils tiennent pour le bonheur ces biens de la vie qui s'achètent par l'argent. Cependant, le bonheur n'est pas dans ces biens, mais dans la satisfaction intérieure. Où commence et où finit-elle ? Cela dépend de la condition, du milieu. Le mendiant qui tend la main pour avoir un kopek et reçoit un rouble éprouve peut-être plus de joie que le banquier qui en gagne à l'improviste cinquante mille. Les préjugés d'éducation avaient pu me masquer la relativité du bonheur ; mais maintenant qu'ils se sont évanouis, je vois tout d'un œil perspicace. J'aimais passionnément l'art et je pensais que le sentiment esthétique est fonction de la haute culture. Mais qu'est-ce que l'art ? La notion de l'art est aussi conditionnelle que celle du bien ou du mal : chaque siècle, chaque pays définit à sa façon le bien et le mal ; ce qui est vertu ici est crime là-bas. Et, en matière d'art, il faut tenir compte, non seulement du temps et du lieu, mais des goûts individuels. La France, qui se considère comme le pays le plus cultivé qui soit, a méconnu Shakespeare jusqu'au XIXe siècle. On citerait maints exemples semblables, et je ne crois pas qu'il y ait de mendiant ou de sauvage en qui ne brille parfois le sentiment de la beauté, mais leur conception de l'art est différente de la nôtre. Il est très probable que le moujik qui, par une chaude soirée de printemps, s'assied sur l'herbe près d'un gratteur de cithare, ne goûte pas un plaisir moins vif que le professeur du Conservatoire qui entend, dans une salle surchauffée, une fugue de Bach.

Oh ! seulement vivre, voir seulement des visages humains, entendre de nouveau le son de la voix humaine, entrer de nouveau en communion avec les hommes, avec tous les hommes, bons et mauvais ! Mais y a-t-il au monde des hommes absolument mauvais ? À tenir compte des conditions d'ignorance et de faiblesse dans lesquelles les hommes sont destinés à vivre, à agir, on s'étonnerait plutôt qu'il y ait parmi eux des justes. L'homme ne sait rien des choses essentielles : il ignore pourquoi il naît, pourquoi il vit, pourquoi il meurt ; il oublie ses existences passées et ne pressent pas les futures ? Et veut-il sortir des ténèbres, s'efforcer de comprendre, essayer d'améliorer son existence, ses efforts sont vains, ses inventions, même géniales, ne résolvent pas une seule des questions qui le troublent. De toutes parts, il se heurte à d'infranchissables limites. Par exemple, il sait, qu'outre la terre, existent des planètes, des mondes ; par la mathématique, il sait que ces planètes se meuvent, il sait quand elles s'approchent ou s'éloignent de la terre ; mais y a-t-il là-bas des êtres semblables à lui ? Sur ce point, il en est réduit aux hypothèses ; assurément il ne saura jamais à quoi s'en tenir, et cependant il espère et il cherche. Sur l'une des plus hautes montagnes d'Amérique, on projette d'allumer un foyer électrique qui soit un signe aux habitants de Mars. Ce foyer n'est-il pas touchant de naïveté enfantine !

Oh ! je veux revenir parmi ces pitoyables, patients et chers êtres. Je veux vivre de leur vie. Je veux de nouveau me mêler à leurs querelles, à leurs petits intérêts, qui leur paraissent si vastes ; j'aimerai nombre d'entre eux, je lutterai contre quelques-uns, je haïrai les autres ; mais je veux cet amour, cette haine, cette lutte.

Oh ! seulement vivre ! Je veux voir le soleil se coucher derrière la montagne, le ciel bleu se ponctuer d'étoiles, les vagues courir, crêtées d'écume, sur l'étendue de la mer ; je veux me jeter dans un canot à rencontre de la tempête ; je veux, sur une troïka vertigineuse, traverser le steppe neigeux ; un couteau au

poing, je veux lutter contre un ours ; je veux goûter à tous les émois de la vie, je veux voir l'éclair cingler le ciel, et le vert scarabée grimper sur les ramilles ; je veux humer l'odeur du foin coupé ; je veux entendre garruler le rossignol dans les lilas, les grenouilles coasser sur l'étang, les cloches sonner à toutes volées sur les campagnes, et les drochki rouler sur le pavé ; je veux entendre les triomphants accords d'une symphonie héroïque, et les stridulations d'un chant tzigane.

Oh ! seulement vivre ! seulement pouvoir respirer l'air de la terre, prononcer une seule parole humaine, crier, crier…

IX

Et soudain j'ai crié, crié à pleins poumons, crié de toutes mes forces ; une joie folle m'a empoigné à ces cris ; mais le son de ma voix m'a étonné : ce n'était pas ma voix ordinaire, c'était un cri faible, grêle. J'ai ouvert les yeux, la lumière cruelle d'un matin glacial m'a presque aveuglé. Je me trouvais dans la chambre de Nastasia. Sophie Franzovna me tenait dans ses mains. Nastasia était au lit, toute rouge, entourée de coussins et respirait péniblement.

– Écoute, Vasutka, prononçait la voix de Sophie Franzovna, grimpe comme tu le pourras dans le salon et appelle Séméon pour un moment.

– Mais comment pourrais-je passer, petite tante ? répondit Vasutka. On est sur le point d'emmener le prince : c'est plein d'invités.

– Vas-y quand même. Après tout, c'est le père.

Vasutka disparut, et, un instant après, revint avec Séméon : il était en frac noir, avait un crêpe au bras, et tenait à la main une grande serviette.

– Quoi ? demanda-t-il de l'air d'un homme fort pressé.

– Tout va bien, je vous félicite, prononça triomphalement Sophie Franzovna.

– Grâce à Dieu ! dit Séméon qui, sans me regarder, s'éloigna en courant. Un garçon ou une fille ? demanda-t-il, déjà dans le couloir.

– Un garçon, un garçon.

– Grâce à Dieu ! répéta Séméon, et il disparut.

À ce moment Judichna achevait sa toilette devant une commode sur laquelle était une vieille glace dans un cadre de cuivre. Tout en se couvrant la tête d'un mouchoir noir pour aller à la levée du corps, elle jeta un regard indigné sur Nastasia :

– Tu as bien pris ton temps, il n'y a pas à dire... On emmène le prince et, juste à ce moment, elle se décide à accoucher. Que le diable...

Judichna cracha avec mépris, et, faisant le signe de la croix, sortit dans le corridor.

Nastasia ne répondit rien, mais elle sourit d'un sourire heureux. Et moi, on me lava dans une bassine, on m'emmaillota et l'on me mit au berceau. Je m'endormis immédiatement comme un voyageur fatigué d'une route longue et pénible. Au bout de quelques heures je m'éveillai. J'étais un être sans force, sans raison, dévolu à la souffrance.

J'étais entré dans une nouvelle vie.

(Fin d'*Entre la mort et la vie*.)

LE JOURNAL DE PAVLIK DOLSKY

(1891)

6 novembre.

Hier, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Voilà déjà huit jours que je suis souffrant. Sans doute, ce n'est rien de sérieux ; mais enfin je ne me sens pas bien : j'ai mal à la tête, je tousse, la nuit je ne dors pas, et dans la journée, je suis excessivement faible. Je me suis donc décidé à faire appeler ce médecin que je rencontre souvent chez Maria Pétrovna. Il a fait ce que font en pareil cas tous les médecins : il m'a ausculté, a pris ma température, et s'est préoccupé de la langue et du pouls ; puis, trouvant tout en bon état, il s'est assis, pensif, devant le bureau. Avant de faire l'ordonnance, il se leva et de nouveau approcha son oreille de mon cœur, puis hocha la tête d'un air peu satisfait. Je l'interrogeai :

– Voyez-vous..., commença-t-il, en hésitant et en cherchant ses mots, votre cœur est bon..., mais, comment vous dire ?... Regardez vos pantoufles, vous les portez depuis longtemps et pourrez les porter longtemps encore ; pourtant le bout commence à s'user, elles ont fait de l'usage. C'est bien comme votre cœur, il peut servir encore. Quel âge avez-vous ?

– Quel âge, moi ?

– Oui, vous. Qu'y a-t-il donc qui vous étonne ?

– C'est que je ne pense jamais à mon âge. J'ai plus de quarante ans.

Le docteur sourit.

– Je ne doute pas que vous ayez plus de quarante ans ; mais combien au juste ? Peut-être plutôt cinquante ?

– Si vous voulez. À peu près.

– Eh bien, voyez-vous, à cinquante ans, il faut bien se dire qu'on est un vieillard et ne pas s'étonner que le cœur n'ait plus la vigueur de la jeunesse.

Le docteur s'approcha de la table, l'air résolu, et écrivit trois ordonnances.

– Pourrai-je au moins sortir aujourd'hui, demandai-je timidement d'une voix qui suppliait.

– Mais non, pas du tout. Demain, d'heure en heure, vous prendrez alternativement les deux potions ; pour la nuit, frictionnez-vous avec l'onguent. Je reviendrai après-demain.

– Mais j'ai promis à Maria Pétrovna de dîner chez elle ; vous savez qu'elle attend sa nièce, aujourd'hui ?

– Cela ne fait rien. En sortant d'ici, j'irai chez Maria Pétrovna, et je lui dirai que je vous ai défendu de sortir ; la nièce, vous aurez le temps de la voir : elle passera tout l'hiver chez Maria Pétrovna.

Et, serrant négligemment le billet que je lui avais glissé à la dérobée, comme si je faisais quelque chose de honteux, le docteur s'éloigna, l'air grave.

Cette visite du médecin m'a conduit aux plus tristes réflexions. Jusqu'ici je m'étais toujours cru jeune, et tout à coup je suis un vieillard. Hier encore, je buvais, mangeais, dormais, faisais la cour aux femmes, comme un jeune homme ; à présent, voilà tout changé.

Tout à l'heure, en fouillant dans ma table de travail, j'ai trouvé un vieux cahier jauni portant, comme titre : « Notes sur ma vie, Dresde ». J'ai commencé ces pages, il y a de longues années déjà ; je vivais à l'étranger, l'âme profondément troublée.

Voici les dernières lignes que j'y avais écrites : « Il est temps de finir, je vois que je ne comprends ni moi ni la vie qui m'environne ; le temps viendra où mon âme sera tranquillisée, le temps de la triste vieillesse ; ce jour-là, peut-être reprendrai-je ces notes... » Évidemment le moment est venu : il y a longtemps que mon âme est tranquille, la route de la vie est presque achevée, il est temps d'établir mon bilan.

Toute ma vie je n'ai pas que mangé, dormi, et fait l'amour, mais j'ai encore observé, réfléchi ; et je veux examiner le résultat de ces « froides observations de l'esprit et mécomptes douloureux du cœur ».

Je ne sais s'il sortira quelque chose de ces notes ; mais, en tout cas, je suis content d'avoir enfin trouvé une occupation à ma portée.

Mais pourquoi donc serais-je un vieillard ? C'est pure sottise : mon visage est jeune, je n'ai pas une ride, au bal je danse, et les mamans me considèrent comme un parti possible ; enfin tout le monde m'appelle Pavlik Dolsky. Seules les personnes qui me connaissent très peu m'appellent Pavel Matvéiévitch, sinon toujours Pavlik, Pavlik ; et on n'appelle pas un vieillard Pavlik.

Récemment encore, au club, j'ai entendu un monsieur dire à un vieillard qui cherchait un partenaire pour le whist : « Eh ! voilà Pavlik Dolsky qui fera votre affaire... » Cette familiarité me blessa un peu, car je connais à peine ce monsieur ; mais à présent je lui donne tout à fait raison. Il n'y a pas à dire... Tout le monde m'appelle ainsi. Oh ! le stupide docteur qui se rajeunit et fait les yeux doux à Maria Pétrovna et veut que je sois un vieillard. C'est idiot, idiot, idiot.

8 novembre.

Aujourd'hui, j'ai tiré de mon bureau la collection de mes portraits, que j'avais rapportée de la campagne après la mort de ma mère, et je me suis mis à les examiner. Le premier, un daguerréotype, date de mon premier voyage à Pétersbourg ; il est presque tout effacé ; à la place du visage, il n'y a qu'une tache blanche. Le suivant est déjà une photographie, et j'y suis représenté en uniforme de page. Quel gentil garçon j'étais dans ce temps-là ! Puis, me voici en uniforme de hussard ; puis en frac avec la chaîne d'arbitre territorial ; ensuite en uniforme de chambellan, et puis encore dans des groupes. Un, où je figure en compagnie d'Aliocha Okontzev et de sa femme, a excité en moi un pénible souvenir et éveillé ma conscience depuis longtemps endormie. J'eus beaucoup de peine à me séparer de ces muets témoins des tempêtes passées. Après quoi, je m'assis devant la glace et commençai à comparer mon visage à ces divers portraits. À mon sens, c'est avec le portrait du page que j'ai gardé le plus de ressemblance : le visage est presque le même ; seulement j'ai aujourd'hui de grandes moustaches que je n'avais pas alors, et il faut dire aussi que les cheveux sont plus rares, mais le regard, l'expression n'ont pas changé.

Le docteur me surprit dans cette occupation.

– N'est-ce pas, Féodor Féodorovitch, lui demandai-je, que je ressemble à ce page ; qu'il n'y a pas grande différence ?...

– Eh ! eh ! il y en a une petite. D'abord, le page n'a pas de rides.

Ce maudit docteur me rendra fou. Sans doute, le mot ride m'est connu depuis longtemps : je l'ai souvent employé dans la conversation ; mais je ne me suis jamais rendu compte de son sens véritable.

– Où donc ai-je des rides ? exclamai-je avec désespoir.

Le docteur me les indiqua.

– Mais ce ne sont pas des rides, ce sont tout simplement de petits plis de la peau.

– Parfaitement ; mais, quand vous étiez page, vous n'aviez pas ces petits plis, et aujourd'hui ils y sont.

– Ce sont les réflexions, les nombreuses pensées...

– Oh ! les nombreuses pensées ! et davantage les longues années. Mais ne vous agitez pas, et laissez-moi écouter votre cœur.

Chez ma défunte mère, qui était toujours malade, et chez Maria Pétrovna, qui, toujours bien portante, se soigne sans cesse, j'ai observé bien des types de médecins. Féodor Féodorovitch appartient au plus odieux : c'est un médecin ironique, un faiseur de bons mots ; j'ai toujours peur qu'il ne jette dans l'ordonnance un de ces calembours latins dont on ne réchappe point.

19 novembre.

Aujourd'hui, Maria Pétrovna est venue me voir en compagnie du docteur. Maria Pétrovna est une femme très remarquable. Je crois avoir été amoureux d'elle tout enfant. J'eusse peut-être oublié cette circonstance depuis longtemps déjà si elle-même ne me la rappelait parfois avec sa façon de dire : « Vous qui m'avez tant aimée... » Nous sommes du même âge ; mais, l'an passé, il s'est trouvé qu'à l'entendre j'ai cinq ans de plus qu'elle.

Je fus son témoin quand elle se maria avec le général Kounistchev, déjà âgé, et qui mourut au bout de six ans, lui laissant l'hôtel qu'elle habite l'hiver et une grande propriété près de Riazan où elle passe l'été.

C'est à présent une grosse blonde assez fraîche et très bien conservée, non seulement pour l'âge qu'elle a, mais encore pour celui qu'elle se donne. C'est une femme qui est loin d'être sotte, mais elle serait beaucoup plus sage si elle n'était pas si distraite. Elle se tient attentivement au fait de la littérature, lit la *Revue des Deux Mondes* d'un bout à l'autre, s'y attarde longuement, et sa conversation révèle toujours l'article qui l'a plus spécialement retenue. Un jour, à un dîner où l'on parlait d'une actrice française nouvelle, elle interrompit la conversation pour m'apostropher : « N'est-ce pas, Paul, que l'impératrice byzantine Zoé était une femme étrange ? » Une autre fois, elle demanda à un parent éloigné de feu son mari Nicolas Kounistchev, élève d'une école militaire, qui passait chez elle les vacances : « Que pensez-vous, Nicolas, de la situation des fellahs en Égypte ? »

Pour toute réponse, l'autre fit sonner ses éperons.

Je vois Maria Pétrovna presque tous les jours. Le plus souvent je m'ennuie avec elle ; mais je me sens attiré chez elle comme dans un havre calme, sûr, coutumier. Parfois nous passons ensemble des soirées entières à parler de poésie et d'amour et aussi des potins de la ville. Elle aime la musique et joue très volontiers les *Nocturnes* de Chopin, mais elle les joue avec tant de sentiment et si lentement qu'on ne les reconnaît plus, et quelquefois, par distraction, elle s'embrouille.

J'ai remarqué que, dans ses jours de mélancolie, elle joue *les Cloches du Monastère ;* aux premières notes de ce morceau lugubre, le sommeil me gagne. Maria Pétrovna n'admet que l'amour platonique. Avec ce Nicolas Kounistchev, dont je viens

de parler, il lui est même arrivé, l'an dernier, une histoire très caractéristique. Quand il fut promu officier, Maria Pétrovna prit grand soin de lui ; elle l'invitait sans cesse et organisait pour lui des soirées, malgré sa haine des réceptions. Je me réjouissais pour elle et pensais qu'après avoir médit toute sa vie de l'amour, elle était enfin amoureuse pour de bon. Mais voici la fin : un matin, on me remit ce billet laconique : « Mon cher Paul, venez me voir, j'ai à vous parler. » Je trouvai Maria Pétrovna dans les larmes et entourée de potions.

– Je vous ai prié de venir, commençât-elle d'une voix faible, parce que je vous crois un ami véritable ; vous n'imaginez pas combien il est triste de perdre ses illusions, et je suis tout à fait désillusionnée sur le compte de Nicolas : il ne m'a pas comprise !

– Mais qu'a-t-il fait ?

– Je ne puis vous le dire ; je ne puis dire qu'une seule chose : il ne m'a pas comprise !

Ne comprenant rien moi-même, je suis allé chez Nicolas. Celui-ci reçut d'abord mes questions assez froidement.

– Mais comprenez bien, Nicolas, lui dis-je, que je ne suis pas du tout venu faire une enquête ; à vrai dire, cette affaire ne me touche pas du tout ; seulement, comme ami de Maria Pétrovna et le vôtre, je veux faire cesser le malentendu qu'il y a entre vous. Qu'est-il arrivé ?

– Mais absolument rien, répondit-il en riant. J'ai passé toute la soirée chez ma tante ; tout le temps elle a joué des *Nocturnes*, puis on a servi à souper ; après, je ne sais trop pourquoi, j'ai peut-être baisé sa main une fois de trop, elle s'est fâchée et s'est retirée.

– Je suis persuadé que vous n'avez pas voulu offenser Maria Pétrovna ; mais néanmoins pourquoi ne lui présenteriez-vous des excuses ?

– Mais, si vous voulez, je suis prêt à en faire cent mille.

Aussitôt je me suis rendu avec le coupable chez Maria Pétrovna ; il s'excusa respectueusement et reçut son pardon ; mais de ce jour il cessa ses visites. Cette fois, il l'avait tout à fait comprise.

Aujourd'hui, Maria Pétrovna est venue me voir tout de noir vêtue et avec un visage d'enterrement. À ma vue, elle s'égaya.

– Mais, Paul, je ne vous trouve pas si mal que me l'a dit Féodor Féodorovitch.

Le docteur lui lança un regard très expressif, mais qui fut vain ; elle ne le vit pas ; seul je le remarquai.

– C'est vrai, Paul est un peu abattu ; mais regardez : il a des couleurs et, dans tous les cas, Féodor Féodorovitch, il me semble qu'il ne faut pas le traiter par des moyens violents ; on pourrait lui donner pulsatilla ou mercurius solubilis, qu'en pensez-vous ?

– Maria Pétrovna, vous savez ce que je pense de l'homéopathie, répondit très sèchement le docteur.

– Pardon, j'oubliais... Cependant je crois que pulsatilla ne peut pas faire de mal.

– Si elle ne peut pas faire de mal, elle ne peut pas faire de bien, et si elle peut faire du bien, elle peut aussi faire du mal, c'est *un cercle vicieuse de laquelle* vous ne sortirez pas.

– Féodor Féodorovitch, combien de fois vous ai-je dit que *cercle* est du masculin et qu'il faut dire *cercle vicieux* et non *vicieuse !* remarqua d'un ton de doux reproche Maria Pétrovna.

Le docteur, piqué d'avoir été repris pour son français dont il était entiché et surtout de l'allusion à l'homéopathie, annonça qu'il avait à voir sur l'heure un client gravement malade. Malgré mes instances Maria Pétrovna ne consentit pas à rester seule et partit en même temps. Peut-être redoutait-elle de ma part une incartade du genre de celle de Nicolas Kounistchev. D'ailleurs elle put donner de son départ un motif excellent, sa nièce. De cette nièce qui, depuis quelques jours, était sortie de pension, j'ai les oreilles rebattues. Elle s'est imaginé l'aimer beaucoup, bien qu'il y ait fort longtemps qu'elle ne l'ait vue. Elle dit à présent que sa nièce est charmante, elle l'appelle « l'enfant de mon cœur » et regrette beaucoup que je ne la connaisse pas encore. Moi, je ne le regrette nullement : ce doit être une pensionnaire blonde et sentimentale comme sa tante.

1er décembre.

Trois semaines ont passé déjà depuis le début de ma maladie. J'ai essayé une foule de mixtures et d'onguents ; à chaque remède nouveau le docteur m'assure que le remède a agi, et pourtant il ne lève pas les arrêts. Dans la soirée, quelques amis viennent me voir ; aujourd'hui, personne n'est venu, et c'est avec joie que je me remets à mon journal.

Pour établir le bilan de ma vie passée, il me faut d'abord définir l'homme. Ai-je été : bon ou mauvais, intelligent ou imbécile, heureux ou malheureux. Après avoir allumé un cigare, je me suis assis sur le divan et, pendant deux heures, j'ai réfléchi là-dessus. Ma conclusion a été qu'une question de ce genre est insoluble, même pour l'homme le plus sincère. Quand on tâche à se rappeler tout son passé, aussitôt se présentent avec netteté toutes nos bonnes actions : on a fait du bien à celui-ci ; on a

sauvé celui-là ; tel jour on pouvait faire une méchanceté et on s'en est abstenu. Le souvenir des mauvaises actions est beaucoup plus pâle. Si à votre conscience apparaît spontanément un acte absolument mauvais, cette fidèle compagne se fait aussitôt votre avocat ; elle a vite fait d'inventer toutes les excuses possibles, comme si l'aveu de votre culpabilité vous exposait à la déportation. C'est ce qui vient de m'arriver et qui m'arrive chaque fois que je me souviens d'Aliocha Okontzev... Mais ce sera pour une autre fois.

Il est encore plus difficile d'apprécier ses qualités que ses actes. Pour juger autrui, nous avons un dictionnaire entier de nuances où nous n'avons qu'à choisir. Sur trois hommes qui tiennent autant à leurs biens, du premier, qui nous est sympathique, nous dirons qu'il est économe, prudent ; du second, si nous ne l'aimons pas, qu'il est intéressé ; nous ne pourrons souffrir le troisième, c'est un ladre. La plupart des historiens se prononcent d'après leurs sympathies, ou, pour mieux dire, leurs caprices. Tout en respectant la vérité, ils peuvent traiter tel personnage de sévère ou de cruel, de bon ou de faible. Il va sans dire qu'en se jugeant soi-même pour sincère qu'on soit, on choisira les nuances les plus tendres. Cependant il en est qui ont à dessein présenté leur passé sous les couleurs les plus sombres. Des confessions de ce genre masquent mal l'orgueil de l'auteur. « Lecteurs, voyez à quel point je suis sévère pour mon passé et inférez-en quel héros je suis devenu. »

À demain.

2 décembre,

Suis-je intelligent ou bête ? On me demanderait à l'improviste de le dire de n'importe lequel de mes amis que je serais très embarrassé de répondre sur-le-champ. Je ne parle pas des hommes de génie, ni des purs idiots ; les uns sont d'ailleurs aussi rares que les autres. Il m'est encore plus difficile

de me prononcer sur mon compte. On se fait généralement de l'esprit les idées les plus différentes ; dans le monde, on dit le plus souvent d'un homme qu'il est intelligent quand il sait par cœur beaucoup de calembours français, ou qu'il critique tout le monde ; chez les savants, on tient pour intelligent celui qui a la patience ou le temps de lire la plus grande somme de choses inutiles ; pour les gens d'affaires, c'est celui qui est le plus retors. Dire de quelqu'un qu'il a de l'esprit ou que c'est une bête ne signifie absolument rien : cela dépend uniquement de l'état où l'on se trouve. J'ai dit, par exemple, que Maria Pétrovna, malgré ses distractions, n'est pas une sotte ; mais, quand je l'ai écrit j'étais de très bonne humeur. Mal disposé, je pouvais dire absolument le contraire, et je n'aurais pas été loin de la vérité. Hier, elle m'a envoyé des pilules homéopathiques avec la recommandation la plus sévère de n'en pas parler au docteur. Aujourd'hui, Féodor Féodorovitch est entré chez moi en me demandant :

– Eh bien, et la pulsatille vous a-t-elle réussi ?

– Qui vous a dit... ?

– Maria Pétrovna naturellement.

Pour moi, ce n'est qu'en logique que l'esprit donne sa mesure. Or, de ce point de vue je ne puis pas dire que je sois un sage. Souvent je n'ai pas fait ce que j'avais résolu, et néanmoins je puis jurer n'avoir jamais menti avec préméditation. Dans mon enfance, ma vieille tante Avdotia Markovna me grondait un jour pour une espièglerie : « Toi tu es sage, me dit-elle, mais ta tête ne l'est pas. » Je crois qu'elle avait raison.

J'appartiens à une vieille famille noble, conservatrice, et l'éducation autant que la vie militaires n'ont fait qu'aggraver mon conservatisme. Le principal, l'unique roman de ma vie, dont je parlerai plus tard me fit prendre ma retraite ; je

m’installai à la campagne où je fus choisi comme arbitre territorial.

Notre province était réputée pour la libéralité de ses arbitres, et parmi eux je fus l’un des plus libéraux. Comment cela s’est-il fait, je ne me chargerai pas de l’expliquer à présent ; mais, dans ce temps-là, toutes les opinions étaient mêlées jusqu’au ridicule ; chacun pouvait se dire ce que bon lui semblait. Dans mon enfance, on m’apprenait que le conservateur doit suivre les impulsions du gouvernement, et il arrivait que le gouvernement était plus libéral que la société. Notre gouverneur, jadis l’un des propriétaires les plus cruels, pleurait d’attendrissement au mot d’émancipation. Il est probable que si le gouvernement avait décidé de remettre les paysans en esclavage, ses larmes auraient coulé encore plus abondamment.

Étais-je absolument sincère ? Oui et non, comme dit une dame de ma connaissance, qui veut donner à entendre qu’elle sait tout, mais sans se mettre dans l’embarras.

Il m’arrivait de m’abandonner à de graves réflexions. Prenons, pensais-je, mon oncle Platon Markovitch : jusqu’à l’âge de soixante-dix ans, il fut le plus parfait honnête homme qu’on pût voir, les paysans l’adoraient ; mais il est du vieux temps, il lui est difficile de se faire aux idées nouvelles : il a peur de la ruine pour ses enfants ; qu’y a-t-il donc d’extraordinaire qu’il défende de son mieux ses intérêts ? peut-on dire qu’il soit malhonnête ? Mais ces réflexions étaient étouffées par le bruit des assemblées générales, les articles de journaux et surtout par la mode, et nous étions la terreur de la province et ne faisions pas de différence entre les hommes comme Platon Markovitch et les vrais suppôts du servage. Cette conduite passionnée et évidemment injuste était peut-être nécessaire pour le rôle historique que nous avions à jouer, et, quand il fut fini, nous descendîmes de scène, et je retournai tout naturellement dans le cercle ancien des hommes et des idées. L’année dernière, j’ai rencontré à Pé-

tersbourg quelques anciens terroristes avec lesquels j'avais gardé des relations amicales. Nous convînmes de dîner ensemble au restaurant. Il y eut tout d'abord un peu de gêne ; mais, sous l'influence du vin et des vieux souvenirs, cette sensation se dissipa et, à la fin du dîner, on discourut des « planteurs », de « la lutte contre les planteurs », et l'on brandit combien de mots jadis terribles, maintenant sans vertu. Pour quelques heures encore nous nous crûmes redevenus des kalifes.

Cette fois étais-je sincère ? Je vous répondrai encore comme cette dame de ma connaissance : oui et non. Les idées que ces mots représentent sont depuis longtemps passées de mode ; autrefois ils suscitaient en foule des conceptions neuves, la rupture de tout le passé ; ce n'est plus à présent que des clichés.

6 décembre.

Passons à une autre question : ai-je été heureux ou malheureux ? D'un point de vue ordinaire, sans doute j'ai été très heureux, parce que j'ai de la fortune et ce qu'on est convenu d'appeler une situation dans le monde. Mais l'argent n'est qu'un bien négatif, et il en est comme de la santé : on ne le désire que quand il manque. Selon moi le bonheur ne dure qu'un moment ; dès que l'homme a obtenu ce qu'il désire, il n'en veut déjà plus, et le plus souvent ce moment est encore empoisonné par l'immixtion des amis ou des ennemis, ce qui est à peu près la même chose.

Où sont nos amis ? où, nos ennemis ? La véritable amitié, fondée sur de longs rapports, sur l'affection et l'estime réciproques, est rare dans le monde, et ces relations dans lesquelles on se traite d'amis ne nécessitent ni l'estime, ni l'affection. En français, il n'y a qu'un mot pour désigner les vrais amis et les autres ; en russe, il y a deux mots : *drouzia* et *priateli.* La nuance a une grande importance : les *priateli* sont des hommes

qui croient de leur devoir de fouiller dans votre âme et dans votre vie, qui, chaque fois qu'ils vous rencontrent, expriment une grande joie, et sont très peu attristés s'il vous arrive une peine. J'ai remarqué que les relations *des priateli* naissent beaucoup plus souvent de vices communs que de vertus communes ; les vertus ou les talents communs excitent la rivalité, c'est-à-dire l'envie. L'homme qui se reconnaît un vice est très heureux de le rencontrer chez d'autres hommes, et il est porté à le trouver charmant pour se justifier soi-même.

L'hostilité entre les hommes naît parfois du choc des intérêts communs : c'est l'hostilité naturelle, celle de deux chiens pour un os jeté entre eux. Mais souvent les causes de l'hostilité sont aussi légères et aussi accidentelles que celles de l'amitié. Dans une maison amie, vous rencontrez pour la première fois monsieur N. N., et vous dites devant lui que la cantatrice Solfegio chante faux. Si N. N. se taisait ou était de votre avis, peut-être deviendriez-vous, vous et lui, pour toute la vie, des *priateli ;* mais N. N. est amoureux de la cantatrice Solfegio et vous contredit assez durement. Vous êtes étonné du ton de votre contradicteur et vous ripostez par quelques pointes qui cependant n'excèdent pas les limites de la courtoisie. C'en est assez : N. N. est devenu votre ennemi mortel ; il surveille chacune de vos phrases, remarque vos faiblesses, et peut-être ne reculera pas devant la calomnie. Combien de fois une hostilité aussi puérile trouble-t-elle les sphères les meilleures, les plus intelligentes ! Voici un écrivain, X, très connu et fort estimé, qui a écrit un article sur la Commune ; un autre écrivain, Z, non moins estimé, n'aime pas la Commune et discute l'article de X, en exprimant toutefois sa parfaite estime pour le mérite de l'auteur. Cependant X prend mal la critique et, dans sa réponse, écrit que Z n'a, pour discuter la question, aucune compétence. Alors Z convainc X d'une erreur de citation. La polémique s'échauffe de plus en plus et, à la fin, amène X à faire allusion à la situation très fausse de la femme de Z ; Z, à son tour, donne clairement à entendre que X a reçu des coups le jour de l'inauguration d'un éta-

blissement quelconque. Or, dans ces articles, à l'étonnement et à l'indignation du public, il n'est plus question de la Commune. Mais que dis-je, le public ne s'étonne nullement, n'est point indigné ; la majorité s'intéresse beaucoup moins à la Commune qu'à la correction infligée à X ou aux aventures de la femme de Z. Me voilà aussi loin de mon sujet que X et Z. En revenant à la question du bonheur, de nouveau je me rappelle, malgré moi, cette époque à laquelle j'ai déjà fait allusion : époque d'activité fiévreuse et de bonheur fou qui a empoisonné le reste de ma vie. Demain je tâcherai de raconter cette histoire, qui peut fournir des réponses à quelques-unes des questions que je me suis posées.

7 décembre.

Aliocha Okontzev était mon plus proche voisin, mon parent éloigné et mon meilleur ami d'enfance et d'adolescence. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus sympathique ; c'était, avec de l'esprit et du plus original, le cœur le plus tendre, le plus doux, le plus ingénument confiant. À vingt-trois ans, il épousa une jeune fille de Moscou, de famille noble et riche. Jamais je n'oublierai ma première rencontre avec Hélène Pavlovna.

Je venais de prendre, au régiment, un congé de trois mois et me rendais à Vassilievka pour arranger des affaires relatives à l'émancipation. En passant à Moscou, j'entrai au restaurant Troïtzky, et là, au fond de la salle, près de l'orchestre, j'aperçus Aliocha en compagnie d'une gracieuse jeune femme. Il se jeta à mon cou et me présenta sa femme.

– Vois-tu, Lili, disait-il avec une vraie joie, tu as eu sans doute le pressentiment que nous le rencontrerions ici ; ce n'est pas pour rien que tu prenais tant d'intérêt à mes récits. Imagine-toi, Pavlik, qu'hier toute la journée, elle m'a demandé de déjeuner aujourd'hui au restaurant. Je ne pouvais comprendre pourquoi cette fantaisie lui était venue.

– Je n'avais aucun pressentiment, répondit-elle en souriant, mais je n'avais jamais entendu d'orchestre comme celui-ci, et depuis longtemps déjà je m'étais promise de déjeuner au restaurant aussitôt mariée.

Le déjeuner fut très gai. Je me rappelle qu'au premier abord la beauté d'Hélène Pavlovna ne fit pas sur moi grande impression ; je fus seulement surpris de son regard étrange, mystérieux et fixé à distance ; ses yeux verts semblaient poser une question à laquelle nul ne pouvait répondre. Après le déjeuner, la fantaisie lui vint d'aller chez un photographe faire faire le portrait de notre groupe en souvenir de cette rencontre. Naturellement nous avons acquiescé à son désir ; et ce groupe, que j'ai appelé prophétique, demeure chez moi le seul monument du passé. Le même soir, nous quittions Moscou pour la campagne. Nos propriétés n'étant distantes que de quatre verstes, nous nous vîmes tous les jours. Deux mois plus tard, je commençai à remarquer que le regard mystérieux s'arrêtait longuement sur moi.

Que je fusse amoureux d'Hélène Pavlovna, rien d'étonnant ; mais pourquoi m'aima-t-elle ? C'est encore pour moi une énigme. Aliocha était beaucoup mieux que moi physiquement et sous tous les autres rapports, je n'ose même pas me comparer à lui… Et notre aventure commença six mois à peine après son mariage.

Plus tard, quand je songeais à ma conduite d'alors, je me consolais à la pensée d'avoir lutté longtemps contre mes sentiments. Hélas ! je dois avouer que, si j'ai lutté, ce ne fut pas avec beaucoup de persévérance. Si j'eusse été absolument honnête, je serais parti sans attendre la fin de mon congé, mais je ne partis pas… puis je fis renouveler mon congé… puis je donnai ma démission et acceptai les fonctions d'arbitre. Je passai deux années à la campagne ; et ces deux années sont l'époque la plus in-

téressante et la plus honteuse de toute mon existence. Ma vie était remplie : je ne la donnais pas toute à Hélène Pavlovna ; mes devoirs d'arbitre occupaient plus de la moitié de mon temps ; l'amour était plutôt pour moi un repos, une distraction. Ainsi je n'ai pas même l'excuse de la passion.

Les Okontzev passèrent l'hiver au chef-lieu ; je louai un pavillon dans la cour de la maison qu'ils occupaient, et je venais chez eux chaque fois que j'étais libre. Je ne puis dire que ma conscience fut toujours tranquille ; parfois je ne pouvais regarder sans effroi le bon et confiant Aliocha ; mais cette conscience même de la profondeur de mon crime et la crainte perpétuelle d'être surpris donnaient à notre intrigue un charme particulier, mauvais.

À la fin de l'hiver suivant, Aliocha prit froid et tomba gravement malade. Hélène Pavlovna demeura à son chevet et, avec un dévouement admirable, remplit ses devoirs de garde-malade.

Mais quand Aliocha fut mieux, elle ne put cacher son désappointement, qui s'accrut quand le docteur décida qu'il fallait qu'Aliocha allât pour un an dans les pays chauds. Le laisser aller seul, Hélène Pavlovna ne le pouvait pas, et se séparer de moi lui semblait impossible ; en vain, je jurais que j'irais les rejoindre l'été : elle était inconsolable. À la fin d'avril, Aliocha étant en état de supporter le voyage, le départ fut fixé au commencement de mai. Le jour venu, je restai très tard chez les Okontzev. La soirée était si chaude que la porte du balcon était restée ouverte et qu'Aliocha respirait avec plaisir l'air pur du printemps. Hélène Pavlovna était très animée et causait gaîment du voyage prochain, tout en préparant des remèdes pour son mari, et avec un sourire elle me dit qu'il était l'heure de partir. J'avais déjà franchi la porte quand Aliocha me rappela : « Tu vois, Pavlik, dit-il eu me serrant fortement la main, je voulais te dire... Tu ne peux t'imaginer comme je suis heureux de pouvoir partir, mais je suis ennuyé de me séparer de toi. Donne-moi la parole de ve-

nir chez nous cet été. » Les plus amers reproches m'eussent moins impressionné que ces paroles amicales. Quelque chose m'oppressait le cœur ; le vague pressentiment d'un malheur me tint éveillé : ce ne fut qu'au matin que je m'endormis d'un sommeil lourd, troublé.

Je fus éveillé par la nouvelle de la mort d'Aliocha. Le docteur perdit absolument la tête devant cette fin imprévue ; mais il finit par décider qu'elle était due à une rechute et se tranquillisa. On attribua la cause de la rechute à la porte ouverte du balcon. Toute la ville assista au service ; chacun fut frappé de la profonde douleur d'Hélène Pavlovna. Il ne me venait pas en tête de douter de sa sincérité, car moi-même je souffrais cruellement de douleur et de honte ; à l'enterrement, elle se frappa la tête contre le cercueil et tomba évanouie sur les marches du catafalque.

Je ne savais pas s'il était convenable de lui faire visite le jour même ; mais elle me tira d'embarras en m'écrivant qu'elle m'attendrait à neuf heures. Je la trouvai pâle, mais calme, vêtue d'une robe neuve, blanche, garnie de dentelles. Elle m'aborda par ces paroles : « Quel bonheur que tout cela soit enfin fini ! » Et avec un sourire elle me tendit la main.

Je fus si étonné de ces paroles, de ce sourire, qu'il me fut impossible de prononcer un mot. Soudain une lueur sinistre éclaira les ténèbres où se débattait ma pensée : Hélène Pavlovna avait empoisonné Aliocha. Au moment même, elle prononça en français une phrase dont le sens était qu'aucun acte ne fait hésiter la femme qui aime, tandis que l'homme (je me rappelle qu'elle disait : vous autres) ne pense pas même à apprécier son sacrifice.

Si aujourd'hui Hélène Pavlovna avait à répondre en justice de l'empoisonnement de son mari et que je fusse du jury, en conscience je ne pourrais la déclarer coupable ; mais, dans ce

jour terrible, la phrase qu'elle prononçait coïncidait si bien avec ma pensée qu'il ne me resta pas l'ombre d'un doute. Je voulais me jeter sur elle, lui arracher l'aveu : je voulais courir et demander l'exhumation et l'autopsie du corps d'Aliocha ; mais je n'en fis rien, je ne songeai qu'à moi, et, prétextant un mal de tête, je quittai Hélène Pavlovna en lui promettant de revenir le lendemain matin. Il me semble qu'en lui disant adieu je la baisai au front.

Le lendemain matin, au lever du soleil, je me rendais à Vassilievka. J'arrangeai en hâte mes affaires et partis pour l'étranger.

– Pendant quatre ans, je voyageai en Europe sans trouver nulle part la tranquillité. La pensée que j'étais, bien qu'indirectement, l'assassin d'Aliocha, me suivait partout.

Au commencement, Hélène Pavlovna m'écrivit, me suppliant de revenir, puis elle m'accabla de reproches. Je ne lui répondis pas. Je crois que si elle s'était présentée à moi avec son sourire énigmatique, je me serais jeté à ses pieds et aurais cru chacune de ses paroles ; mais ces lettres dures, fâchées, ne faisaient que fortifier mes soupçons ; elle n'y a jamais fait allusion ; peut-être jusqu'ici les ignore-t-elle...

Enfin le temps passa. Je rentrai en Russie, m'installai à Pétersbourg, repris du service, m'inscrivis au club. Ce fut le commencement de cette vie oisive, mondaine, où un jour après l'autre passe sans apporter ni joie ni douleur, où l'esprit et la conscience s'assoupissent au bruit monotone des petites rivalités et des petites vanités.

Je ne suis allé qu'une fois à Vassilievka, à la nouvelle d'une grave maladie de ma mère. Je n'y ai plus trouvé Hélène Pavlovna, et j'ai appris que, deux ans après la mort d'Aliocha, elle s'était remariée avec un comte polonais, et que, bientôt après,

veuve une seconde fois, elle s'était installée dans ses nouveaux domaines de Pologne.

Pendant quinze ans, je n'entendis plus parler d'elle. Au commencement de l'hiver dernier, j'étais à une matinée chez la princesse Kozielskaïa et m'apprêtais à partir, quand on annonça la comtesse Zavolskaïa. « C'est une vieille amie de Moscou, expliquait la maîtresse de maison ; nous sortions ensemble. Dieu ! qu'elle a été belle ! Maintenant, elle mène ses filles dans le monde. » On vit entrer une dame en robe noire, au visage jaune, aux yeux éteints, sans aucune trace de beauté ; deux jeunes filles l'accompagnaient, très élégamment vêtues. « Chère Hélène, quel bonheur de vous voir ! » prononçait emphatiquement la princesse en roulant son gros corps à la rencontre des visiteuses. Au son de la voix de la dame en noir, je tressaillis : c'était la voix d'Hélène Pavlovna. La princesse la présenta à ses hôtes. Arrivée devant moi, Hélène Pavlovna me toisa d'un regard rapide, et, sans me tendre la main, s'adressant à la princesse, elle dit : « Nous nous connaissons de longue date, Monsieur était très lié avec mon premier mari. »

Depuis, j'ai souvent rencontré dans le monde Hélène Pavlovna, et son attitude à mon endroit a toujours été froide jusqu'à l'impolitesse.

Une fois, à une soirée chez la même princesse Kozielskaïa, je me trouvai par hasard avec elle à une table de jeu. Au commencement, tout alla bien ; mais, quand il lui fallut jouer avec moi, elle appela un vieux général et lui remit son jeu en disant qu'elle était fatiguée.

Sa fille cadette, qui est du second lit, n'est pas jolie, bien qu'elle rappelle un peu Hélène Pavlovna dans sa jeunesse ; mais l'aînée est charmante ; par son visage et ses manières, elle est tout le portrait d'Aliocha. Souvent j'ai voulu l'approcher et faire

plus ample connaissance ; mais, probablement sur l'ordre de sa mère, elle affecte de regarder dans le vide.

Enfin ! j'ai raconté brièvement mon roman. Peut-on à ce sujet parler de bonheur ? Dans toute cette histoire, ma conduite ne fut ni honnête ni sage. Je pourrais me justifier en disant qu'à ma place beaucoup auraient fait comme moi ; mais est-ce une justification ?

20 décembre.

Hier, après être resté enfermé cinquante jours, j'ai enfin recouvré ma liberté. Ma première sortie a été pour l'arbre de Noël de Maria Pétrovna, dont j'entendais parler depuis plus d'un mois.

Comme je l'ai déjà dit, Maria Pétrovna a horreur des grandes réceptions, car elle pense que tout le monde s'ennuie chez elle (elle en juge d'après ce qu'elle éprouve elle-même à s'occuper d'hôtes qu'elle connaît peu). Elle ne peut réprimer un bâillement nerveux, et même se traite pour cela par l'homéopathie, mais sans succès. On dit qu'une fois, étant au petit salon, avec trois dames dont les filles dansaient dans le grand, elle s'endormit complètement. Elle s'est décidée à faire cet arbre pour sa nièce, ce qui prouve combien elle l'aime déjà.

Je me suis tellement habitué, ces temps-ci, à la solitude et à une lampe à abat-jour sombre qu'en entrant chez Maria Pétrovna je fus ébloui par l'éclat des bougies et la foule des invités.

Il y avait beaucoup d'enfants, de tout âge, mais encore plus de grandes personnes. À la porte du salon, comme *memento mori*, se tenait mon médecin en habit à la dernière mode, en cravate de soie blanche ; sur sa poitrine brillait en guise de bouton un énorme diamant, – faux, sans doute. Il me regarda de la

tête aux pieds, et, me frappant sur l'épaule, il me dit d'un ton protecteur :

– Eh bien, eh bien ! Mais surtout ne prenez pas de glace.

Je suis arrivé à grand'peine jusqu'à Maria Pétrovna. Elle semblait non pas ennuyée, mais mélancolique. Je lui en demandai la raison.

– Ah ! Paul, vous savez comme j'aime les enfants, et Dieu m'a privée de ce bonheur. Que donnerais-je pour que tous ceux-là soient à moi !

– Ce serait bien tant pis pour vous, Maria Pétrovna : vous auriez au moins cent cinquante ans.

– Vous avez toujours le mot pour rire. Comment trouvez-vous ma nièce ?

– Je ne l'ai pas vue.

– Est-ce possible ? Je vais vous la présenter tout de suite. Michel, cherchez Lydia, je vous prie, et me l'envoyez.

Michel Kozielsky, un grand et beau page, au visage gai et souriant, partit à la découverte.

Le moment d'après, accourut vers nous une fillette très jolie, au nez retroussé et aux yeux noirs provoquants. Ses dix-sept ans n'en paraissaient pas quinze. Ce fut pour moi une surprise comme si j'avais gagné à l'arbre de Noël. Je ne pouvais m'imaginer que Maria Pétrovna eût une nièce aussi charmante. Son visage rose respirait la joie ; elle prit un air sérieux et me salua avec cérémonie ; mais elle ne put se contenir longtemps et éclata de rire.

– Je vous connais depuis longtemps. Chez tante, il y a beaucoup de vos portraits, et vous ressemblez beaucoup à Kostia.

– Quel Kostia ?

– C'est mon oncle. Je l'appelle Kostia parce que je l'aime beaucoup. Voulez-vous un bonbon ? Ceux-ci ne sont pas fameux. Je vais vous chercher des chocolats.

– Lydia Lvovna, vint dire Michel Kozielsky, la baronne arrive avec ses filles.

Lydia prit de nouveau une mine sérieuse, comme il convient à une maîtresse de maison, et gravement se dirigea vers la baronne.

Mais, en passant, elle attrapa un gros garçon en veston blanc et lui posa sur la tête un bonnet en papier vert. Et moi, le docteur me prit pour me présenter à son épouse. En général, le docteur est sans façons, et il tient à faire voir par tous les moyens qu'il est intime dans la maison ; il parlait très haut et naturellement français. Il a soigné, il n'y a pas longtemps, une cocotte française et a appris d'elle l'argot de Paris ; dans tous les coins du salon, on entendait sa voix : « Couci, couça, Madame... En voilà une gaffe par exemple ! » Mais cela ne l'empêchait pas de se tromper sur les genres et de dire : « l'arbre est très belle ». Diable de genres ! il n'arrive pas à s'en tirer : c'est le tendon de cet Achille. Son épouse est une petite femme très modestement habillée et tout à fait nulle. À ses côtés accouraient à tout instant deux fillettes aux longs cheveux blonds qui apportaient des bonbons, des oranges et des petits objets de l'arbre et mettaient tout cela dans un réticule en soie. À peine avais-je échangé quelques mots avec ma nouvelle connaissance que Lydia était devant moi, tenant un petit bonnet de papier rose à la main. Une foule de jeunes personnes s'arrêtaient à deux pas d'elle.

– Voilà Sonia Kozielskaïa (elle baissait la tête et me regardait malicieusement), Sonia Kozielskaïa qui dit que je n'oserai pas vous mettre ce petit chapeau ; j'ai dit que si. Vous ne vous fâcherez pas ?

– Nullement, si cela vous fait plaisir.

– Oh ! comme vous êtes bon. Tante disait vrai. Mais non : ce ne serait pas convenable, et miss Take me gronderait.

– Qui est miss Take ?

– Comment, vous ne connaissez pas miss Take ! C'est ma gouvernante ; elle est très sévère. Il vaut mieux que je vous apporte une glace.

– Je vous remercie ; mais le docteur m'a défendu de manger des glaces.

Le docteur sembla réfléchir et dit :

– Ce n'est rien ; devant moi, on peut.

Lydia courut chercher une glace et, à la grande joie de la jeunesse, mit sur sa tête le petit bonnet rose, que, par politesse, elle avait appelé le petit chapeau.

– Lydia Lvovna, lui dis-je, en prenant de ses mains la petite tasse de liquide rose qui avait dû être de la glace, vous me gâtez tant aujourd'hui que je me crois aussi le droit de vous apporter des bonbons ; quels sont ceux que vous préférez ?

– Les fondants roses.

Dans sa robe rose, avec le bonnet rose sur la tête et ses joues roses, elle-même ressemblait à une fleur rose ou à un bonbon rose.

À onze heures, l'arbre de Noël étant dépouillé, on emmena les petits enfants, et les grands se mirent à danser.

Les danses ne cessèrent pas d'un moment, et l'animation était telle que, cette fois, Maria Pétrovna ne pouvait dire qu'on s'ennuyât chez elle. Je fis avec Lydia deux tours de valse, puis elle me dit :

– Savez-vous que vous dansez très bien, beaucoup mieux que tous les jeunes... excepté Michel.

– Lydia Lvovna, pourquoi me faites-vous de la peine ? Suis-je un vieillard ?

– Non, vous n'êtes pas un vieillard ; mais cependant vous êtes âgé.

– Prouvez que vous ne me prenez pas pour un vieillard et dansez une mazurka avec moi.

Lydia n'avait pas eu le temps de me répondre, que l'insupportable docteur se mêlait à notre conversation.

– Non, mon cher, laissez cela ; il est temps de rentrer ; en voilà assez pour la première fois ; vous ne pouvez pas danser la mazurka ni souper.

Je protestai timidement ; mais le docteur fut inexorable.

– Regardez-vous dans la glace. À quoi ressemblez-vous ?

Il fallait obéir. En traversant la salle à manger où il n'y avait personne, je m'arrêtai devant une glace, et qu'y ai-je vu ? j'y ai vu un visage très jeune, très animé, ne ressemblant à personne qu'à Pavlik Dolsky qui, toute sa vie, a soupé et a dansé la mazurka.

Je suis rentré très content de ma soirée ; mais la fatigue sans doute, car j'ai déjà perdu l'habitude de sortir, m'empêcha longtemps de m'endormir. Vers le matin, je rêvai que je mangeais un fondant rose.

28 décembre.

Après deux jours passés à la maison, j'ai été aujourd'hui dîner au club. J'étais curieux de voir si l'on me trouverait changé. La première impression fut bonne. Chez le portier je rencontrai le gros Vaska Touzemtzov qui prenait sa pelisse.

– Ah ! bonjour, Pavlik, pourquoi n'es-tu pas venu, depuis si longtemps ?

– J'ai été malade près de deux mois.

– Malade ! Je te crois malade... Mais regarde-toi donc. Avec ce teint de sang et de lait ! Bah ! flirter, c'est ton affaire. Où dînes-tu ?

– Au club, et toi ?

– Ma femme m'a demandé de dîner à la maison ; nous avons du monde. Monte dans ma voiture ; tu dîneras avec nous : ma femme sera très contente ; que feras-tu ici ?

– Non, merci ; c'est impossible aujourd'hui.

– Eh bien ! comme tu voudras.

Deux suisses coururent mettre Vaska en voiture, et moi, encouragé par ces paroles, je montai quatre à quatre l'escalier, étouffant, presque privé de souffle. En même temps, du salon de lecture, montait « le vieux et très estimé » administrateur André Ivanovitch. Lui aussi me demanda pourquoi je n'étais pas venu au club depuis si longtemps, et je dus lui conter par le menu toute l'histoire de ma maladie. André Ivanovitch m'écouta avec beaucoup de sollicitude, puis il hocha la tête et prononça en aparté :

– Oui, c'est admirable, non moins que le cas de Stépan Stépanovitch qui vit jusqu'à présent.

Stépan Stépanovitch est un vieillard de plus de quatre-vingts ans, paralysé depuis deux ans.

Pourquoi ce rapprochement ?

Le triste état d'esprit dans lequel m'avait fait tomber cette aimable comparaison se dissipa peu à peu pendant le dîner. Tout le monde m'accueillait aimablement, le dîner était excellent, les conversations très animées. Les vieillards se rappelaient le passé, et, comme ma mémoire est riche de souvenirs et d'anecdotes, je m'animai beaucoup aussi et parlai beaucoup. Mais, cette fois encore, André Ivanovitch vint tout gâter. À la fin du dîner, s'adressant à moi, il me demanda avec le plus gracieux sourire :

– Vous, Pavel Matvéitch, qui connaissez tant d'hommes célèbres, dites-moi, s'il vous plait, si vous ne vous êtes jamais rencontré avec notre grand historien Karamzine ?

Je voulais répondre : « Non, je n'ai pas rencontré Karamzine ? mais j'ai tutoyé Lomonossov », mais je m'abstins : mon ironie eût été perdue.

Karamzine était mort vingt ans avant ma naissance, comment aurais-je pu me rencontrer avec lui ? C'est surprenant comme les vieillards perdent jusqu'à la notion de la chronologie. Le soir, en jouant au whist, je fis quelques grosses fautes. Pourquoi ? probablement parce que je n'avais pas joué depuis longtemps ; ou peut-être suis-je en effet semblable à Stépan Stépanovitch, qui, depuis dix ans déjà, est si vieux qu'on ne lui compte pas ses renonces.

3 janvier.

La maison de Maria Pétrovna est tout à fait méconnaissable. Auparavant, c'était un abri calme ; maintenant, grâce à la présence de Lydia, c'est un bazar mondain. Il y a toujours les trois princesses Kozielsky : Sonia, Véra et Nadia ; Sonia (deuxième) Zebkina ; Sonia (troisième)... j'ai oublié son nom ; la cousine Katia, la cousine Lise, et encore des demoiselles « dont Dieu seul sait les noms », des pages, des lycéens, de jeunes officiers ; tout ce monde remplit de vacarme l'hospitalière maison de Serguevskaïa.

À la tête de toute cette jeunesse est Michel Kozielsky, évidemment amoureux de Lydia et qu'on appelle son adjudant.

Maria Pétrovna a définitivement cessé de penser que chez elle tout le monde s'ennuie, et une fois même elle a dit sans y prendre garde : « Mais il paraît que cette jeunesse s'amuse chez moi ! »

Lydia est très charmante avec moi, et très charmante en général. J'ai commandé quelques livres de fondants roses, je les ai fait mettre dans une boîte rose en forme de bonnet et je les lui ai apportés pour le nouvel an.

Au premier moment, elle a été ravie du cadeau, qu'elle courut montrer à miss Take ; mais elle est revenue l'air presque attristé :

– Je vous ai cru si bon et je vois à présent que vous êtes très moqueur. Vous m'avez apporté cette bonbonnière pour me rappeler ma sottise à l'arbre de Noël ; n'est-ce pas ?

– C'est vrai, mais cependant je n'ai pas du tout voulu vous fâcher ; plaisanterie pour plaisanterie, voilà tout, et si j'ai pu vous fâcher, Lydia Lvovna, pardonnez-moi.

– Mais je ne suis pas fâchée ; je saurai seulement que vous êtes malicieux. Peut-on vous appeler Pavlik ?

– Sans doute, et moi je vous appellerai Lydia.

– Je veux bien. Maintenant voulez-vous faire un tour de valse avec moi ?

– Qu'as-tu, Lydia, interrompit Maria Pétrovna, comment peut-on danser sur le tapis et sans musique ?

– Cela ne fait rien, tante. Pavlik danse admirablement.

– Non non, c'est bête ; d'ailleurs, en général, tu te permets bien des choses… Paul n'est pas un gamin pour faire tes caprices.

Hélas ! bien que je ne sois pas un gamin, je déposais déjà mon chapeau, déjà j'étais debout, et j'eusse satisfait au caprice de Lydia, si, à ce moment, n'étaient accourus au salon Sonia Zebkina, la cousine Katia, deux gouvernantes et trois officiers. Toute cette foule, nous saluant à la hâte, disparut au salon.

– Quelle bonne et charmante enfant ! dit Maria Pétrovna ; mais, Paul, vous la gâtez trop, et il y en a tant qui la gâtent.

22 février.

En dépit des appréhensions et des avertissements de mon spirituel Esculape, je me porte mieux que jamais. Je passe toutes mes journées chez Maria Pétrovna, et je me sens aussi jeune que Michel Kozielsky. Parfois il me semble que je suis encore page, que je n'ai jamais été ni officier, ni arbitre, ni chambellan, que tout cela n'est qu'un rêve absurde dont je viens de m'éveiller.

Lydia est de plus en plus charmante et gentille ; elle a fait de moi son second adjudant et je suis heureux de faire ses commissions. Mon rôle consiste à prendre des loges, organiser des parties de plaisir, attendrir Maria Pétrovna quand il y a une permission délicate à obtenir. Le cercle de mes connaissances est tout à fait changé. Je fais des visites à la mère de Sonia Zebkina et au père de la cousine Katia. Surtout je suis très lié avec toutes les gouvernantes. Grâce à celle de la cousine Lise, je me suis fait inscrire à une société de bienfaisance de Lausanne ; et pour la gouvernante de Sonia troisième (j'oublie toujours son nom), j'ai commencé à collectionner des timbres-poste. Même la glaciale miss Take aux longues dents veut bien se dégeler un peu pour moi et me confier ses secrets de famille ; il est vrai que je garde pour elle des bouts de cigare qu'elle envoie chaque mois en Angleterre par l'intermédiaire de son ambassade. De mes anciennes connaissances je ne fréquente plus que la princesse Kozielskaïa. Hier, j'ai dansé chez elle ; il y avait un bien joli bal blanc ; inutile de dire que Lydia était la reine du bal et qu'elle mena tout. Sur son ordre, je me suis occupé des danses, et je puis dire sans vanité que je m'en suis très bien tiré, selon la mode du bon vieux temps ; c'était autrefois ma spécialité. Comme la cousine Lise est très laide et reste souvent sans cavalier, j'ai dû danser avec elle deux quadrilles consécutifs, mais j'ai

dansé la mazurka avec Lydia. On ne s'arrête pas de l'inviter, et c'est à peine si je pouvais lui parler, mais je suivais chacun de ses mouvements, et j'étais heureux de la voir revenir vers moi aussitôt libre. La soirée a été tout à fait réussie ; mais, en prenant congé de moi, la princesse Kozielskaïa m'a étonné par trop de reconnaissance pour mon concours. « Merci, merci, cher Pavlik, répéta-t-elle plusieurs fois, vous avez dansé comme un ange ; laissez-moi vous embrasser pour cela. » Et elle appuya sur mon front ses lèvres grasses. C'est fort aimable à elle, mais c'est trop : qu'y a-t-il de singulier à ce que j'aie dansé au bal ? En même temps que moi sont sortis deux officiers de la garde et elle ne les a pas du tout remerciés ! En général, les conceptions de la princesse sont étranges : « Vous avez dansé comme un ange ! » Où a-t-elle lu que les anges dansent ?

4 mars.

Dix jours seulement sont passés depuis que j'ai écrit la dernière page de mon journal, et tout est changé. De nouveau je recommence à tousser et je ne dors plus la nuit ; je suis tracassé par la bile, ma vivacité disparaît et mon âme souffre. Pourquoi tout cela, je ne sais, peut-être parce que :

Le chagrin est tenace et long,
Mais la joie est volage et brève,

comme l'écrivit un diplomate allemand sur l'album de Maria Pétrovna.

J'ai surtout mal dormi la nuit dernière, et ce n'est pas étonnant. Hier, il avait été convenu que nous irions le soir en troïka aux environs et ensuite que nous viendrions prendre le thé chez les Zebkine. J'arrivai à huit heures, tout le monde était là ; trois troïkas attendaient au perron.

– Comment ! vous aussi vous en êtes ? me demanda Maria Pétrovna. Je crois que ce n'est pas raisonnable... avec votre toux ; restez donc avec moi ; dans la dernière Revue, il y a un ar-

ticle très intéressant sur les ducs de Bourgogne : lisez-le-moi ; vous lisez si bien !

Sans doute je n'aurais pas suivi le conseil si sage de Maria Pétrovna si Lydia, m'appelant à l'écart, ne m'eût plutôt chuchoté que dit : « Mon cher Pavlik, restez avec tante, elle s'ennuie beaucoup toute seule, nous serons bientôt de retour. » Sans rien dire, j'ai installé Lydia dans le traîneau et suis revenu au petit salon où, sous la lampe, s'étalaient déjà deux livraisons saumon.

Je fis un inventaire rapide de l'histoire des ducs de Bourgogne : elle remplissait cinquante pages de la première livraison et soixante de la seconde.

– Maria Pétrovna ! m'écriai-je effrayé, nous n'arriverons pas seulement à lire aujourd'hui la première partie.

– Mais si, Paul, nous lirons les deux, car je veux attendre Lydia, et l'on danse, je crois, chez les Zebkine.

Ce me fut un nouveau coup. Pourquoi Lydia m'avait-elle caché qu'on danserait, et m'avait-elle promis d'être bientôt de retour ?

Et la lecture commença.

Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais lu rien de plus ennuyeux que cet article ; en comparaison, le compte rendu annuel de la Société économique semblera un roman frivole.

Je lus pendant deux heures, mais je ne pus faire davantage. Je commençai par sauter des lignes, puis une demi-page et, voyant que cela passait sans réprimande, je sautai d'un coup dix-huit pages, si bien que de tous les actes héroïques de Charles le Téméraire, Maria Pétrovna sait seulement qu'il est mort, mais demeure persuadée qu'elle a tout entendu.

Au commencement, elle interrompait la lecture pour s'exclamer d'admiration ; ensuite elle ferma les yeux et parut dormir. Enfin, à un moment donné, je sentis que le tome allait tomber de mes mains : il me semblait que Maria Pétrovna jouait *les Cloches du Monastère.*

Je m'arrêtai, elle ouvrit les yeux.

– Décidément on danse chez les Zebkine ; il vaut peut-être mieux remettre la lecture à demain soir.

Je ne me fis pas prier, je m'élançai dans la rue. Ma voiture n'était pas là ; je partis à pied. La neige tombait à gros flocons, je me mouillai les pieds et me sentis froid jusqu'aux os.

5 mars.

Hier j'ai écrit que je ne sais pas pourquoi tout est changé, mais j'ai menti, je le sais.

Je vais tâcher d'expliquer mon cas et de mettre ordre à mes idées. Pour cela, il me faut commencer par dire une chose que jusqu'ici je n'ai pas osé m'avouer à moi-même : je suis follement amoureux de Lydia.

Mais comme, pour tout le reste, je ne suis pas encore absolument fou, je sais très bien que je ne puis attendre la réciproque. Je n'avais que le besoin de la voir tous les jours, j'étais heureux de sa gentillesse pour moi ; cela me suffisait. Pourquoi tout est-il changé ? On dit que les leçons de l'Histoire ne sont jamais utiles aux États et aux peuples ; on peut dire la même chose de l'expérience de la vie pour les individus.

Cette expérience de la vie est très utile en théorie ; mais presque toujours les hommes font le contraire de ce que leur

enseigne l'expérience. L'expérience de la vie me disait que si je tenais à conserver de bonnes et amicales relations avec Lydia, il ne fallait en aucun cas trahir le secret de mon amour, que Lydia devait être sûre de mon dévouement absolu, mais que l'amour devait être profondément caché dans mon âme, sans quoi j'étais perdu. Longtemps je réussis à ne pas me trahir, mais c'est fait à présent. C'est arrivé il y a deux jours, après le bal des Kozielsky. Le hasard fit que je me trouvai en tête à tête avec Lydia. Nous causions de ce bal, et Lydia me dit que tout le monde avait été enchanté de la façon dont j'avais dirigé la mazurka.

– Eh ! pas tout le monde, remarquai-je en souriant, votre premier adjudant n'était pas très satisfait de la mazurka.

– Qui, Michel ? Quelle idée ! Nous nous voyons assez souvent.

– Peut-être trop souvent, Lydia.

Je dois avouer que je hais ce Michel de toutes les forces de mon âme ; je hais tout en lui : la voix, les manières, son amabilité pour Lydia, même sa beauté, surtout sa beauté. Il est trop beau et il le sait trop.

Comme je prononçais le nom de Michel, une voix intérieure, celle de l'expérience de la vie, me dit : « Assez, arrête-toi. » Je n'écoutai pas cette voix, je fis mon possible pour tourner mon rival en ridicule, je parlai de son ignorance, de son manque de cœur ; j'avertis, conseillai, suppliai : en un mot, je jouai ou plutôt je soufflai le rôle d'un amoureux jaloux.

Je regardai Lydia. Son visage exprimait tant d'effroi et de souffrance que je pris peur moi-même.

– Si vous m'aimez un peu, prononça-t-elle en se levant, ne dites jamais de mal de Michel : c'est mon ami.

Et doucement elle quitta la chambre.

Depuis lors tout est changé. Auparavant Lydia aimait que je prisse part à tous les plaisirs de la jeunesse : il lui est désagréable à présent de me voir avec Michel. J'en suis attristé, j'ai perdu ma gaîté, je suis devenu morose, nerveux : aussi Lydia commence-t-elle à m'éviter. Si elle prend avec moi le ton amical d'autrefois, comme hier par exemple, c'est qu'elle a quelque raison ; hier, elle m'a doré la pilule pour que je ne partisse pas avec elle et restasse avec Maria Pétrovna.

Aujourd'hui, je n'aurais pas dû aller à la Serguevskaïa, mais j'avais à finir l'histoire des ducs de Bourgogne, et, au fond, j'étais ravi de ce prétexte. Au perron, il y avait beaucoup de voitures et, dès l'escalier, j'entendis chanter.

Soudain je fus pris d'une telle timidité que, sans entrer au salon, je fis un détour pour me rendre chez Maria Pétrovna.

En traversant la salle à manger, j'entendis distinctement la chanson, qu'avec sa vilaine voix de baryton Michel Kozielsky chantait au piano. C'était un air tzigane en vogue, et sans doute il improvisait les paroles.

Lydia Lvovna
Est trop câline
Et Melchissédec
Est un homme charmant !

Et les demoiselles répétaient en chœur : *un homme charmant.*

La lecture n'eut pas lieu, parce que Maria Pétrovna avait aussi du monde. On me proposa immédiatement une partie de whist ; mais, avant de me mettre à jouer, je décidai d'entrer au

salon. À mon apparition, le bruit et les cris ne cessèrent pas complètement, mais diminuèrent. En plaisantant je reprochai à Lydia de m'avoir trompé la veille ; mais ma plaisanterie fut mal prise : elle se fâcha, parut blessée. À la réponse qu'elle murmura je ne compris rien, et j'allai rejoindre dans un coin les gouvernantes.

À ce moment, Michel Kozielsky, se dandinant et cambrant sa poitrine, s'approcha de Lydia et lui demanda à haute voix :

– Lydia Lvovna, aimez-vous beaucoup Melchissédec ?

Toutes les demoiselles éclatèrent de rire.

Je n'entendis pas la réponse de Lydia, mais il me sembla qu'elle se fâchait. « Qui est ce Melchissédec ? pensai-je. Sans doute quelque nouvel adorateur. Comme je suis en retard ! Autrefois je savais par cœur tous leurs noms. À la façon dont son nom y ressemble, c'est peut-être l'officier de la garde Melkhovsky, mais Melkhovsky jusqu'ici faisait la cour à Nadia Kozelskaïa. » J'étais si intrigué que je voulus m'adresser à Lydia, pour résoudre l'énigme, mais on m'appela pour le whist. Jamais je n'ai joué si mal ; mon partenaire était furieux, et j'en étais ravi parce que je le considérais comme un ennemi.

Du salon on entendait les voix claires et gaies de cette jeunesse, qui naguère encore me semblait si sympathique. Et maintenant que suis-je pour eux ? L'étranger, et peut-être aussi antipathique qu'à moi-même mes partenaires du whist.

Tout à coup il me vient en tête une étrange pensée : je ne puis déjà plus dire où je me trouve le mieux, mais seulement chercher où je suis le moins mal.

Ici, au whist, je me sentais malheureux ; au salon, plus malheureux ; à la maison, loin de Lydia, peut-être encore plus

mal. Non, c'est encore à la maison que la vie m'est le moins pénible. Et, aussitôt la partie terminée, je m'enfuis par le même chemin détourné, sans prendre congé de personne.

Au salon, on chantait encore le même air tzigane, mais avec une petite variante :

Lydia Lvovna
Aime tout le monde également,
Et Melchissédec
Est un homme assommant !

« Un homme assommant ! » répéta le chœur. Dieu ! quelle chanson inepte ! Comme j'étais peiné d'entendre la voix argentine de Lydia s'associer à cette cacophonie !

6 mars.

Un savant de jadis professait que le plus grand ennemi de l'homme, c'est l'homme même. J'ai fourni hier une vérification de cet aphorisme, en consignant dans mon journal que j'étais amoureux de Lydia. Tant que ce sentiment n'existe que dans la conscience, on peut lutter contre lui, mais une fois qu'il est formulé clairement, exprimé par des paroles ou écrit sur le papier, la lutte devient impossible ; cela équivaut à reconnaître par acte notarié sa toute-puissance. Déjà l'on ne se possède plus soi-même, on agit sous l'influence des forces sombres, inconnues. Aujourd'hui, par exemple, j'avais décidé très fermement de ne pas aller chez Maria Pétrovna, et j'ai dîné au club. Ce club que j'aimais tant autrefois m'a semblé un désert : toujours les mêmes personnes, toujours les mêmes conversations, toujours les mêmes menus. Autrefois cette monotonie traditionnelle me plaisait ; aujourd'hui, elle m'ennuie affreusement. Après le dîner, au billard, j'ai vu le vieux Troutniev qui jouait avec le marqueur. Autrefois je ne faisais guère attention à ce Troutniev ; je suis content de le voir à présent, car Troutniev est parent des

Zebkine et va souvent chez eux ; aussi je pus, en causant avec lui, parler de Lydia Lvovna.

Comme je causais avec Troutniev un peu surpris de mon extrême amabilité, à la porte parut l'estimé administrateur André Ivanovitch. J'eus aussitôt le pressentiment qu'il allait me dire quelque chose de désagréable. Je ne me trompais pas.

– Qu'avez-vous, mon cher Pavel Matvéiévitch ? me demanda-t-il avec quelque pitié et en me serrant la main. Quelle mine ! Comme vous avez vieilli !

– Eh, oui, André Ivanovitch, c'est la vieillesse.

– C'est ce qui s'appelle une belle vieillesse ! exclamait Troutniev. L'autre jour. Pavel Matvéiévitch a si bien dansé qu'il a fatigué tous les jeunes... D'ailleurs Pavel Matvéiévitch n'est pas si vieux...

– Je vous demande pardon, répondit André Ivanovitch. Je connais beaucoup de cas analogues : on se croit toujours jeune, et un beau matin on s'éveille et on est un vieillard. C'est comme au piquet, on compte 28, 29 et, le coup d'après, 60.

Très content de son mot, André Ivanovitch courut le colporter à travers le club.

À ce moment, neuf heures sonnaient à la grande horloge. Je me levai et descendis en hâte, comme si je craignais de manquer un train. – « Serguevskaïa et vite ! » criai-je au cocher, en montant en traîneau. Je ne sais pourquoi une envie irrésistible m'était venue tout à coup de voir Lydia, de la voir, rien de plus ; je ne songeais pas à lui parler, mais à rester avec Maria Pétrovna. Quel plaisir, en effet, pouvait lui procurer la vue de ma vieille figure fatiguée, quand brillaient autour d'elle tant de jeunes et joyeux visages ? Mais elle, on peut la regarder, il n'est

défendu à personne de regarder le soleil, les étoiles, la coupole de Saint-Isaac, voilà les réflexions que je faisais en traîneau. Mais, si modeste que fût mon désir, je ne pus le réaliser : le concierge m'apprit qu'il n'y avait pas trois minutes les jeunes gens étaient partis en troïka et que Maria Pétrovna était chez elle. Le sort voulait me prouver qu'il n'est pas toujours permis de regarder la coupole de Saint-Isaac.

Maria Pétrovna était dans ses jours de tristesse, et la conversation ne parvenait pas à s'établir entre nous.

– Naturellement, Lydia Lvovna n'est jamais à la maison, dis-je non sans aigreur.

– Comment, jamais ? Hier, elle n'est pas sortie de la journée.

– Avoir cent personnes chez soi, voilà ce que vous appelez rester à la maison ? Savez-vous, Maria Pétrovna, que vous m'étonnez : vous aimez beaucoup votre nièce, et cependant avec ces troïkas tous les jours, ces soirées, ces baraques, vous ne la voyez presque jamais.

– Il est vrai que je la vois peu ; mais que voulez-vous, Paul... il faut que jeunesse se passe.

– Oui, jeunesse, jeunesse, tant qu'on voudra ; mais il y a limite à tout, et il me semble que la manière de vivre de Lydia Lvovna ne laisse guère à l'esprit et au cœur le temps de se développer, et peut-être n'est-il pas très convenable...

– Pour le coup, Paul, si quelqu'un devait s'étonner, c'est bien moi. J'ai toujours dit ce que vous dites à présent, et vous m'avez toujours contredit. Je désapprouvais les troïkas et vous les prôniez. La société qui se réunit chez les Zebkine me déplaît tout à fait ; je voulais que Lydia n'y parût que le moins possible,

vous m'avez prouvé que j'avais tort, Sonia Zebkina ayant été élevée avec Lydia. Et pour ces baraques enfin, vous vous rappelez que nous nous sommes querellés parce que je ne voulais pas que Lydia s'y rendît. J'ai eu confiance dans votre tact et votre usage du monde, et vous me reprochez maintenant de vous avoir écouté ! Vraiment, Paul, vous êtes injuste.

Maria Pétrovna avait tout à fait raison, mais je ne m'en irritai que davantage.

– Eh bien, admettons. Puisque vous voulez que toute la faute soit à moi, je le veux aussi, j'en accepte la responsabilité. Mais, dites-moi, Maria Pétrovna, quand vous ai-je conseillé de permettre à votre nièce d'être familière avec les jeunes gens, de les appeler par leurs prénoms, de passer avec eux des journées entières ?...

– Vous parlez de Michel Kozielsky ? mais c'est un parent...

– Ah, pardon ! j'oubliais cette fameuse parenté. La mère de la princesse Kozielsky était la cousine issue de germaine de la grand'mère de Lydia. Que voilà donc une parenté étroite !... Croyez bien qu'elle n'empêche rien.

« Assez, arrête-toi », me disait timidement une voix intérieure ; mais j'étais fâcheusement en train et je déversai la bile qui bouillait dans mon âme depuis un mois.

Maria Pétrovna se contenta de s'éventer.

– Cette fois, Paul, cette fois je ne suis pas du tout de votre avis. Michel est un jeune homme de bonne famille qui ne se permettrait rien de répréhensible. Mais vous avez une dent contre lui, voilà longtemps que je l'ai remarqué. Lui-même le sait et, hier encore, il disait : « Je ne sais pourquoi Melchissédec m'en veut... »

Je bondis comme si une guêpe m'eut piqué.

– Tiens ! tiens ! il a dit ça. Ce Melchissédec... c'est moi ?

– Oui, c'est un sobriquet que la jeunesse vous a donné, je ne sais trop pourquoi.

– C'est le comble ! criai-je en parcourant la chambre, et je manquai de renverser la table à thé qui se trouvait sur mon passage. Je vous remercie, Maria Pétrovna : ce n'est pas assez d'avoir fait de votre maison un asile pour les jeunes gens les plus fous, vous leur permettez encore d'offenser vos amis, d'offenser un homme qui vous connaît depuis votre enfance... qui... qui était témoin à votre mariage...

– Mais qu'avez-vous, Paul ? calmez-vous, balbutiait Maria Pétrovna, qui courait à mes trousses et finit par tomber assise sur le divan. Je ne comprends pas du tout ce qui a pu vous offenser tant. Si Melchissédec eût été un malfaiteur, un assassin, je comprendrais encore ; mais je vous assure que c'était un homme très respectable, un saint, je crois. Je serais très flattée qu'on m'appelât Melchissédec ; l'année dernière, dans la *Revue des Deux Mondes,* il y avait sur lui un article : je vais vous le retrouver si vous voulez, à l'instant.

– Non, c'est inutile ! (Je criais comme un fou.) Non, je vous jure que je ne lirai pas, l'article ; les ducs de Bourgogne me suffisent, et puis vous ne savez pas, Maria Pétrovna ? J'ai horreur de votre *Revue des Deux Mondes ;* je la hais de toute mon âme : ce n'est pas une Revue, mais un somnifère, quelque chose comme ces *Cloches du Monastère* que vous aimez tant.

– Oh ! prenez garde, Paul... Qu'avez-vous ! Vous commencez à dire des sottises.

Je me mis à réfléchir.

– Pardonnez-moi, Maria Pétrovna, je ne sais vraiment plus ce que je dis ; mais, voyez-vous, je me sens mal, ma tête n'est pas très solide.

– C'est vrai, oui, vous êtes pâle comme un mort... Je vais vous chercher ignatium : cela vous soulagera immédiatement.

J'avalai cinq granules d'ignatium, puis quelques autres granules, mais cela ne me soulagea pas ; la fièvre me gagnait. Maria Pétrovna donna l'ordre d'atteler et fit prévenir le médecin. On m'a reconduit à la maison, mis au lit, et donné du thé. Deux heures après, j'étais réchauffé, mais je ne pouvais dormir. Je me levai donc, et, en manière de mortification, j'ai relaté en détail ma conversation avec Maria Pétrovna : ce morceau me rappellera toujours combien j'ai été sot, insolent et grossier.

Pour toi, petit lâche, qui donnes des sobriquets à des hommes trois fois plus âgés que toi et qui composes sur eux des vers idiots, parce que tu te dandines et cambres ta poitrine, tu te crois tout permis ; mais moi aussi j'ai été page : je me dandinais en cambrant la poitrine ; je n'étais pas plus mal que toi, et j'avais assurément plus d'esprit. Mais voilà, à présent, je suis délaissé et parais ridicule ! Le même sort t'attend : insensiblement passeront les années et, quand ta bouche édentée bégaiera, un autre page, qui n'est pas encore né, cambrera la poitrine et composera sur toi des vers imbéciles. Aujourd'hui, c'est toi qui me piétines, et je n'ai nul moyen de me venger : mais patiente : je serai vengé par le temps. On t'a dit souvent sans doute, et toi, comme un stupide perroquet, tu le répètes, que le temps, c'est de l'argent ; mais, parvenu à mon âge, tu reconnaîtras que le temps est beaucoup plus que l'argent : le temps, c'est le juge le plus équitable et le plus implacable bourreau.

17 mars.

Je suis resté quelques jours au lit. Le premier jour, Maria Pétrovna a fait prendre de mes nouvelles, ce qui prouve son extrême bonté, car, après mon incartade, elle eût pu, non seulement ne pas me témoigner de sollicitude, mais encore me consigner sa porte. Le second jour, j'ai reçu un billet de Lydia. Je l'ai relu tant de fois que je le transcris par cœur.

« C'est à tort que vous en voulez à Michel : c'est une gouvernante des Zebkine qui vous a appelé Melchissédec ; Sonia nous l'a répété, et cela nous a semblé amusant. Mais, puisque cela vous fâche, désormais personne ne le dira plus. Vous ne sauriez croire combien je suis peinée de vous savoir malade et combien je désire vous voir au plus vite.

« Votre amie,

« LYDIA. »

Ce billet m'a tout à fait calmé, et j'ai passé au lit une heureuse journée : j'oubliais ma maladie et tout ce qui m'entourait ; je ne voyais devant moi que Lydia, et je récitais sans me lasser « le Dernier Amour » une poésie de Tutchev que j'adore :

Oh ! comme à la limite de l'âge,
Notre amour est plus tendre, plus superstitieux

Oui, superstitieux ; on ne pouvait imaginer d'épithète plus juste.

J'ai examiné attentivement l'écriture indécise, presque enfantine de Lydia : dans la forme des lettres, je cherchais à lire son caractère, mon avenir. Si j'étais jeune, je désirerais ardemment son portrait, mais je n'en ai pas besoin pour la voir. Elle

écrit la lettre K avec une boucle petite en haut ; je crois deviner son regard dans cette boucle.

Ô toi, mon dernier amour.
Tu es le bonheur et le désespoir !

23 mars.

Si le royaume de l'Amour existait réellement, comme il serait étrange et cruel ! Quelles lois y régneraient ? Mais peut-il y avoir des lois pour ce souverain capricieux ! Des centaines de jolies femmes passent devant vous et vous laissent tout à fait indifférent ; tout à coup vous apercevez un visage quelconque, et aussitôt vous sentez que votre vie en est remplie et que hors ce visage, dans le monde entier il n'y a plus rien pour vous.

Pourquoi ? Peut-être votre bisaïeul a-t-il aimé une femme qui ressemblait à celle-là et son image est-elle entrée en vous, dans votre sang, dans vos nerfs. C'est un bonheur que de rencontrer cette femme quand on est jeune : elle peut répondre à votre appel, et l'Amour vous recevra tous deux dans son brillant palais.

Hélas ! ma jeunesse a passé sans que se fît cette rencontre bénie !... Mais pourquoi ne la ferais-je plus à présent ? « Vous n'êtes pas un vieillard, mais tout de même vous êtes âgé », m'a dit Lydia, le jour que nous avons fait connaissance. Qu'est-ce que cela veut dire, âgé ? Est-ce ma faute, si elle est née trop tard ou si je suis né trop tôt.

L'âge est-il donc un crime ? Au contraire, dans toutes les autres circonstances, l'homme, à mesure des années, rencontre l'estime, les honneurs. Pourquoi donc le priver du droit le plus sacré, du droit d'aimer ? Aussi bien pourquoi ne pas assassiner tout homme qui a passé la quarantaine ? « Non, me dit la cruelle souveraine, on ne t'assassinera pas, on ne te privera pas

du droit d'aimer. Viens chez moi si tu veux ; mais, dans mon royaume, la vie ne te sera pas douce. Reste plutôt à l'entrée du palais et admire comme je distribuerai aux autres mes sourires, mes caresses ; toi, à la porte, tu n'auras qu'à te taire. Pour toi, ni d'égards, ni d'honneurs, et ne t'avise pas de faire voir ton mécontentement : tu te ferais congédier ; ton sang bouillira et les outrages te révolteront, mais il faudra que tu souries ; ton cœur se brisera de douleur, et il faudra que tu danses ; mais surtout il sied que tu te taises, te taises, te taises ! »

Non, je ne me tairai pas. Quoiqu'il puisse en advenir, je pénétrerai dans le palais magique et je parlerai fièrement le langage d'un homme libre. Peut-être ne me chassera-t-on pas... Les femmes n'aiment pas les seuls jouvenceaux : ainsi, sans aller plus loin, Mazeppa était beaucoup plus vieux que moi, et Marie l'aima. Puis, enfin, je ne suis pas un vieillard, je ne suis pas ce Stépan Stépanovitch, qui est paralysé depuis deux ans.

26 mars.

Avant-hier, le docteur m'a permis de me lever, mais non pas de sortir, et aussitôt m'est entré dans la tête le projet de m'expliquer nettement avec Lydia. À vrai dire, tout mon espoir de réussir se fonde sur ce billet. Mais ! que prouve ce billet ? Il est écrit strictement en vue de disculper Michel, je le vois à présent clair comme le jour ; naguère, j'y voyais tout autre chose.

Je parcourais mon appartement, et, enivré par les derniers vers de Tutchev, j'avais perdu jusqu'au souvenir du désespoir et ne pensais qu'au bonheur d'être le mari de Lydia, de lui consacrer tout le reste de mes forces, de ma vie. C'est hier que j'avais définitivement arrêté mon plan et je viens de le mettre à exécution.

J'avais prié le docteur de venir aujourd'hui de meilleure heure, pour observer l'effet d'une nouvelle drogue fortifiante. Il

est venu à dix heures, a paru très satisfait du résultat obtenu et de mon empressement à suivre ses ordonnances ; enfin, il a exprimé l'espoir qu'il pourrait peut-être me permettre de sortir dans une dizaine de jours. Dès qu'il eut passé la porte je m'habillai et courus à la Serguevskaïa. Mon plan reposait sur ce fait que Maria Pétrovna se levant tard, je ne rencontrerais pas d'autres visiteurs. Je ne m'étais pas trompé : Lydia était seule au salon, elle étudiait une sonate. Elle fut très contente de me voir et voulut courir éveiller Maria Pétrovna : j'eus du mal à l'en empêcher. Nous avons commencé par dire des niaiseries ; le temps passait ; je savais que je ne retrouverais pas de sitôt un moment favorable, et néanmoins une horrible timidité liait ma langue. Enfin je me décidai. Je pris les choses de loin ; je parlai de ma solitude... Mais exprimer que Lydia seule pouvait d'un coup faire cesser tous mes chagrins, je n'y parvenais pas. Le langage fier d'un homme libre que je voulais tenir à Lydia baissait de quelques tons. Depuis le commencement de ma harangue, Lydia me considérait d'un air malicieux ; elle voulait dire quelque chose, mais hésitait ; enfin :

– Pavlik, parlez plus clairement. Vous me faites une déclaration. Oh ! comme vous êtes charmant, comme je suis contente.

Elle quitta sa place et me prit les mains.

– Ce n'est pas un rêve, Lydia ! criai-je hors de moi, fou de bonheur, en serrant ses mains. Vous consentez à être ma femme.

Lydia dégagea ses mains et alla se rasseoir à sa place.

– Mais non, Pavlik, je ne le puis ; et cependant je suis très heureuse de votre proposition.

– Que voulez-vous dire, Lydia, pourquoi me torturer ainsi ?

– C’est un grand secret ; mais tout de même je vous dirai tout : j’ai promis à Michel de l’épouser.

– Comment, Michel ! il est encore à l’École.

– Dans quatre mois il sera officier et alors nous nous marierons aussitôt, et, si à cause de son âge on le ne lui permet pas, il se fera délivrer un certificat médical, demandera un congé et ne retournera au régiment qu’ensuite. C’est décidé depuis longtemps... j’étais encore en pension ; nous nous aimions déjà. Vous voyez comme je vous aime, quel secret je vous dis... Personne, personne ne le sait. Vous m’avez fait tant de peine quand vous avez parlé de votre solitude que, si je n’étais pas engagée envers Michel, je vous épouserais. Vous ne savez pas... épousez tante Marie : nous vivrions tous ensemble, ce serait si gentil ! Vous ne voulez pas ? Je vous en prie, faites-le pour moi. Ah ! puis-je raconter que vous m’avez fait votre demande ?

Je me taisais.

– Eh bien ! je ne le raconterai pas : je vois que vous ne le voulez pas. Je ne le dirai qu’à Michel. À Michel, on peut... ?

– Oh ! assurément, qu’à Michel, on peut ! criai-je désespéré. Non seulement qu’on peut, mais on doit : il le faut. Comment ne pas le raconter à Michel. Il sera votre mari... Pour tout autre, un tel bonheur suffirait ; mais pour Michel, c’est encore peu : pour son triomphe il lui faut en outre le plaisir de se moquer d’un pauvre vieillard auquel il ne reste rien au monde.

Lydia quitta de nouveau sa place et entourant mon cou de ses bras :

– Cher Pavlik, pardonnez-moi : j’ai dit une grosse sottise. Non, non, vous pouvez être sûr que je ne le raconterai à per-

sonne : ni à tante Marie, ni à Michel, à personne, ce sera un secret de vous à moi ; vous m'aimerez comme avant, nous resterons amis.

Je me sentis prêt à pleurer comme un enfant et courus chez moi.

Et voilà comment finit mon dernier amour. Le bonheur est parti, le désespoir seul reste...

Je dois avouer que de retour chez moi, j'éprouvai d'abord une sorte de soulagement. Au moins la situation était claire : plus de trouble à craindre ni d'espoir ; rien ne m'empêcherait plus de continuer mon journal. Je l'ai entrepris en vue d'y résumer ma vie passée, et je me suis laissé entraîner par les événements présents ; désormais, il n'y aura plus de présent ; il n'y aura plus que le passé !

Ce que je goûte le plus dans les explications de Lydia, c'est ce certificat de médecin que veut se faire délivrer Michel Kozielsky. Je voudrais voir le médecin qui le lui délivrera. Il est fort comme un tronc d'arbre, et, si même toutes les facultés de médecine du monde s'assemblaient à Pétersbourg, elles ne pourraient lui trouver de maladie. Pour être malade, il faut évidemment être un homme intelligent, instruit ; est-ce que les bûches sont malades !

27 mars.

Contrairement à ce que j'écrivais hier, il me faut consacrer encore une page à des événements actuels.

Hier, à peine avais-je achevé la relation de mon entretien avec Lydia qu'on me remit un billet de Maria Pétrovna :

« Mon cher Paul, j'ai été très heureuse d'apprendre que vous êtes venu à la maison ce matin. Je ne savais pas qu'on vous permit de sortir ; venez dîner avec moi. Lydia est partie pour toute la journée, je suis seule. »

Le matin, j'avais supporté mon échec avec assez de courage ; mais en entrant chez Maria Pétrovna, à la vue de ces murs entre lesquels était né et mort mon dernier espoir, je souffris horriblement. Mon âme me fit mal comme une dent gâtée. Pour ma souffrance je ne pouvais espérer remède plus calmant que la société de Maria Pétrovna. Très effrayée de ma pâleur, elle me soigna, me plaignit, et je me sentis pour elle un élan de si douce reconnaissance que je me décidai à lui conter ma peine.

– Maria Pétrovna, dis-je quand, après le dîner, nous nous fûmes assis dans le petit salon, nous sommes de si vieux amis que je crois de mon devoir de me confesser à vous. Peut-être vous fâcherez-vous ; cependant je vous dirai tout.

– Oui, c'est vrai, Paul, nous sommes de très vieux amis.

– Savez-vous pourquoi je suis venu ce matin ? J'ai fait une déclaration à Lydia.

À une telle nouvelle, toute autre femme eût au moins poussé un cri d'étonnement ; mais rien ne peut étonner Maria Pétrovna : elle se contenta de me demander avec calme :

– Oui, vraiment, eh bien !

– Naturellement j'ai essuyé un refus, mais on ne pouvait espérer autre chose.

– Ne... dites pas cela. Si Lydia me demandait conseil, je l'engagerais à agréer votre demande : vous feriez un mari charmant.

– Je vous remercie, Maria Pétrovna, bien que vous ne disiez cela que pour me consoler.

– Non, vous savez que je ne vous flatte jamais. Si j'étais à la place de Lydia, j'accepterais sûrement. Il est vrai qu'entre vous existe une assez grande différence d'âge... Mais qu'importe ? Il arrive si souvent à présent de voir des jeunes filles épouser par amour des hommes jeunes et être malheureuses ! toute leur vie...

Ma tendresse pour Maria Pétrovna augmentait à mesure qu'elle parlait. Pour sa dernière phrase je l'aurais embrassée. « Voilà, pensais-je, une femme qui m'aime vraiment et m'apprécie ; elle ne se moquerait pas de moi comme l'autre, et cependant, comme il arrive toujours dans la vie, je n'ai pas su la distinguer, et maintenant je suis obligé de me priver de cette dernière consolation, de ce suprême refuge. En effet, après ce qui s'est passé entre Lydia et moi, il ne m'est plus possible de revenir aussi souvent ici. » Et tout à coup j'éprouvai une vive douleur à la pensée d'être obligé de rentrer chez moi. Jamais je n'avais souffert de la solitude ; mais jadis c'était autre chose : jadis, j'avais l'espoir ; mais rentrer à présent dans cet appartement vide, froid, pour passer seul les heures sans fin de la souffrance, de la maladie et avec le souvenir perpétuel de l'affront insupportable, amer ; non, c'est trop pénible !

Je regardai Maria Pétrovna ; ses yeux brillaient d'une telle bonté qu'elle me sembla belle.

– Maria Pétrovna, m'écriai-je tout à coup, m'étonnant moi-même, puisque vous le feriez à la place de Lydia, faites-le donc à la vôtre : soyez ma femme !

Maria Pétrovna ne parut pas étonnée de ce langage. Elle se tut un instant, puis répondit :

– Non, Paul, à ma place c'est tout à fait impossible.

– Impossible !... pourquoi ?

– Pour beaucoup de raisons. D'abord je ne veux pas aliéner ma liberté.

– Mais pourquoi diable avez-vous besoin de liberté ? m'écriai-je sans plus choisir mes expressions. Vraiment on pourrait s'imaginer que vous faites je ne sais quel usage de votre liberté. Vous vivez comme la supérieure d'un couvent ; seulement, en guise de psaumes, vous lisez la *Revue des Deux Mondes,* ce qui est presque la même chose. N'ayez pas peur, je n'attaquerai pas votre chère *Revue ;* soyez sûre que je vous laisserai libre là-dessus. Eh ! bien, avez-vous quelque autre raison ?

– Beaucoup d'autres. D'abord il est trop tard. Pourquoi ne pas avoir demandé ma main au temps, vous vous rappelez, où vous m'avez tant aimée !

– Pour l'amour de Dieu, Maria Pétrovna, nous avions alors dix ans l'un et l'autre ! Peut-on se marier à dix ans ?

– Paul, vous vous trompez : vous aviez alors sept ans de plus que moi.

– Eh bien, soit, je ne discute pas ; mais, si j'avais alors sept ans de plus que vous, la même différence subsiste ; en quoi ce peut-il être un obstacle ?

– Non, vous ne m'avez pas comprise. Je voulais dire qu'à mon âge il est affreux de commencer une nouvelle vie, d'entrer dans un monde inconnu.

– Comment, inconnu ? Vous oubliez, il me semble, que vous avez été mariée et que vous avez été assez heureuse avec feu votre mari.

– C'est vrai, j'aimais et j'estimais Ossip Vassiliévitch ; néanmoins, dans les relations conjugales, il y a beaucoup d'ennuis ; et puis je vous dirai qu'il y a encore dans tout cela un côté ridicule qui n'est pas du tout pour me plaire.

Il me fallait battre en retraite ; mais, à ce moment, perdre Maria Pétrovna me semblait un tel malheur que j'insistai encore.

– Maria Pétrovna, écoutez-moi. Nous nous connaissons depuis si longtemps qu'avec des concessions réciproques il nous sera très facile d'effacer tous ces inconvénients de la vie conjugale. Déjà nous nous voyons tous les jours. Qu'y aura-t-il donc d'étonnant à ce que nous nous mariions ? Ce ne sera pas un mariage de passion : à notre âge, il est ridicule d'être follement amoureux ; ce ne sera pas un mariage d'intérêt, puisque chacun de nous a sa fortune assurée et une situation assez brillante dans le monde ; ce sera, si l'on peut dire, un mariage de commodité et de vieille amitié. Enfin, nous arrivons à l'âge où nous attendent la maladie et une foule de misères. Au lieu d'envoyer prendre chaque jour des nouvelles l'un de la santé de l'autre, ne ferons-nous pas mieux de nous soigner l'un l'autre et de nous aider mutuellement à vivre de notre mieux nos derniers jours. Jusqu'ici, nous avons marché côte à côte ; donnons-nous la main à présent.

Mon éloquence fut vaine. Maria Pétrovna ne m'écoutait pas : elle était évidemment plongée dans ses souvenirs matrimoniaux.

– Imaginez-vous, interrompit-elle, qu'Ossip Vassiliévitch venait parfois chez moi enveloppé dans une vieille robe de

chambre de fourrure et en fumant sa pipe. Dieu ! rien que d'y penser j'ai des nausées ; et après, quand il partait, cette fourrure restait sur mon divan ; et une fois, devant moi, il a ôté son râtelier et l'a frotté avec je ne sais quelle poudre. C'est affreux ! affreux !

– Mais avec moi la même chose n'est pas à craindre, je n'enlèverai pas de râtelier devant vous, parce que toutes mes dents sont très bien conservées ; je ne fume jamais la pipe, et je puis vous jurer, si vous le voulez, que vous ne me verrez jamais en robe de chambre, du moins de fourrure.

– Et puis, il était jaloux, horriblement jaloux, bien que sans motif. Parfois il disait qu'il sortait et tout à coup il rentrait, s'imaginant qu'il allait trouver quelqu'un ; naturellement il ne trouvait personne ; mais avouez que des soupçons pareils sont blessants, d'autant plus qu'en province, où nous vivions alors, tout le monde en était instruit. Il se montrait surtout jaloux l'été, quand il devait partir en tournée d'inspection ; alors, pour m'effrayer, il inventait chaque fois de nouvelles histoires. Une fois, sur son ordre, son ordonnance me jura qu'il existait une loi d'après laquelle Ossip Vassiliévitch avait le droit, aussitôt les troupes en campagne, de me fusiller sans jugement. Je me souviens très bien qu'il appelait cette loi stupide : le règlement militaire. Bien entendu je n'y croyais pas ; mais convenez, Paul, que c'est outrageant.

– Je l'avoue ; mais je vous jure, Maria Pétrovna, que je ne serai jamais jaloux, même si je vous trouvais en tête à tête avec Kola Kounichev, que vous aimez tant !

– Voilà encore un ingrat. C'est vrai que je l'aimais beaucoup, et comme il m'en a remercié ! Il y a une éternité que je ne l'ai vu, et, au jour de l'an, il s'est contenté de me déposer sa carte. Jamais les hommes ne savent apprécier un sentiment pur : tous ont des instincts grossiers et le désir d'étaler leur

force brutale. Au fond, Nicolas a tout à fait le caractère de son oncle. Ossip Vassiliévitch était tout à fait comme lui, tout à fait.

– Mais vous n'avez pas remarqué chez moi de sentiments aussi grossiers, dites-moi.

Maria Pétrovna me regarda attentivement :

– C'est vrai, je n'ai rien remarqué de tel chez vous ; mais peut-être ressemblez-vous quand même à ces deux hommes. Non, Paul, croyez-moi, je vous aime beaucoup, je vous crois mon meilleur ami ; mais je ne puis vous épouser : c'est impossible, impossible.

Je pris mon chapeau.

– Où allez-vous ? Ne pouvons-nous plus rester ensemble parce que nous ne nous marions pas.

Je me rassis et nous nous tûmes.

Il y a des personnes avec qui le silence même est aisé. Maria Pétrovna est de celles-là ; mais après l'entretien que nous venions d'avoir, nous étions gênés, et nous fûmes soulagés d'entendre retentir la sonnette de l'escalier. C'était le médecin.

Quand il m'aperçut, son visage exprima d'abord une véritable stupeur, puis l'indignation et enfin l'ironie.

– Eh bien, mon cher Pavlik, je vous remercie... je ne m'attendais pas... voilà comment vous reconnaissez mes soins... Sans doute, je ne suis ni votre père, ni votre tuteur, et je ne puis vous défendre de vous tuer si la fantaisie vous en prend ; mais ce que je ne veux pas, c'est recevoir de l'argent pour des visites inutiles : cherchez donc un autre médecin, et alors dansez, bu-

vez, faites des parties en troïka, faites tout ce que vous voudrez ; d'un mot, comme disent les Français : *Vogue le galère.*

– La galère, corrigea doucement Maria Pétrovna.

– Je ne sais s'il faut le ou la, mais je sais que je ne puis plus vous soigner.

– Mais si ! vous le pouvez, cher docteur ! – m'écriai-je d'un ton plus convaincu que jamais. Ramenez-moi à la maison et faites de moi ce que vous voudrez : je vous donne ma parole d'honneur de ne pas sortir d'une année entière s'il le faut, je n'ai plus à présent où aller...

5 avril.

On dirait que cette fois je suis sérieusement malade : le docteur fronce les sourcils, ordonne des drogues de plus en plus fortifiantes et ne manque jamais de me reprocher ma sortie de la semaine dernière ; il la traite de polissonnerie, une de ces polissonneries pour lesquelles on fouette les enfants. Le docteur a raison, c'était en effet une sottise : et pas seulement au point de vue médical : à tous les autres. Comment avais-je pu espérer réussir ? Et si Lydia avait consenti, quelle vie m'attendait ? Sans doute, c'est une enfant charmante, mais aurais-je pu remplir sa vie. J'ai pensé et dit qu'il n'y a pas de bonheur en dehors de la vie de famille ; sur ma route, j'ai rencontré force charmantes et séduisantes jeunes filles avec qui ce bonheur semblait possible, et cependant je ne fis jamais aucune tentative pour le réaliser : je l'ai toujours ajourné, j'attendais toujours quelque chose d'extraordinaire... La raison de ces atermoiements, c'est que je ne pensais jamais à la vieillesse : elle n'entrait pas dans mes calculs d'avenir.

L'année dernière, quand quelqu'un me traitait de vieux célibataire, je riais de tout mon cœur : célibataire, oui ; mais

pourquoi vieux ! Or voilà qu'après un demi-siècle passé à rêver platoniquement au bonheur familial, j'ai fait coup sur coup, dans la même journée deux demandes en mariage. Si mon histoire avec Lydia, par la somme des souffrances qu'elle m'a causées, peut s'appeler un drame, mon aventure avec Maria Pétrovna est un vaudeville, un lever de rideau.

Depuis, j'ai longuement réfléchi à ce qui m'avait poussé à tenter cette démarche inattendue et grotesque, et je me suis convaincu qu'inconsciemment j'avais obéi à la dernière recommandation de Lydia. « épousez ma tante, faites-le pour moi », m'avait dit la naïve enfant, et comme elle a l'habitude de me faire faire ses commissions, elle m'a envoyé chez sa tante, et moi qui cède à tous ses caprices, j'y suis allé. Et la tante eût peut-être accédé à cette demande, si je n'avais tout gâté en évoquant à son imagination Ossip Vassiliévitch avec sa pipe, ses fausses dents, et ses instincts grossiers. Mais cependant, si Maria Pétrovna m'a refusé, qui m'épousera ? Me voilà célibataire à jamais, et forcé de passer dans l'amère solitude les jours que m'accordera la fortune. Il y a des personnes qui s'accommodent de la solitude et y trouvent même de la joie ; mais ces personnes s'aiment trop elles-mêmes, et moi je ne puis m'aimer, parce que j'ai de moi-même une très médiocre opinion. Et pourtant comment vivre sans personne à aimer, sans savoir en quoi espérer ? Dans mon journal de Dresde j'ai écrit autrefois cette pensée : « Tout homme, à défaut du bonheur personnel, peut trouver la consolation, dans l'amour de l'humanité. » Maintenant je pense un peu autrement. De toutes les phrases par lesquelles se consolent les hommes, il n'en est pas de plus idiotes et de plus fausses que celles qui ont trait à l'amour de l'humanité. Je comprends qu'on puisse aimer sa femme, ses enfants, son père, sa mère, ses frères et sœurs, ses amis ; je comprends que l'on puisse aimer le pays où l'on est né, et, quand la patrie est en danger, qu'on sacrifie sa vie pour elle ; je comprends qu'on puisse non seulement apprécier par l'esprit, mais, jusqu'à un certain point, aimer de cœur, des hommes inconnus, des étrangers, s'ils ont élargi notre hori-

zon spirituel, s'ils nous ont donné un plaisir sublime, s'ils ont étonné notre imagination par quelque acte héroïque. Mais aimer les hommes seulement parce qu'ils sont des hommes ! Je doute que quelqu'un ait réellement éprouvé ce sentiment. Pourquoi les Chinois seraient-ils plus près de mon cœur que les minéraux enfouis dans les forêts vierges de l'Amérique ? Qu'on professe un amour négatif consistant à ne pas faire de mal ou même à ne pas souhaiter de mal aux Chinois, je le comprends encore, – et je ne souhaite aucun mal aux minéraux. Qu'ils gisent en paix dans le sein de la terre américaine et que les Chinois jouissent de la vie dans le Céleste Empire. Passer leurs frontières, je ne le désire aucunement, car s'ils voulaient visiter l'Europe en foule, il serait bien difficile de lutter contre eux. Je ne comprends pas pourquoi les hommes au cœur large se bornent à l'amour de l'humanité ; on peut élargir le domaine, on peut s'enflammer d'amour pour tous les animaux, pour la planète Terre, puis pour tout le système solaire, et enfin brûler d'amour pour tout l'univers ! Je ne comprends pas ce genre d'amour universel. Qu'il aime la terre, celui qui s'y trouve heureux !

9 avril.

Je vais de plus mal en plus mal. À présent, au lieu d'un médecin, j'en ai deux : Féodor Féodorovitch m'a amené son ami Anton Antonovitch, un « spécialiste ». Cet Anton Antonovitch est aussi maigre et aussi sombre que Féodor Féodorovitch est gros et bruyant. Quelle maladie ai-je au juste, ils ne me le disent pas, mais ils ont parlé latin devant moi, une heure entière, en me palpant. Je trouve cela très indiscret et, de leur part, très imprudent ; ils sont convaincus sans doute que je ne sais que deux ou trois mots de latin ; mais j'en sais un peu plus, et l'un de mes collègues de l'École militaire est aujourd'hui l'un des premiers latinistes d'Europe.

La conséquence immédiate de la venue d'Anton Antonovitch fut une quatrième drogue encore plus énergique. Elle fit d'abord quelque effet et, grâce à elle, je puis continuer mon journal, ce que je ne pouvais faire, ces jours derniers, à cause d'une grande faiblesse. Ce journal est la seule joie de ma vie : tout le reste m'est défendu ; heureusement que Féodor Féodorovitch ne sait pas que j'écris : sinon il ne manquerait pas de s'y opposer. En effet, il m'a tout défendu : je ne puis ni boire, ni manger, ni fumer, ni lire, ni recevoir d'amis ; le nouveau médecin me disait même avec tristesse : « Tâchez de moins penser » ; mais c'est assez difficile quand on ne dort pas.

Grâce à une protection spéciale du docteur, Maria Pétrovna a ses entrées chez moi. Hélas, hier, elle m'a vu en robe de chambre, et elle s'est souvenue, sans doute, d'Ossip Vassiliévitch d'impérissable mémoire !

C'est étrange comme la question de la mort m'a intéressé depuis ma plus tendre enfance. Alors déjà, la pensée seule de la mort m'effrayait, la mort d'une personne que je connaissais un peu me privait pendant plusieurs jours d'appétit et de sommeil. De longues années se passèrent avant que je pusse m'habituer à cette idée, pourtant très répandue : que tous les hommes mourront, méchants et bons, riches et pauvres, vieux et jeunes ; c'est la seule égalité que l'homme puisse atteindre. Mais de la pensée que tous les hommes mourront à celle que moi, je mourrais, il y a encore une grande distance. À cette pensée-ci j'ai seulement réfléchi hier. Je ne puis dire que j'aie très peur de la mort ; et, d'ailleurs, pourquoi craindre un sort qui frappe tout le monde imperturbablement.

J'avais un ami qui avait très peur de mourir et qui vivait de la façon la plus régulière ; jamais il ne mangeait à dîner une bouchée de plus que la veille ; jamais il ne se couchait cinq minutes plus tard ; les diverses allées de son jardin étaient mesurées exactement, et le matin, en faisant sa promenade, il tou-

chait du pied le vieil arbre où commençait l'allée pour compter le nombre de tours qu'il faisait. Malgré toutes ces précautions, il est mort à moins de quarante ans.

Ma tante Avdotia Markovna riait beaucoup de cette peur qui ne le quittait pas. « N'est-ce pas stupide d'avoir si peur ? disait-elle sans se gêner. Quand tu pars de Moscou pour Pétersbourg, tu te déshabilles et te couches dans le wagon et tu t'éveilles à Pétersbourg ; la mort c'est la même chose : nous nous endormons ici et nous nous éveillons ailleurs. » Elle-même ne craignait rien, ne prenait aucune précaution, et elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les hommes qui veulent cacher qu'ils ont peur de la mort disent que ce n'est pas la mort qui les effraie, mais les souffrances qui la précèdent ; ils aiment à répéter le mot si connu : « Ce n'est pas la mort qui m'effraie, c'est de mourir. » Distinction tout à fait vaine. Les souffrances ne viennent pas de la mort, mais des maladies, qui, parfois, ne finissent pas par la mort. Beaucoup de médecins me l'ont dit et je l'ai vu moi-même à la mort de mon unique et bien-aimé frère : quelques heures avant qu'il mourût, sa respiration était régulière, son visage calme, si bien qu'un rayon d'espoir entrait en moi, et, au moment même de la mort, il me jeta interrogativement un regard consterné. Son visage conserva même cette expression jusqu'au moment où je lui fermai les yeux. J'ai songé à lui demander : « Qu'y a-t-il qui t'étonne, mon pauvre Sacha ? est-ce ce que tu vois, ou es-tu étonné de n'avoir rien vu ?

Je suis croyant, – pas assez : j'ai lu les principales œuvres des matérialistes, – sans me laisser absolument convaincre. Mais je me suis rendu compte que, dans le fond de chaque âme humaine, se cache la pensée que notre existence ne peut cesser. C'est une voix intérieure, timide, faible ; on peut la dominer facilement par le raisonnement, mais on ne peut l'étouffer ; parfois elle se hausse et les hommes lui obéissent inconsciemment,

presque contre leur volonté. Pourquoi allons-nous aux enterrements et aux messes mortuaires ? Je ne parle pas des enterrements mondains où l'on va pour les parents du défunt et quelquefois pour se distraire. Un jour, Maria Pétrovna s'attristait de n'avoir pas su à temps la mort d'une de ses amies et de n'avoir pu assister à la messe. Pour la consoler, je lui dis qu'elle irait aussi bien à la messe un autre jour, « Oh ! ce n'est pas la même chose, me répondit-elle naïvement ; c'est à la première messe qu'il y a toujours le plus de monde. » Mais il est arrivé à chacun de nous d'aller aux messes d'un célibataire sans parents et où nous ne pouvions espérer rencontrer personne. J'ai toujours fait mon possible pour assister à des messes de ce genre, me disant que j'étais obligé de payer une dernière dette... à qui ? Payer une dernière dette au défunt, cela n'a pas de sens, puisqu'il ne vous verra pas. Mais une voix intérieure me disait que le défunt verrait et apprécierait la démarche. Cette voix parle plus haut encore quand je pense à mon propre service funèbre. Je me représente très vivement toute la cérémonie : je vois entrer des hommes, j'entends leurs conversations, je distingue les marques de la sincérité ou de l'indifférence sur les visages ; mais il y a une chose que je ne puis deviner : *d'où* verrai-je tout cela ? *D'où*, c'est le problème dont la solution a tourmenté et tourmentera toujours les hommes, ceux qui sont instruits comme les ignorants. Hamlet dit : « Mourir... dormir... Dormir... rêver peut-être. ». Mais quel rêve ? voilà la question.

Avdotia Markovna qui, sans doute, n'avait jamais lu Shakespeare, employait la même comparaison, mais formulait sa pensée plus clairement.

Chose remarquable, la science, qui a décidé ; une fois pour toutes qu'après la mort il n'y a rien, s'efforce cependant, de temps en temps, de soulever le bord du voile qui couvre le grand secret. Pourquoi tant de savants connus font-ils du spiritisme ? Qu'est-ce qui les intéresse ? est-ce la magie seule ?

Du spiritisme, ma pensée est allée naturellement aux défunts, je me suis remémoré toutes les personnes que j'ai connues, et le résultat, c'est que la plupart sont déjà dans la tombe. Eh bien ! le temps est venu pour moi d'aller les rejoindre ; mais je voudrais mourir en pleine connaissance, je voudrais savoir que je meurs et, une dernière fois, m'observer attentivement. Ce désir sera-t-il réalisé ? c'est douteux. Peut-être mourrai-je au moment où l'on essaiera de me convaincre que je suis tout à fait guéri. Pourquoi celle misérable comédie, pourquoi ce dernier et inutile mensonge ?

Évidemment je touche à la fin ; ma tête est encore assez solide, mais les forces s'en vont de jour en jour, et les souffrances, la nuit surtout, sont insupportables. À peine suis-je assis à ma table que déjà ma main a de la peine à tenir la plume. Ce matin, Maria Pétrovna m'a conseillé de me faire administrer, et Féodor Féodorovitch me propose pour demain une consultation de médecins. Naturellement j'ai dit oui à tout. L'une et l'autre m'affirment que je suis hors de danger et qu'ils ne font leurs propositions que pour me tranquilliser. Après leur départ on m'a remis quelques cartes de visite. Sur l'une j'ai lu : Comtesse H.-P. Zavolskaïa. Cette carte à elle seule est mon arrêt de mort : Hélène Pavlovna ne viendrait pas chez moi s'il restait le moindre espoir de me sauver ; sa visite n'est qu'une réconciliation *in extremis*.

Allons il est temps de faire ma nécrologie.

« Il y avait une fois un homme que ses amis appelaient Pavlik Dolsky. De sa vie il ne fit rien de particulièrement méchant, mais il n'y avait pas en lui grand'chose de bon. À vrai dire, c'était un homme assez nul, et pourtant il aura occupé une place assez marquante. Son cerveau travaillait, son cœur battait fort et ardemment ; il aura beaucoup pensé et senti, souvent désiré et espéré et, plus souvent encore, souffert et erré. Son grand malheur fut de ne rien faire et de se croire jeune trop long-

temps. Quand il s'en fut rendu compte et qu'il voulut rendre sa vie un peu plus raisonnable, on lui dit : « Non, il est trop tard, tu as passé le temps d'aimer comme celui de penser, de désirer, d'espérer, de te tromper. Peut-être souffriras-tu encore un peu, mais pas longtemps, puis tu disparaîtras. » Je ne sais ce que pensent les autres, mais moi je plains ce pauvre Pavlik envoyé en ce monde sans son consentement et renvoyé malgré lui.

5 juillet.

Il va plus d'un mois qu'on m'a emmené à Vassilievka, encore faible et sauvé de la mort par quelque miracle. Le jour où j'écrivis la dernière page de mon journal fut le dernier dont j'eus conscience. Je me rappelle ensuite, comme dans un brouillard, l'entrée de mon confesseur, le P. Basile et avec quelle ardeur j'ai prié. Je me souviens encore que des gens tout à fait inconnus se sont approchés de moi, m'ont mis nu et ont disputé autour de moi. Même l'un d'eux, le plus gris et le plus chauve, a fort malmené Féodor Féodorovitch. Puis, je ne me rappelle plus rien. Rarement je reprenais connaissance et, à la lumière de la lampe voilée d'un abat-jour sombre, je voyais toujours devant moi Maria Pétrovna qui me faisait prendre mes remèdes. Mais ce n'était plus la Maria Pétrovna que je connaissais ; non : c'en était une autre. Je voulais lui demander pourquoi elle était si pâle et si maigre, mais je ne le pouvais pas : aussitôt que j'avais pris ma médecine, elle disparaissait ; seul le bruit léger de ses pas s'entendait sur le tapis, et de nouveau je perdais connaissance. Même à présent il m'est difficile de comprendre combien de temps dura cet état. Je m'éveillai un matin : il n'y avait plus ni lampe ni abat-jour ; un clair soleil rayonnait aux stores de ma fenêtre. Je remuai : des pas légers glissèrent sur le tapis.

– Maria Pétrovna, est-ce vous ? demandai-je en me frottant les yeux.

– Non, je ne suis pas Maria Pétrovna, me répondit en s'approchant de mon lit une petite femme maigre au doux et sympathique visage. Je suis la garde-malade, vous m'appelez toujours Maria Pétrovna, mais cela ne fait rien...

– Et quel est votre nom ?

– Je vous le dirai plus tard. À présent, il ne faut plus parler, prenez votre potion et dormez.

En même temps la petite femme enlevait très adroitement mon oreiller et m'en remettait un autre. Jusqu'à présent je me rappelle comme je m'endormis doucement la tête appuyée sur ce coussin. De ce jour commença la guérison. Dans les rares instants où, durant ma maladie, j'avais pu penser, je me rendais bien compte que j'allais mourir, et cette pensée ne m'attristait guère ; chaque nouvelle phase de ma guérison, au contraire, remplissait mon cœur d'une joie indicible. Mon premier entretien avec Anna Dmitrievna, – c'était le nom de la garde, – la première tasse de thé qu'on me permit, la première bouffée d'air frais de printemps quand on ouvrit ma fenêtre, tout cela fut pour moi autant de fêtes.

Parmi les lettres restées fermées que je trouvai sur mon bureau, il y en avait une d'Hélène Pavlovna qui m'expliqua sa visite. Elle écrivait que, demeurée fidèle à la mémoire de son premier mari, elle me priait de lui remettre, pour qu'elle les lût, les lettres d'Aliocha ainsi que ses photographies. Elle ajoutait, à la fin, que, si, par hasard, je trouvais de ses lettres à elle, j'eusse l'obligeance de les joindre à celles de son mari.

À ce billet sec, quoique poli, je répondis par une lettre très cordiale. Je demandais à Hélène Pavlovna de me pardonner si ma conduite m'avait valu sa colère, lui donnais ma parole d'honneur – et c'était vrai – de n'avoir conservé aucune de ses lettres, et mis sous enveloppe le « groupe prophétique », le seul

monument du passé. Deux heures après, on me remit un morceau de vilain papier sur lequel je lus, tracé d'une grosse écriture mal formée : « La Comtesse Hélène Pavlovna Zavolskaïa a reçu la lettre et le paquet de M. Dolsky ; en foi de quoi, selon les ordres de Son Excellence, je signe : le valet de chambre, Jacques. »

Si Hélène Pavlovna est innocente de la mort de son mari, et je doute de plus en plus de sa culpabilité, je suis horriblement coupable envers elle, et sa colère est légitime ; toutefois il me semble qu'après un quart de siècle elle pourrait un peu se calmer et s'adoucir. En tous cas je suis très content qu'avec le groupe prophétique ait disparu tout ou presque tout ce qui me restait de cette pénible période de ma vie ; il ne me reste que les remords de conscience qu'on ne peut envoyer nulle part. La correspondance d'Hélène Pavlovna est la seule tache qui ait assombri le fond clair de ces deux derniers mois. L'impression de ma joie de jour en jour grandit, et elle atteignit son paroxysme quand on m'emmena à Vassilievka. Cette vieille maison plongée dans la verdure des tilleuls et des peupliers, ce grand et vieux jardin dont on pourrait faire plusieurs parcs m'ont ramené au temps inoublié de mon enfance, qui fut gaie et pure.

Nous arrivâmes à Vassilievka dans la nuit. Le lendemain, en me levant, je me mis au balcon fleuri et embaumé d'un buisson entier de roses, et quand ma vieille Palaguéïa Ivanovna m'apporta mon café dans une grande tasse bleue, enjolivée de bergères peintes, je sentis que le poids des lourdes années était tombé de mes épaules. Pendant la route, j'avais senti par moments une grande faiblesse. Les coins familiers me rendaient tout à coup mes forces d'autrefois. J'ai parcouru la maison et d'un pas léger je suis monté dans cette chambre qu'enfant j'occupais avec mon frère. Cette chambre n'a guère changé : une grande table noire entaillée de coups de canif occupe le même coin entre la fenêtre et le poêle ; nos lits d'enfants sont restés côte à côte, seulement le papier est déchiré et la couleur des ri-

deaux des fenêtres est passée. J'ai ouvert une grande fenêtre à laquelle j'étais jadis resté accoudé de longues heures à regarder, pensif, l'orée d'une vieille et sombre forêt qui bleuissait à droite. Les arbres sont coupés et, à leur place, on aperçoit la rivière bleue qu'ils empêchaient de voir autrefois ; le paysage est peut-être plus beau ; mais je regrettais l'antique forêt coupée, et avec soulagement je tournais mes regards à gauche vers les ruines de la vieille cuisine. J'avais dix ans quand on fit construire la cuisine de pierre ; mais près d'elle, à demi-pourris, les débris de la cuisine de bois sont encore là. J'étais heureux que le puits, comblé depuis longtemps, eût été conservé et de voir à l'entrée du potager l'épouvantail en habit noir, placé là jadis pour effrayer les corbeaux, mais qui alors nous effrayait beaucoup plus, Sacha et moi.

Un mois entier s'est écoulé sans que je m'en sois aperçu. Je voulais faire visite à quelques voisins, mais je remettais toujours ces visites au lendemain. Je craignais d'interrompre ma vie calme, ma vie solitaire de souvenirs et de rêves. Je revivais au passé. Je retrouve ici les lettres que j'avais écrites à ma mère au cours de trente années. D'ordinaire, je passe toute ma matinée à lire ces lettres ; sur chacune, je réfléchis longuement, non seulement je lis les mots qui sont écrits, mais je vois entre les lignes ce que je taisais. Tout mon passé revit dans ma mémoire, une foule d'hommes passent de nouveau devant moi avec leurs traits tantôt nets et tantôt effacés ; ces taches d'ombre sur les personnes qui me sont proches avaient beaucoup troublé mon âme dans les années de l'adolescence ; maintenant je les vois avec plus de calme, puisque je comprends mieux, – et comprendre, selon le grand mot de Shakespeare, c'est pardonner. Ma seule distraction, c'est de causer avec Palaguéïa Ivanovna, et nos conversations n'ont trait qu'au passé. Elle a beaucoup plus de quatre-vingts ans ; elle avait été engagée pour nourrir ma mère, et de ce jour elle est restée dans la maison : on l'y a traitée comme une personne de la famille. Elle a très bien connu mes deux aïeuls, et ses récits m'expliquent beaucoup de traits de

mon caractère et certains actes de ma vie. D'une famille jadis nombreuse, je suis le seul survivant. « Maintenant je ne prie que pour ta santé, me disait un jour Palaguéïa – et quand je me rappelle tous les autres, il me faut dire : Dieu, garde l'âme de ton serf ! »

Hier, j'ai trouvé ce cahier et j'ai relu mon journal. Chose étrange, les lettres que j'ai écrites il y a trente ans sont beaucoup plus près de mon âme que ce journal commencé l'année dernière.

Une transformation morale s'est produite en moi depuis ces deux mois. Par exemple, en commençant ce journal, je me suis demandé : « Suis-je heureux ou malheureux ? » et je ne pouvais répondre à cette question. Aujourd'hui, j'y réponds sans hésiter : j'ai été malheureux pendant de longues années, mais maintenant je suis tout à fait heureux. Peut-être mes dissertations sur l'amour de l'humanité étaient-elles logiques, mais ce qui est logique n'est pas toujours juste. Je ne puis dire notamment si j'aime l'humanité ou la planète ou le système solaire : je sais une seule chose, que j'aime la vie dans toutes ses créations, j'aime la pensée que je vis.

Aujourd'hui, il fait très chaud, comme il n'a pas fait chaud encore cette année. La paresse me gagnait, je n'arrivais ni à lire, ni à penser ; je suis descendu au jardin et m'y suis installé à l'ombre d'un large érable. Le ciel était sans nuage, autour de moi régnait un calme absolu ; tout ce qui pouvait se garer de la chaleur dormait, les hommes comme les animaux et les arbres. Seules, quelques hirondelles silencieusement traversaient l'air, quelques mouches tournoyaient sans bruit au-dessus de ma tête, et de loin en loin arrivaient jusqu'à moi le clapotis de l'eau et les cris des gamins qui se baignaient dans la rivière. Puis tout se taisait. Gagné par l'exemple, j'allais m'endormir quand je fus éveillé par l'arrivée d'un nouveau personnage. À quelques pas de moi se tenait un grand coq qui me regardait attentivement ;

il poussa deux fois très haut un cri impérieux, parut mécontent de quelque chose et rebroussa chemin en foulant délicatement l'herbe comme un élégant de la ville qui vient par hasard à la campagne et craint de salir ses bottines vernies. On dirait que ce coq m'a été envoyé pour chasser un sommeil malencontreux et me rappeler au plaisir, c'est-à-dire à la vie. Mon Dieu ! pensai-je plein d'enthousiasme, comment ne pas te remercier ! J'étais condamné à mourir, et sans un miracle, je serais dans la tombe, je ne jouirais pas de ce bienfaisant soleil, de cette ombre délicieuse, le coq chanterait devant ma tombe, mais je n'entendrais pas son cri. Je sais que l'heure n'est pas loin, mais je dois te savoir gré de ce délai et en profiter. Quoi qu'il puisse m'arriver maintenant, je ne crains plus rien ; si j'étais condamné aux travaux les plus pénibles ; s'il me fallait mener l'existence d'un mendiant sans asile, alors même je ne me révolterais pas. Dormir sur la terre nue vaut encore mieux que dormir dessous. D'ennemis je n'en puis avoir ; il n'y a pas d'outrage que je ne puisse pardonner. Je crois n'avoir haï personne aussi vivement que Michel Kozielsky, et maintenant je pense à lui sans amertume ; dans trois semaines, j'irai à la campagne chez Maria Pétrovna et je passerai chez elle la fin de l'été. Puis, à la fin d'août, aura lieu le mariage de Lydia, et j'ai promis d'être garçon d'honneur.

Je ne puis me rappeler cette charmante enfant sans attendrissement, bien que le démon de l'amour soit complètement endormi en moi et, je l'espère, ne doive plus s'éveiller. Ces jours-ci, Lydia m'a écrit : « Quand même j'insisterai et, après mon mariage, je ferai tout pour que Maria Pétrovna vous épouse. » Elle le fera peut-être, mais que m'importe ? Si chaque homme éprouvait une fois dans sa vie ce que j'ai éprouvé, c'est-à-dire s'il avait senti nettement un de ses pieds dans la tombe, la haine cesserait entre les hommes. La vie humaine est enfermée dans un cadre si étroit d'ignorance et de faiblesse, elle est si accidentelle, si incertaine, si courte, qu'il est absurde à l'homme de l'empoisonner encore par de stupides querelles. Quelle ter-

rible folie que la guerre ! Comment les hommes peuvent-ils se décider à s'entre-tuer ! L'homme n'a qu'un seul et véritable ennemi, la mort ; on ne peut lutter contre elle, mais il ne faut pas l'aider.

Et si ce renoncement à la lutte, ces élans d'amour n'étaient pas des preuves de ma transformation morale, mais seulement les signes du ramollissement, de la vieillesse ?...

Tant pis ! il faut se soumettre, il faut renoncer à être Pavlik, il est temps de devenir Pavel Matvéiévitch et d'accepter la vieillesse avec toutes ses conséquences.

Ah ! vieillard ! vieillard !

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Décembre 2010
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Gilbert, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.